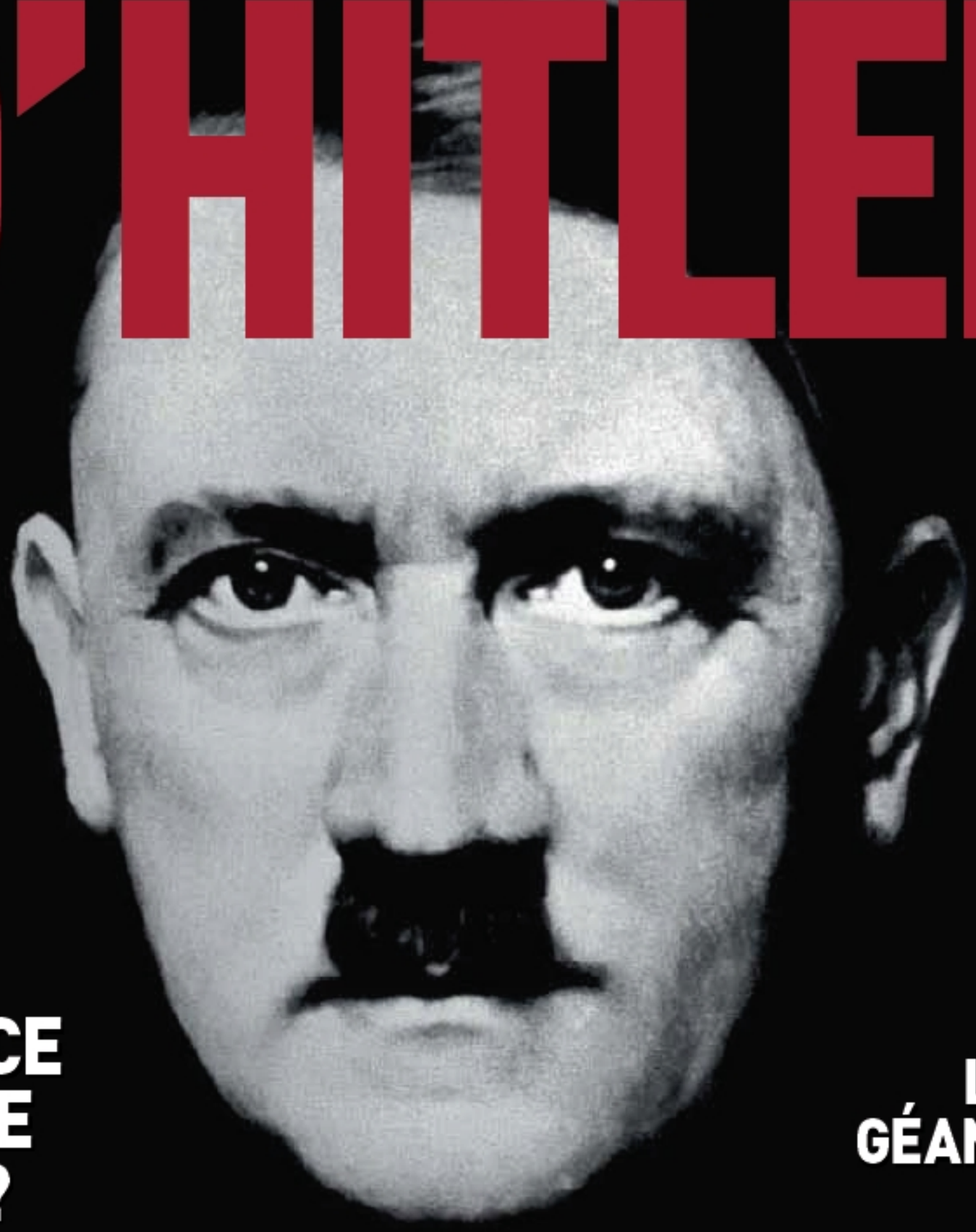
ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

L'Histoire

ACTUALITÉ DE

N°11 - SEPTEMBRE 2012

LA FACE CACHÉE D'HITLER



VALMY

LA NAISSANCE D'UNE ARMÉE NATIONALE ?

GAULOIS

LES BANQUETS, PREMIÈRES CAMPAGNES ÉLECTORALES

TRANSATLANTIQUES

LE MYTHE DES GÉANTS DES MERS

MUNICH 1972

LA TERREUR AUX JEUX OLYMPIQUES

L 18355 - 11 - F: 6,20 €

Belgique : 7,00 € - Luxembourg : 7,00 € - DOM : 5,90 € - Suisse : 11 CHF - Canada : 8,25 CAD - Grèce : 7,00 € - Portugal Cont. : 7,20 €

EN #SYRIE, DIFFUSER L'INFORMATION TUE.
BRISEZ LE SILENCE. FLASHEZ.
REPORTERS
SANS FRONTIERES
POUR LA LIBERTE DE L'INFORMATION

Éric Garnier-Covo
Rédacteur en chef

L'impasse syrienne

L'été a été occupé par trois événements majeurs. Les Jeux olympiques, victoires, défaites, surprises, sens de l'effort et – on ose l'espérer – *fair-play*. La crise, toujours, et les marchés qui n'ont eu de cesse de maltraiter l'Espagne et l'Italie malgré leurs efforts.

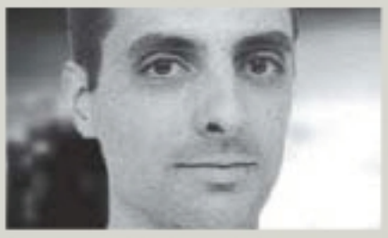
Le troisième événement concerne la terrible guerre civile qui se déroule en Syrie et divise autant les pays occidentaux que les pays musulmans : Union européenne, États-Unis, ligue arabe d'un côté ; Russie, Chine, Iran, Hezbollah libanais... de l'autre. Le pays est frontalier de la Turquie, de l'Iran, de la Jordanie, d'Israël, du Liban et... de la Méditerranée. Il possède ainsi plusieurs ports qui offrent un débouché maritime d'envergure, dont le port de Tartous qui accueille aujourd'hui la seule base navale russe à l'étranger. D'où la position de Poutine. D'autant que depuis 2005, de nouveaux contrats d'armement ont été signés, et la Russie s'est engagée à effacer la majeure partie de la dette syrienne. Et puis le pays possède du phosphate, du pétrole et du gaz.

Il s'agissait au départ de manifestations relativement pacifiques, si ce n'est dans la lignée du Printemps arabe, du moins sur les traces de ce qui s'est passé en Égypte contre un régime dur et autocratique. Il ne s'agit ni plus ni moins que du droit d'un peuple d'en finir avec un régime dictatorial. Mais la répression ne s'est pas faite attendre et a été d'une redoutable violence. L'opposition s'est alors peu à peu constituée – dans un contexte complexe, avec des risques de tensions ethniques et confessionnelles, le pays étant constitué de sunnites, d'alaouites, de Kurdes et de chrétiens (pour 18 %). Elle s'est armée et a répondu à la féroce violence par une violence vengeresse. La situation est alors passée de révolte à guerre civile, et la région toute entière s'est trouvée ébranlée. Les autorités internationales, les grands pays ont tenté d'intervenir diplomatiquement. En vain. Aujourd'hui, certaines voix agitent l'idée de « dépasser le véto sino-russe au Conseil de sécurité » et proposent une opération armée, sans l'aval de l'ONU, contre le régime de Bachar el-Assad. Mais convenons-en, le contexte n'est pas le même qu'en Lybie, ne serait-ce que démographiquement et géostratégiquement.

Par ailleurs, les Chinois et les Russes avaient participé à l'offensive en Lybie grâce à ce qu'ils nomment aujourd'hui une « ingérence politique ». Quelques mois plus tard, il est impossible d'évoquer – d'invoquer – à nouveau la responsabilité de protéger, même si les horreurs commises ont frappé le pays en quelques mois faisant plus de 20 000 morts. Les Russes comme les Chinois ont eu l'impression d'être bernés dans l'affaire libyenne après avoir laissé adopter la résolution 1973. Ils s'opposeront désormais au vote d'une telle résolution concernant la Syrie.

Enfin, dans la démarche, il s'agit de mettre fin au régime laïque installé par les partis Baas et PSNS. Mais comment et de qui est constituée l'Armée syrienne libre ? Quel est le rôle des mercenaires venus de l'extérieur et qui sont-ils ? Qui sont les leaders du Conseil national syrien ? Quel régime souhaitent-ils mettre en place après le conflit ? Comment se reconstituera la plaque moyen-orientale après cette secousse géopolitique ? Quid de la réaction d'Israël ? Peut-il y avoir un effet collatéral sur la monarchie jordanienne ? Les questions sont nombreuses. Il est donc grave de se lancer tête baissée dans une démarche « droit de l'hommiste » ici, ou « va-t'en-guerre » là. Va-t-il se passer en Syrie ce qui s'est passé dans les Balkans en 1990 ? Ce serait le pire des scénarios, mais il approche à grands pas. ◆

LES AUTEURS D'ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE



ARNAULD CAPPEAU, docteur et agrégé d'histoire, ses articles l'ont déjà conduit à travailler sur l'instrumentalisation de la justice et sur l'infrajudiciaire. Il est en outre l'auteur d'un recueil critique des grands textes politiques français de 1789 à nos jours.

LIONEL DUMARCET, docteur en histoire, titulaire d'un DEA en histoire de l'art, chargé de conférence pour différents musées nationaux, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Les Grandes Religions d'Asie* (De Vecchi).

JEAN-LUC GARNIER, journaliste, écrivain, historien, conseiller ministériel, secrétaire du Conseil supérieur de la navigation de plaisance et de l'OFIMER, créateur de la Mini Transat, il fut également le directeur des publications d'*Actualité de l'Histoire*.

CLAUDE GODFRYD, journaliste et romancier, il a longtemps travaillé en tant que chef d'édition au *Figaro Littéraire*. Passionné par l'histoire, il établit chaque mois un parallèle entre l'actualité et un personnage qui a fait l'Histoire.

JEAN-MATTHIEU GOSSELIN, ancien élève de l'école du Louvre, diplômé de muséologie, ancien élève de l'INALCO, titulaire d'une maîtrise d'histoire de l'art de Paris IV Sorbonne, journaliste, il est aujourd'hui le directeur éditorial du Groupe Edhasa, en Espagne.

MARIE-AUDE GRIMONT, juriste et chargée de communication dans un cabinet d'avocats d'affaires international, après un DESS en droit, des cours de dessin et le CELSA, elle est critique BD dans la presse et fait pétiller les bulles de la bande dessinée historique.

GRÉGOIRE LADOUARI, avocat au barreau de Marseille, collaborateur régulier d'*Actualité de l'Histoire*, il pose les bases de notre décryptage sur l'abolition du plus vieux métier du monde.

FRANCOIS LAFORGE, passionné de football, spécialiste du marathon qu'il pratique à travers le monde, concepteur de livres sur la pêche sportive, il est l'auteur de nombreux ouvrages sportifs dont, en mai 2012 : *Los juegos olimpicos* et tient un blog sur les jeux (http://librojuegosolimpicos.blogspot.fr/).

DAVID LOUYOT, docteur en histoire ancienne, archéologue aux universités de Tours et de Thessalie (Grèce), il vient de publier : *Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les Gaulois sans jamais oser le demander à Astérix* (Acropole).

GEORGES POISSON, historien et historien de l'art, Conservateur général du patrimoine, a longtemps dirigé le musée de l'Île-de-France à Sceaux. Il a mené de nombreux combats pour la protection du patrimoine avant de se consacrer à l'écriture.

ANDRÉ SENIER, historien de renom, il est avant tout l'un des grands spécialistes de l'histoire du monde médiéval et de l'histoire des religions.

PHILIPPE VALODE, historien et écrivain, il est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages dont le très remarqué *Et si Napoléon avait triomphé à Waterloo ?* (Éditions de l'Opportun) et le dernier en date, *L'histoire de France en 2 000 dates* (Larousse).

06
COURRIER DES LECTEURS

07
ACTUALITÉS

12
CES ÉVÉNEMENTS QUI ONT MARQUÉ SEPTEMBRE

14
ÉCLAIRAGE HISTORIQUE
La traque des nazis : un combat du passé ?

16
ARRÊT SUR IMAGES

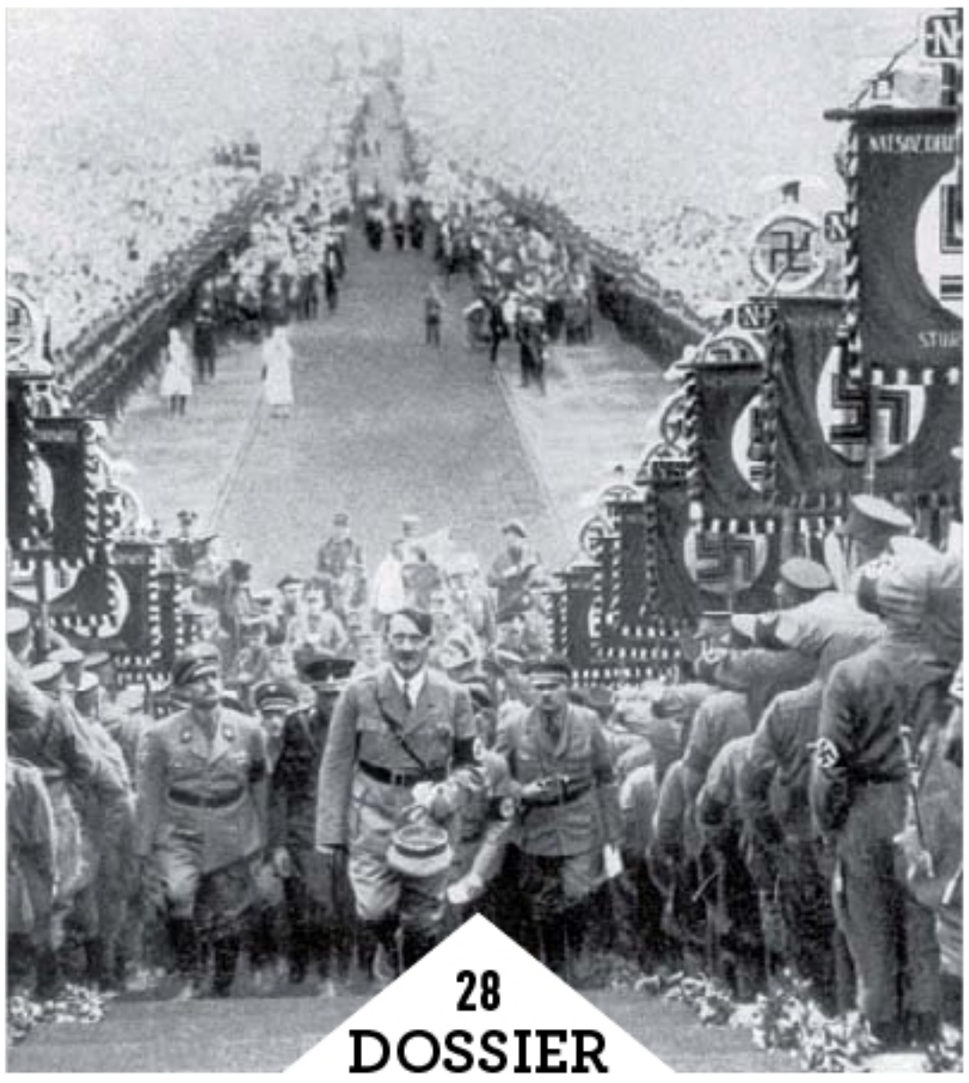
22
L'AUTEUR DU MOIS
Rencontre avec
Catherine Clément
pour *La Reine des cipayes*

27
UNE « UNE » DANS L'HISTOIRE
L'Aurore, 29 septembre 1958

62
LE GRAND ENTRETIEN
Frédéric Thébault
La généalogie pourrait s'appeler « micro-histoire »

SOMMAIRE

N°11



28
DOSSIER

LA FACE CACHÉE D'HITLER

66
BATAILLE
Valmy : la naissance d'une armée nationale ?

70
TRANSATLANTIQUES
La grande aventure des paquebots et des liners

80
DÉCRYPTAGE
Assange et Londres font trembler le traité de Vienne

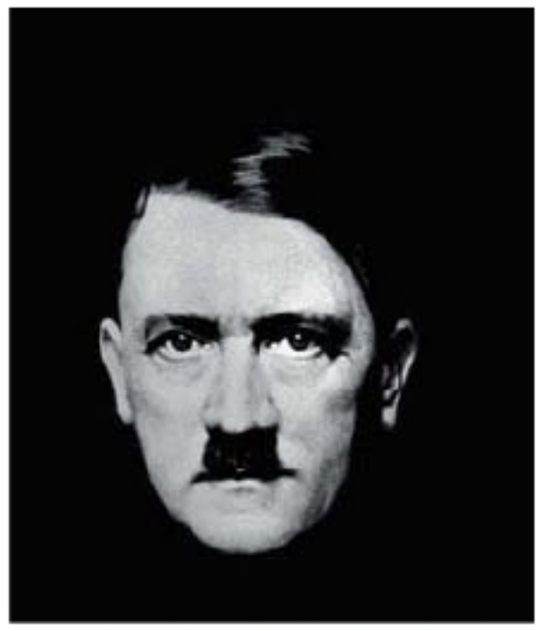
82
SEPTEMBRE NOIR
JO de Munich, le terrorisme sur le podium

86
HISTOIRE POLITIQUE
Les banquets gaulois, premières campagnes électorales

90
HISTOIRE DE L'ART
Entrée d'Henri IV à Paris le 22 mars 1594 par François Gérard

92
LIRE ET ÉCOUTER

98
HISTOIRES CONJUGUÉES AU PRÉSENT
Samuel Agnon et Hâfez de Shiraz : le vers est dans l'atome



COUVERTURE
Adolf Hitler vers 1930
© Photo-Re-Public/Leemage

ACTUALITÉ DE L'Histoire

Revue mensuelle publiée par HC Éditions
12, rue Labrouste - 75015 Paris
Tél. : 01 56 08 39 18 - edito@actualite-histoire.com
ISSN 2110-882X
Commission paritaire : 0114 K 84623

Directeur de la publication : Hervé Chopin

Rédacteur en chef : Éric Garnier

Ont participé à ce numéro :
Arnauld Cappeau, Lionel Dumarcet, Jean-Luc Garnier, Claude Godfryd, Julien Godfryd, François-Xavier Gosselin, Jean-Matthieu Gosselin, Marie-Aude Grimont, Grégoire Ladouari, François Laforge, La Galcante, Librairie Entre les lignes, David Louyot, André Tourelles

La rédaction n'assume pas la responsabilité des opinions émises sous leur signature par les auteurs. Les titres, intertitres et présentations des articles sont de la responsabilité de la rédaction. La reproduction, même partielle, des articles ne peut être faite qu'avec autorisation écrite et sous réserve de mentionner toutes références utiles. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Les photos qui ne sont pas créditées sont de droits réservés.

Édition : Isabelle Chopin

Conception/création/supervision de la réalisation
le fruit du hasard
Tél. : 01 56 08 50 78 - contact@lefruitduhasard.fr

Direction artistique : Le fruit du hasard - P. Margeva

Secrétariat de rédaction : HC Éditions - Charlotte Duc
Tél. : 01 56 08 39 18 - sr@actualite-histoire.com

Correction : Karine Elsener et Nathalie Cloud

Mise en pages : Pointlibre

Imprimé en France : Corlet Roto
ZA les Vallées - 53300 Ambrières-Les-Vallées
Dépôt légal : à parution

Diffusion : Messageries lyonnaises de presse -
76, rue de Reuilly - 75012 Paris
Tél. : 01 49 29 23 53 - mlpinfo@mlp.fr

Gestion des ventes au numéro (réassorts) : À juste Titres
Contact - Hélène Ritz
Tél. : 04 88 15 12 40 - h.ritz@ajustetitres.fr

Régie publicitaire : Black & White
Directeur de la publicité - Jean Drieu La Rochelle
Tél. : 06 85 83 47 92 - j.drieu@black-white.fr
Renseignements techniques : au support

Abonnements : HC Éditions - Clara Sevenet
Tél. : 01 56 08 50 76 - abo@actualite-histoire.com

Administration et finance : HC Éditions - Jean-Christophe Spite

© 2012 HC Éditions
SARL au Capital de 100 000 €
RC Paris B 444 604 748
Siret 444 604 748 00020
Tous droits réservés. En application de la loi du 1er juillet 1992, il est interdit de reproduire, même partiellement, la présente publication sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

Nous vous donnons la parole

Actualité de l'Histoire : 12, rue Labrouste - 75015 Paris
E-mail : courrier@actualite-histoire.com

Toute contribution à cette rubrique n'engage que la responsabilité de son auteur.

Polémique

Alésia ne serait pas Alésia ?

Pourquoi les pouvoirs publics se sont-ils lancés dans la construction et ont-ils inauguré (en présence d'un Premier ministre) le MuséoParc Alésia à Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne ? Pourquoi la création d'une sorte de « parc Vercingétorix » officiel, alors qu'il demeure un doute et des débats quant à la véritable localisation du site de la fameuse bataille ? Doute exprimé depuis de nombreuses années par des chercheurs comme par des historiens médiatiques...

> Dans la revue n°10 de juillet-août et votre article sur l'affaire Dominici, je tiens à vous dire que leur culpabilité est loin d'être certaine, car il s'agirait sans doute d'une sombre affaire d'espionnage anglaise, qui aurait amené l'élimination de Mr Drummond et de sa famille. Pourquoi les Dominici auraient-ils assassiné des inconnus avec des enfants ? C'est absurde. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ? Merci pour cet éclairage sur l'histoire...
> ***Isabelle B (78)***

> Je m'avise aujourd'hui, en lisant le numéro de votre revue intitulé « Franc-Maçonnerie : rituels et secrets », acquis, du reste, à cause de ce titre, qu'il comporte aussi un robuste article sur Alésia. Ce qui est un comble puisque c'est moi qui, depuis 2000, porte à bout de bras la thèse Berthier sur Alésia dans le Jura. Je tenais donc à vous remercier chaleureusement pour l'objectivité dont le rédacteur de l'article a fait preuve. Il y faut, ces temps-ci, un certain courage. Les archéologues, conservateurs de musées ou historiens qui ont écrit dans les récents magazines à la gloire d'Alise nous ont déjà traités de « négationnistes soft », puis de « révisionnistes » ; et Jean-Louis Voisin, lors du débat tenu à Beaune, n'a pas hésité à qualifier André Berthier de « sectateur de Mao, comme dans la Chine communiste ». Je trouve qu'on franchit là les bornes admises dans les discussions portant sur l'histoire antique. Et qu'on peut plaindre Alise si les seuls arguments avancés pour la défendre se placent à ce niveau-là. Nous préférerions qu'on veuille bien se pencher sur nos arguments et leur répondre ! Mais il n'est pire sourd... Les Alisiens sont bien obligés d'admettre les réalités qui dérangent (le camp en bas, quand il devrait être en haut, le grand fossé à 700 ou 1 000 m des lignes quand il devrait être à 120, les camps de 35 ares, au mieux de 7 ha quand ils devraient en occuper 45, les fossés profonds de 12 cm, au mieux de 35, quand ils devraient s'enfoncer de 2,50 m) et tant de données rédhibitoires. Mais ils concluent immanquablement et sans sourciller : « les fouilles archéologiques prouvent donc qu'Alise est bien Alésia. » Nous sommes parfois saisis de découragement devant ce front plus infranchissable que les fortifs romaines de 52, opposé à toutes nos velléités d'expression où que ce soit dans la presse.
> ***Daniel Porte***

Madame,
Nous connaissons évidemment la théorie de l'espionnage développée par William Reymond dans son ouvrage paru en 1997 Dominici non coupable les assassins retrouvés. *Ouvrage dont la série télévisée s'est largement inspiré. Sachez cependant, que ce livre est très controversé et pour cause. Sir Jack Drummond était un nutritionniste réputé qui n'avait semble-t-il aucun rapport avec le contre-espionnage. D'ailleurs pourquoi des espions se seraient-ils attaqués à des enfants ? C'est absurde.*

Madame,
C'est à nous de vous remercier pour votre travail et le courage qui est le votre de tenter de faire triompher la vérité face aux Alisiens.

Écrivez-nous !

Les sujets comme le traitement des articles et des dossiers que nous publions dans nos colonnes suscitent chaque mois un abondant et passionnant courrier de votre part. Sachez que, quelle que soit la teneur de vos lettres ou de vos mails, ces derniers nous permettent de bonifier, mois après mois, les contenus que nous vous proposons. Faites-nous part de vos opinions, de vos remarques et de vos suggestions. Nous ne pourrons ni répondre, ni publier tous vos messages, mais soyez certains qu'ils seront tous lus et que nous en tiendrons compte.

3000 ANS

C'est l'âge du sceau d'argile que vient de retrouver une équipe d'archéologues israéliens. Il prouverait, selon les premières constatations, l'existence du village de Bethlehem à l'époque des rois d'Israël.

Michel Polac, journaliste, écrivain, critique et producteur de radio-télévision, notamment de la célèbre émission « Droit de réponse » est décédé le 7 août dernier à l'âge 82 ans.

Michel Polac
Esprit libre

Les Gaulois d'Aquitaine

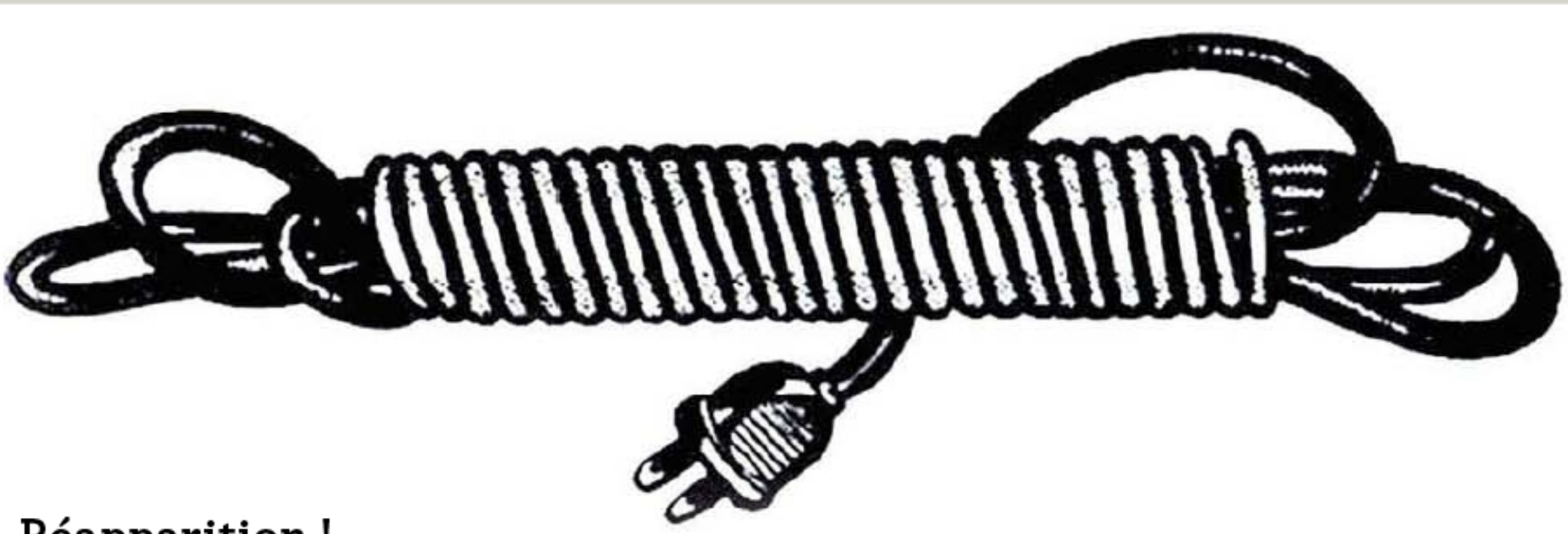
Le musée d'Aquitaine de Bordeaux propose à ses visiteurs, du 14 septembre 2012 au 17 mars 2013 une exposition consacrée aux Gaulois de la région. Elle met en scène en grandeur nature une habitation et des ateliers de potier ou de forgeron. Un rappel est fait au sujet de l'agriculture au travers du grenier reconstitué. Mais au-delà de ces témoignages d'une vie quotidienne, les objets présentés issus de fouilles récentes font la démonstration des qualités de l'artisanat gaulois. Terre d'échanges entre rivages méditerranéen et atlantique, l'Aquitaine occupait une place importante comme place commerciale sous l'égide des tribus gauloises régionales. Elles durent cependant se plier à la loi de César après avoir constitué le dernier pôle de résistance à l'occupation romaine. C'est donc à une grande page de l'histoire aquitaine que le musée rend hommage pour le plaisir des jeunes auxquels des animations sont destinées, et bien sûr, des adultes.

« Au temps des Gaulois. L'Aquitaine avant César », du 14 septembre 2012 au 17 mars 2013 au Musée d'Aquitaine de Bordeaux, ouverture du mardi au dimanche de 11 h à 18 h, entrée : 5 €

L'histoire du train__ *Sur une superficie de 12 000 m², le Musée français du chemin de fer de Mulhouse retrace l'épopée des trains français de 1844 à nos jours. Réparties sur huit quais de gare, quelques 60 machines ferroviaires de collection retracent l'évolution de la technique, du confort et du service offert aux voyageurs depuis 170 ans.*

La controverse versaillaise__ *Après Jeff Koons en 2008, Xavier Veilhan en 2009, Takashi Murakami en 2010 et Bernar Venet en 2011, c'est aujourd'hui l'artiste portugaise Joana Vasconcelos, née en 1971 à Paris, qui est l'invitée du château de Versailles. Une occasion de faire dialoguer Jules Hardouin-Mansart, André Le Nôtre, Charles Le Brun ou Ange-Jacques Gabriel avec des artistes contemporains.*

«L'Espagne ne mourra jamais»__ *Tel était le titre d'un de nos dossiers en mai dernier. Le chiffre suivant nous donnerait-il raison ? La balance commerciale de l'Espagne continue de se résorber avec une réduction de 31,2 % du déficit en juin par rapport à la même période en 2011.*



Réapparition !

Grand amateur de pop art, le marchand d'art Leo Castelli avait, en 1962, acquis *Electric Cord* de Roy Lichtenstein pour 750 dollars (environ 610 euros). En 1970, le tableau avait été volé alors qu'il était dans un atelier de restauration. Barbara Castelli, la veuve et héritière du collectionneur ne pensait donc jamais revoir ce chef-d'œuvre jusqu'à ce que, en juillet dernier, le collectionneur James Goodman contacte la fondation Roy Lichtenstein pour demander l'authentification de la toile, qu'on a essayé de lui vendre à New York. Alertée, Barbara Castelli a aussitôt saisi la justice. L'œuvre est immobilisée en attendant que les enquêteurs déterminent qui l'avait gardée en sa possession pendant toutes ces années.

66 ANS

C'est l'âge de l'hélice que vient de rendre le glacier du Gauli dans les Alpes bernoises. Elle appartenait à un avion militaire américain en mission dans la région après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

© Ulf Andersen/Gamma

Romancier, essayiste, acteur, scénariste, Gore Vidal était considéré comme l'un des géants de la littérature américaine à l'instar de Norman Mailer et de Truman Capote avec lesquels il entretint des relations complexes. Il est mort le 31 juillet dernier.

Gore Vidal
Une vie passionnante

Mourir volontairement

Kamikaze, réalisé par Taku Shinjo, est un curieux objet cinématographique. Le scénario est pour le moins hésitant et le montage improbable. Mais il a le grand intérêt de nous faire connaître la culture japonaise et l'état d'esprit qui pouvait régner du côté nippon lors des derniers mois de la guerre du Pacifique. Toute une jeunesse est alors conviée à mener des missions suicides pour tenter de freiner l'avance américaine. Ces volontaires, parfois un peu forcés, doivent se sacrifier sur l'autel de l'Empire. Le personnage principal de ce film est une femme. Elle accueille quotidiennement dans son établissement, un petit restaurant, tous ces jeunes destinés à mourir. Elle devient la mère des kamikazes. Au travers de son témoignage, elle permet au spectateur de mieux comprendre ce phénomène étonnant qui a conduit de jeunes pilotes mal formés et mal équipés à vouloir, sans grand succès, détruire au prix de leur vie les navires ennemis. C'est sans nul doute le principal intérêt de ce film réalisé en 2007 et désormais disponible en DVD.

Taku Shinjo, *Kamikaze*, Filmédia Diffusion, DVD 14, 99 €, Blue Ray 19,99 €

Ce que représentait l'Algérie...

Pour célébrer les 50 ans des accords d'Évian, le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme a choisi de se joindre aux nombreuses institutions qui souhaitent rappeler, par diverses approches, la date charnière que fut celle de 1962 dans l'histoire française et algérienne. Le MAHJ présente donc une exposition inédite retraçant les grandes étapes de l'histoire des Juifs d'Algérie. Un double constat est à l'origine du projet : l'impact du rapatriement des Juifs d'Algérie en 1962 sur le judaïsme métropolitain et la perte mémorielle de ce que fut le judaïsme en Afrique du Nord et plus précisément en Algérie. L'exposition « Juifs d'Algérie » mettra en lumière la grande diversité et la complexité de leurs histoires, de leurs trajectoires politiques et culturelles et permettra de comprendre, d'une part, ce que l'Algérie a représenté et représente à leurs yeux, et d'autre part, la manière dont ils ressentent, en France, la disparition de la communauté juive là-bas ainsi que les déchirements et résonances de l'histoire difficile de la France et de l'Algérie.

« Juifs d'Algérie », à partir du 28 septembre 2012 au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, 71 rue du Temple, 75003 Paris

© Walter McBride/Camerapress/Gamma-Rapho

Spécialiste d'astrophysique, Sally Ride fut, en 1983, la première femme américaine à être allée dans l'espace à bord de la navette Challenger. Elle est morte le 23 juillet à San Diego.

Sally Ride
La pionnière

© James Vejsey/Camerapress/Gamma

Le cinéaste britannique qui avait réalisé quelques-uns des plus grands films consacrés à l'armée (Top Gun) et à l'espionnage (Spy Game) a été retrouvé dans les eaux de San Pedro en Californie.

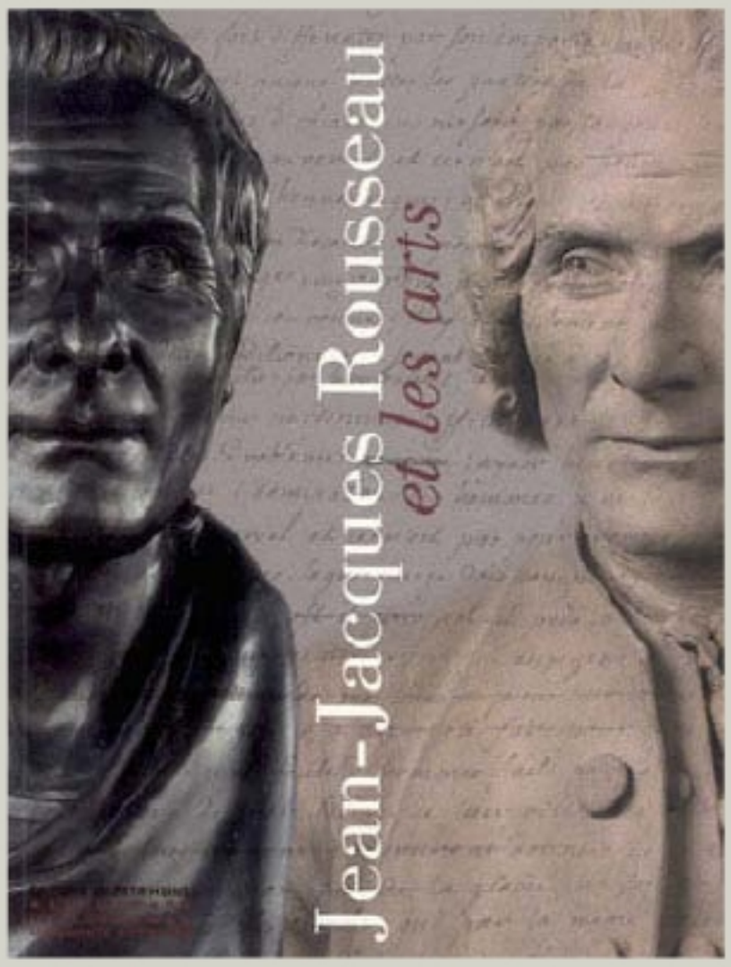
Tony Scott
Maître du blockbuster

Un général de 1 800 ans

Une équipe de chercheurs vient de faire dans la région de Xiangyang en Chine, une découverte étonnante : un tombeau vieux de 1 800 ans. Ce mausolée daterait donc du temps où la Chine se scindait en trois royaumes de Wei, Wu et Shu. Le monument funéraire renfermerait selon les premières constatations un important guerrier et son épouse. L'homme devait avoir environ 45 ans au moment de sa mort et si l'on en croit la conception de la tombe et la richesse du mobilier funéraire, il se pourrait bien que le soldat ait été un important général de l'armée des seigneurs Cao Cao et Cao Pi.

Le Mont-Saint-Michel en crise

L'abbaye, classée au patrimoine mondial de l'Unesco, a reçu en juin 16,5 % de touristes en moins la journée et 9 % en moins en juillet comparés aux mêmes périodes de l'an passé. La raison principale : une mauvaise organisation des parkings et des navettes obligeant les visiteurs à des marches pouvant aller de 900 m jusqu'à 1 500 m. Dur pour des familles avec enfants en bas âges et des visiteurs du troisième âge à mobilité réduite. C'était sans doute le prix à payer pour que le Mont redevienne une île. Ne doutant pas que pour la saison 2013 tout le monde va se mettre à réfléchir pour améliorer ce désagrément.



L'œuvre et l'image du philosophe

À l'occasion du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), plus de 150 œuvres et objets consacrés au philosophe sont réunis au Panthéon, monument où il repose parmi les Grands Hommes. Une exposition en deux parties, présentant Rousseau et son œuvre, (l'Antique, le livre, la musique, la nature) et Rousseau et son image (portraits, allégories, monuments, panthéonisation), le tout conclu par une évocation du couple Rousseau-Voltaire. Un événement rendu possible grâce aux prestigieux prêts consentis par la Bibliothèque nationale de France, la Bibliothèque publique universitaire de Neuchâtel, la British Library de Londres, les musées du Louvre et Carnavalet, de nombreuses autres institutions publiques en France et à l'étranger et de collections privées.
À ne manquer sous aucun prétexte !

« Jean-Jacques Rousseau et les Arts » jusqu'au 30 septembre 2012 au Panthéon, Paris

2012, année anniversaire__ *De nombreux auteurs d'importance : Rousseau (tricentenaire de la naissance), Dickens (bicentenaire de la naissance), Durell (centenaire de la naissance), Herman Hesse (cinquantenaire de la mort)... Les redécouvrir c'est replonger dans des époques de l'histoire et dans le monde des idées.*

Rentrée littéraire__ *Jean-Christian Petitfils publie un livre d'un genre nouveau consacré à l'un de ses auteurs préférés, Alain Fournier, auteur du* Grand Meaulnes. *Un ouvrage d'histoire littéraire écrit comme un roman. On est loin de* Louis XIV *ou de* Jésus... *Quoi que ? (Jean-Christian Petitfils,* Le Frémissement de la grâce. Le roman du Grand Meaulnes, *Fayard.*

Le nouveau continent__ *Deux chercheurs ont découvert la première carte du monde connue incluant le nom « Amérique » à l'extrême droite pour nommer le continent récemment découvert par les Européens. Il s'agit de la carte dessinée par le cartographe Martin Waldseemüller en 1507. On la trouve dans un tome avec des essais de géométrie du XVIe siècle.*

646

C'est le nombre de livres qui sortent ce mois-ci à l'occasion de la rentrée littéraire. Moins que les années précédentes, mais encore beaucoup trop pour s'y retrouver.

Peintre et sculpteur, Carlo Rambaldi, artiste italien, s'était depuis longtemps spécialisé dans la réalisation d'effets spéciaux pour le cinéma. Il est mort le 10 août 2012 à l'âge de 87 ans.

Carlo Rambaldi
Le père d'E.T.

Défendre Liverpool

L'Unesco a décidé d'inclure le port marchand de Liverpool dans la liste du Patrimoine mondial en danger, en raison des plans de développement et de construction prévu vers les môles nord et centraux de la ville. Le projet urbanistique prévoit de développer la ville et de l'agrandir significativement, altérant ainsi profondément l'horizon comme le profil du site.

© UNESCO

Le livre passe au numérique

Les e-books seront à l'honneur au salon du livre de New York ! Le marché américain est en plein boom. Plus de 20 % du chiffre d'affaires du livre est réalisé aux États-Unis avec des ouvrages numériques. L'Europe est à la traîne. Les éditeurs d'art et de livres illustrés se sont convertis à ce marché, et ont refait totalement leur maquette en s'adaptant aux formats maquettes des tablettes comme celle du Kindle Fire par exemple. À suivre…

Découverte d'une armée vieille de vingt siècles

Des archéologues danois ont mis au jour les corps de 200 soldats vieux de vingt siècles. Cette découverte éclaire sur les pratiques des tribus germaniques qui vivaient aux frontières de l'Empire romain. La fosse commune était située sur la péninsule du Jutland, dans la ville d'Arken sur la côte nord-ouest du Danemark. Les fouilles ont débuté en 2009, et il est prévu de les continuer. L'étude des premiers ossements montre que certains des soldats étaient âgés de seulement 13 ans.

http://cas.au.dk/en/currently/nyhed/artikel/an-entire-army-sacrificed-in-a-bog/

2

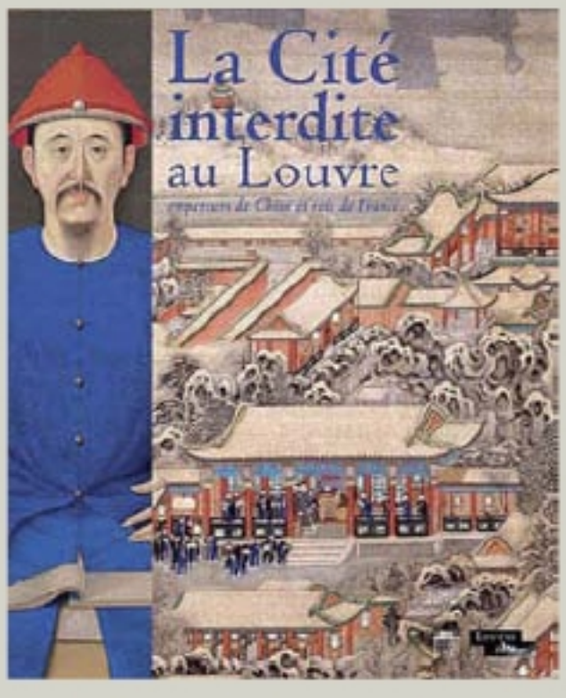
C'est le nombre d'années que les membres du groupe musical Pussy Riot devront passer au goulag pour avoir osé chanter une « prière punk contre Poutine ». Qui a dit que la Russie était devenue une démocratie ?

L'écrivain et historien d'art australien Robert Hughes est mort le 7 août 2012, à l'âge de 74 ans. Installé aux États-Unis depuis 1970, il s'était imposé comme Le critique d'art de Time magazine.

Robert Hugues
L'œil critique

Le scandale de la Girolamini

La bibliothèque des Girolamini est l'une des plus belles et des plus anciennes bibliothèques du monde. Nichée au cœur de Naples depuis 1586, ses murs vieux de plus d'un demi-millénaire portent l'empreinte de générations de bibliophiles. Immense et somptueuse, avec ses interminables rayonnages de bois grimpant jusqu'au plafond, ses voûtes couvertes de fresques, ses 32 fenêtres qui font tomber une étrange lumière sur des tables extraordinairement larges, elle est un temple baroque qui abrite près de 160 000 ouvrages dont *La Divine Comédie* de Dante, les tragédies de Sénèque ou les œuvres du roi de Prusse. Malheureusement, le temple vient d'être pillé. Et pas par n'importe qui puisque c'est Marino Massimo de Caro, le conservateur des lieux qui en est le responsable. Non content d'avoir transformé la bibliothèque en un champ de ruines, l'odieux personnage, protégé par son ami le ministre italien de la Culture a, après avoir pris soin de faire débrancher les caméras de surveillance, subtilisé plus de 2 000 ouvrages. Parmi ceux-ci, on recense l'original enluminé de *La Divine Comédie*, un exemplaire rare de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, la *Jérusalem libérée* du Tasse éditée à Paris en 1610, la *Teseida* de Boccace, des œuvres de Sénèque, Virgile et Lucrèce. Heureusement, le forfait à été découvert à temps par Tomaso Montanari, un respectable professeur d'histoire de l'art de l'université de Naples, qui aura tout de même dû publier une pétition pour faire tomber le voleur. Aujourd'hui, le conservateur a été remplacé et la majeure partie des ouvrages ont retrouvé leurs rayonnages.



Chine et France dans l'histoire

Jean-Paul Desroches, conservateur des musées, organise une exposition osée, comparant le Palais du Louvre et la Cité interdite à travers huit siècles : 130 œuvres développent le propos. Bien que séparés par 8 000 km, le royaume de France et l'Empire du Milieu n'auront de cesse de se fasciner mutuellement : échanges commerciaux et culturels, emprunts esthétiques, copies, vols, cadeaux, missions… L'attractivité est de tous les instants. Elle est tellement forte que François Ier collectionnait les porcelaines bleues et blanches et que Louis XV faisait incruster des parties de paravents en laque dans ses commodes. De son côté, l'empereur Yongzheng se faisait portraiturer en perruque bouclée… Ne doutons pas que cette exposition connaîtra un franc succès, souhaitons-le !

« La Cité interdite au Louvre. Empereurs de Chine et rois de France », du 29 septembre 2012 au 9 janvier 2013 au Musée du Louvre

Le forum romain comme si vous y étiez__ *Soprintendenza Speciale per i beni Archeologici di Roma ». Ce site Internet propose de manière dynamique, avec un graphisme très moderne, une visite virtuelle et panoramique du site. Des documents inédits sont proposés à l'internaute. On s'y croirait presque… Comme s'il y avait du soleil, d'autant que les images sont toutes en très hautes résolutions et les dessins très colorés. www.archeoroma.beniculturali.it/carcertullianum.*

L'exposition Nicolas Poussin et Moïse, histoires tissées__ *Elle rassemble pour la première fois depuis le XVIIe siècle les tapisseries d'après Poussin réalisées à la Manufacture royale des Gobelins sur le thème de la vie de Moïse, ainsi que des dessins, gravures et tableaux de l'artiste qui leur ont servi de modèles ou qui traitent de l'histoire de ce personnage.*

Rome ne s'éteindra pas

La mythique Domus Aurea de Neron brillera bientôt de nouveau à Rome. Malgré la crise de l'État italien. conscient de l'importance du patrimoine historique a débloqué un budget de 60 000 000 € pour sa restauration. La Domus Aurea ou Maison dorée est un immense palais recouvert d'or et s'étendant sur 80 ha – construit par l'empereur Néron qui régna de 54 à 68 – sur des parties de quatre des sept collines de Rome. Après la mort de Néron en 68, l'espace fut rendu aux Romains. Ils le dépouillèrent de son or, de ses marbres et des pierres précieuses qui la décorèrent. Enseveli pendant des siècles, le palais fut redécouvert au XVe siècle Il révéla alors ses plus belles fresques. Elles était admirées par Domenico Ghirlandaio, par Raphaël et Michel-Ange. Depuis la Renaissance, le site a fait l'objet de nombreuses fouilles et de moults travaux de restauration. En 1999, il rouvre au public après vingt années de fermeture. Mais depuis, la Domus connaît une histoire bouleversée faite de dégradations et d'effondrements – notamment du plafond – qui entraîne une succession d'ouvertures et de fermetures. Il est bien que l'État italien n'abandonne pas son patrimoine comme l'État grec (que l'on devrait aider sur ce point, et au plus vite).

Ces événements qui ont marqué *Septembre*

1ER SEPTEMBRE 1969
L'avènement du guide
Après l'abolition de la monarchie libyenne, Mouammar Kadhafi devient président du Conseil de commandement de la révolution et de la République arabe libyenne.

2 SEPTEMBRE 1945
Le début de la fin
À Hanoï, sur la place Ba Dinh, Hô Chi Minh prononce la Déclaration d'indépendance du Viêt-Nam et la création de la République démocratique. La France, puissance tutélaire, refuse aussitôt de reconnaître ce nouvel État. C'est le début de la guerre d'Indochine.

© (WN)/Camerapress/Gamma

3 SEPTEMBRE 1897
Premier pas vers Israël
À Bâle, Théodore Herzl organise le premier congrès sioniste et donne ainsi naissance à l'Organisation sioniste. Selon ses propres termes, il a ce jour-là « *donné naissance au futur État juif* ».

4 SEPTEMBRE 476
La chute de l'Empire
Odoacre, le chef des envahisseurs barbares obtient la soumission de Romulus Augustus et le gratifie en retour du titre de roi d'Italie. C'est la fin de l'Empire romain d'occident.

5 SEPTEMBRE 1798
Tous sous les drapeaux
Le 19 fructidor an VI, sous le Directoire, Jean-Baptiste Jourdan fait voter une loi qui institue la conscription et le service militaire obligatoire pour les jeunes français, âgés de 20 à 25 ans et physiquement aptes à servir sous les drapeaux. « *Tout Français est soldat et se doit à la défense de la patrie.* »

6 SEPTEMBRE 1522
La première circumnavigation
Après un voyage de trois ans, l'expédition montée par le navigateur Magellan est de retour à Séville. Partie le 20 septembre 1519 pour le compte de l'Espagne, elle comprenait cinq navires, dont un seul, le *Victoria* parvint à revenir. Sur les 265 hommes embarqués, seuls 18 rentrent au port.

© Roland-Sabrina Michaud/Rapho

7 SEPTEMBRE 1940
Le début du Blitz
Après le bombardement de Berlin par la RAF, Hitler avait juré de raser Londres. Il met sa menace à exécution en ordonnant à la *Luftwaffe* de délaisser les cibles militaires pour se concentrer sur la capitale britannique. En s'attaquant aux civils, Hitler pensait saper le moral des Anglais ; au contraire il ne fait que renforcer leur cohésion et leur envie de se battre.

8 SEPTEMBRE 70
La destruction du temple
Les troupes romaines de Titus entrent à Jérusalem et s'attellent à la destruction du temple bâti par Salomon en 970 avant notre ère et reconstruit en 19 av. J.-C. par Hérode. Il était le symbole et le centre du pouvoir religieux et politique des Juifs.

9 SEPTEMBRE 2001
Le Lion du Panshir est mort
Ahmad Shah Massoud, le commandant de l'Alliance du nord, héros de la victoire afghane contre les soviétiques et dernier opposant aux Talibans est assassiné par deux kamikazes appartenant à la mouvance terroriste al-Qaïda.

10 SEPTEMBRE 1977
La fin du rasoir national
Hamida Djandoubi est décapité à la prison des Baumettes à Marseille. Condamné à mort pour assassinat après tortures et viol, il sera la dernière personne guillotinée en France.

11 SEPTEMBRE 1962
Début d'un phénomène
Les Beatles commencent l'enregistrement de leur premier 45 tours *Love me do*. Il sortira le 5 octobre et atteindra la 17e place au hit-parade britannique. En février 1963, leur deuxième disque, *Please, please me* sera classé numéro un.

© Keystone-France

12 SEPTEMBRE 1943
Le Duce libéré
Emprisonné depuis sa démission forcée, Benito Mussolini est libéré par le commando allemand du capitaine Otto Skorzeny. Il fonde aussitôt la république fasciste de Salo avec l'aide du IIIe Reich.

13 SEPTEMBRE 1987
Le détail fait scandale
Invité du Grand Jury RTL *Le Monde*, Jean-Marie Le Pen, alors président du Front National, relativise les crimes nazis et affirme que les chambres à gaz ne sont qu'un « *point de détail* » de l'Histoire.

14 SEPTEMBRE 1982
La fin de Grace
La princesse Grace de Monaco, qui avait fait une chute de plus de 50 m après avoir perdu le contrôle de sa voiture, décède des suites de ses blessures. Sa fille Stéphanie de Monaco, qui l'accompagnait, est elle aussi sérieusement blessée.

© Yousuf Karsh/Camerapress/Gamma

15 SEPTEMBRE 1916

Le tank est né

Pour la première fois, l'armée britannique utilise des véhicules blindés pour tenter de percer les lignes allemandes. Les engins s'avèrent d'une efficacité redoutable.

16 SEPTEMBRE 1959

De Gaulle ouvre la porte

Lors d'un discours télévisé, le président français s'engage à demander aux Algériens de « *déterminer eux-mêmes ce qu'ils entendent être en définitive* ». Il envisage trois options pour l'Algérie : la sécession totale, la francisation et l'association.

17 SEPTEMBRE 1807

Naissance d'une institution

Afin de remplacer les douze Chambres des comptes de l'Ancien Régime, mais surtout la Commission de la comptabilité nationale mise en place pendant la Révolution et discréditée par les scandales, Napoléon Ier crée la Cour des comptes. Sa mission est de vérifier les comptes sans étudier la légalité des dépenses.

18 SEPTEMBRE 1873

Vent de panique à Wall Street

Dans le sillage de la bourse de Vienne, Wall Street s'effondre. La banque Jay Cook n'est plus en mesure de soutenir les grandes compagnies et notamment la Northern Pacific Railway, un des piliers de l'économie américaine. Les États-Unis entrent dans une période de récession qui durera cinq ans.

19 SEPTEMBRE 1759

La chute de Québec

Bombardés par la marine britannique depuis deux mois, les Français assiégés dans Québec capitulent. Les 15 000 habitants de la province deviennent sujets de la couronne d'Angleterre. L'armée française se replie sur Montréal qui tombera à son tour aux mains des Anglais un an plus tard.

20 SEPTEMBRE 1792

Le divorce légalisé

L'Assemblée législative vote le divorce. La nouvelle loi a un impact très fort sur la population. À partir de l'an VII (fin 1798 et 1799), un mariage sur trois est dissout à Paris. Auparavant, le mariage était un sacrement indissoluble qui relevait de l'Église.

21 SEPTEMBRE 1948

Le grand jour de Cerdan

Au Madison Square Garden de New York, le boxeur français Marcel Cerdan bat l'américain Tony Zale par KO et s'empare de la ceinture de champion du monde des poids moyens.

© Hugues Vassal/Gamma

22 SEPTEMBRE 1924

La première autoroute

L'Italien Puricelli, fondateur de la société Strade e Cave, construit la première véritable autoroute. Elle rejoint Milan à Varese en Italie.

23 SEPTEMBRE 1721

L'île Maurice est française

La Compagnie française des Indes orientales prend possession de l'île Maurice appelée ainsi en l'honneur de Maurice de Nassau, l'île appartenait auparavant aux Hollandais.

24 SEPTEMBRE 1724

Naissance de la bourse de Paris

Un arrêt établi par le conseil du roi donne naissance à la bourse de Paris. Le roi espère ainsi remettre de l'ordre dans l'économie française, bouleversée par la banqueroute de Law. La bourse est alors abritée par le palais de Nevers.

25 SEPTEMBRE 768

Mort du premier Carolingien

Pépin le Bref, dit le Petit, premier roi de la dynastie carolingienne, est inhumé à Saint-Denis. Fils de Charles Martel et époux de Berthe au Grand Pied, il laisse son royaume à ses deux fils : Carloman et Charlemagne.

© Photo Josse/Leemage

26 SEPTEMBRE 1988

Le champion déchu

Deux jours après avoir remporté magistralement le 100 m des Jeux olympiques dans un temps record : 9,79 s, Ben Johnson, dit Big Ben, est finalement disqualifié pour dopage. Onze autres sportifs sont disqualifiés pour les mêmes raisons. C'est l'apogée du dopage.

27 SEPTEMBRE 1964

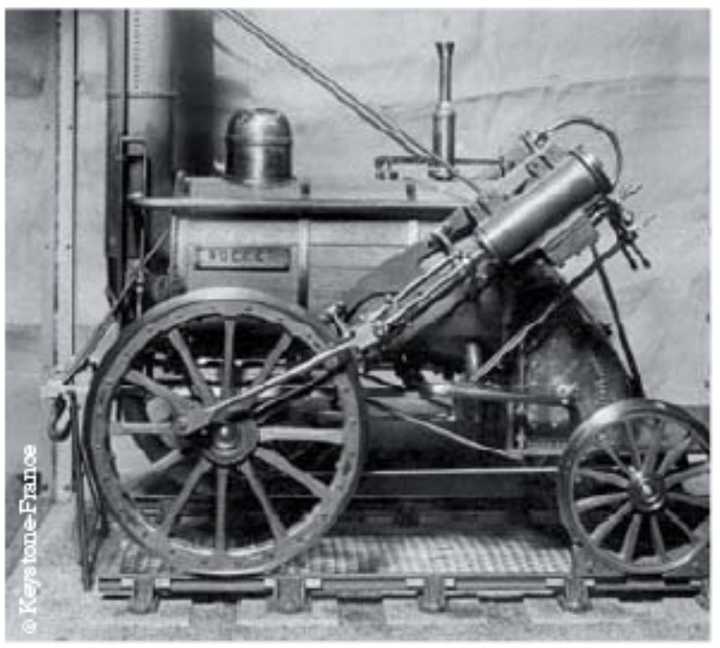
Conclusion d'une imposture

La commission Warren conclut que Lee Harvey Oswald est bien l'assassin de John Fitzgerald Kennedy. Une décision judiciaire prise à la hâte sans que les véritables circonstances de l'attentat n'aient été définies.

28 SEPTEMBRE 1825

La première ligne

Le mécanicien anglais Georges Stephenson, véritable inventeur de la locomotive, crée la première ligne ferroviaire ouverte au public. Elle relie Stockton à Darlington et fait de l'Angleterre le premier pays à se doter d'un tel équipement.


© Keystone-France

29 SEPTEMBRE 1962

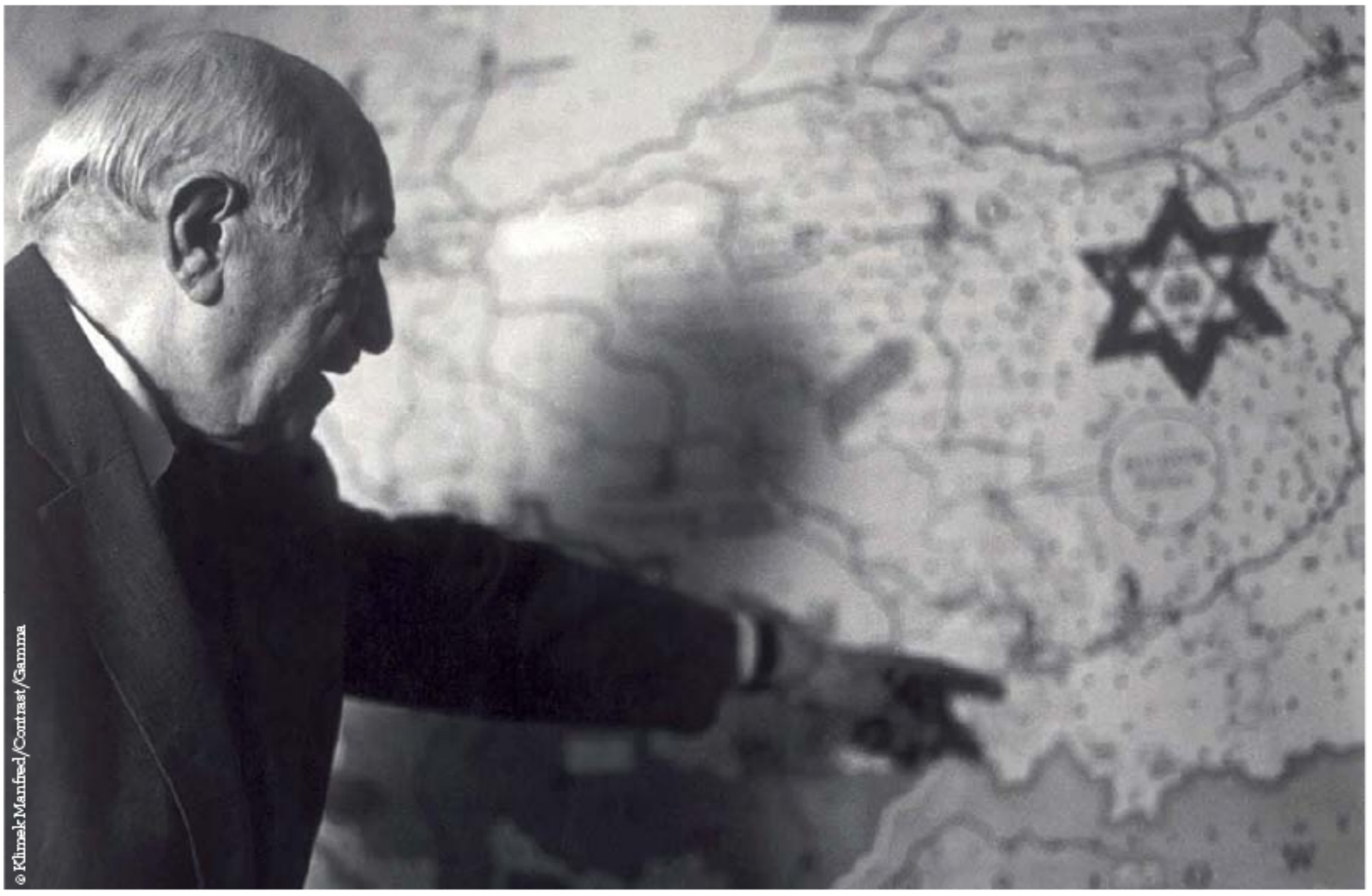
Ben Bella président

Suite aux accords d'Évian (18 mars 1962), qui reconnaissent l'indépendance de l'Algérie, des élections législatives sont organisées. Ahmed Ben Bella, chef du Front de libération nationale, devient le premier président du Conseil. Il accèdera à la présidence de la République l'année suivante.

30 SEPTEMBRE 1938

Le traité de Munich

Dans la nuit, Hitler, Mussolini, Chamberlain et le Français Daladier, signent les accords de Munich par lesquels la France et la Grande-Bretagne cèdent aux ambitions allemandes sur les Sudètes. Un nouveau conflit européen est évité... pour l'instant.



Simon Wiesenthal explique à la presse, carte à l'appui, sa méthode pour traquer les nazis.

© Klimek Manfred/Contrast/Gamma

Par Grégoire Ladouari

La traque des nazis : un combat du passé ?

Le 15 juillet 2012 était retrouvé, vivant paisiblement dans son pays d'origine, le Hongrois Laszlo Csatary, 97 ans, présenté comme le criminel nazi le plus recherché du monde. Cette arrestation, l'âge avancé de cet homme et l'ancienneté de ses crimes représentent à n'en pas douter un symbole, et très probablement le point final de la traque.

Dès la chute du IIIe Reich et le suicide de son Führer, les découvertes faites par les Alliés des atrocités perpétrées par le régime nazi dans l'Europe entière ont convaincu les puissances victorieuses de la nécessité de juger les criminels de guerre, et donc d'abord de les retrouver.
Tâche difficile s'il en était, puisque ceux qui n'avaient pas mis fin à leurs jours se fondaient dans la masse énorme des prisonniers de guerre, ou tentaient de quitter l'Europe en empruntant la « route des rats » et ses différentes filières.

1er octobre 1946 : condamnation des principaux dignitaires du régime nazi

Très tôt, certaines structures ont été mises en place par les puissances alliées, et notamment le CROWCASS (Registre central des criminels de guerre et des suspects pour la sécurité), chargées d'établir un fichier des criminels de guerre. Mais le manque de moyens et le peu d'organisation n'ont pas permis à ces structures d'atteindre leur but, et l'opération fut un fiasco.
C'est notamment afin de mettre un terme à la vague d'exécutions sommaires et de lynchages des criminels nazis arrêtés et identifiés (notamment grâce au groupe sanguin tatoué sous le bras des SS), que fut organisé, sous l'impulsion

du président Roosevelt, le procès de Nuremberg jugeant les plus hauts dignitaires du régime.
Cette instance, qui dura presque un an et aboutit à la condamnation officielle du régime fut aussi l'occasion de définir la notion de crime contre l'humanité, dont la particularité juridique est l'imprescriptibilité, en vertu de laquelle les criminels nazis pourraient être jugés quel que soit le temps écoulé depuis les atrocités commises.
On pouvait donc penser que de nouveaux Nuremberg se dérouleraient, mais la volonté quasi générale d'oublier les atrocités à peine découvertes fut la plus forte, et rapidement, un grand nombre de criminels nazis on pu réintégrer la vie civile, parfois même en Allemagne.

29 mai 1962 : Eichmann jugé après seize années de cavale

C'était sans compter la volonté et l'énergie de rares personnalités, dont l'activité inlassable et l'obstination ont permis de pister puis de faire juger d'importants criminels échappés à la justice d'après guerre.
On pense évidemment à Simon Wiesenthal, ressortissant autrichien rescapé des camps de concentration, qui consacrera le reste de sa longue vie à lutter contre l'oubli en pourchassant les criminels nazis et en accumulant une quantité monumentale de documents, remontant toutes les pistes connues.
Parmi ses « prises » les plus célèbres, et avec l'aide du Mossad, l'enlèvement en Argentine du tristement célèbre Adolf Eichmann, l'un des principaux artisans de la solution finale.
Jugé à Jérusalem et condamné à mort en 1962, son procès convaincra les nazis en fuite que leurs crimes n'étaient pas effacés par le temps.
Dans un autre style, et parfois dans une sorte de compétition médiatique, le couple formé par Serge et Beate Klarsfeld s'illustrera lui aussi dans la « chasse » aux nazis, allant sur le terrain les débusquer où ils se trouvaient.
À cette activité, fondée sur un travail historique minutieux, on doit la lutte idéologique contre le chancelier allemand Kiesinger, le procès de Cologne en 1979 et la condamnation des criminels Lischka, Hagen et Heinrichsohn (gardien SS de Drancy), la découverte d'Alois Brunner en Syrie et de Walter Rauff au Chili, et l'arrestation de Klaus Barbie, le boucher de Lyon, condamné à la réclusion à perpétuité en 1987.
Dans leurs différences, ces acteurs du devoir de mémoire ont eu au moins un point commun, à savoir les difficultés rencontrées et les résistances opposées par différents état ou organismes. Dans bien des cas, les informations récoltées et communiquées aux autorités judiciaires sont restées lettres mortes, les criminels débusqués étant devenus des notables de l'armée ou de la politique (on pense à Ernst Heinrichsohn, maire de Burgstadt en Bavière).
Et bien souvent il fut nécessaire de faire appel au scandale ou à la médiatisation pour sensibiliser l'opinion et amener les autorités judiciaires à agir, juger et punir.

Adolf Eichmann lors de son procès à Jérusalem en 1962

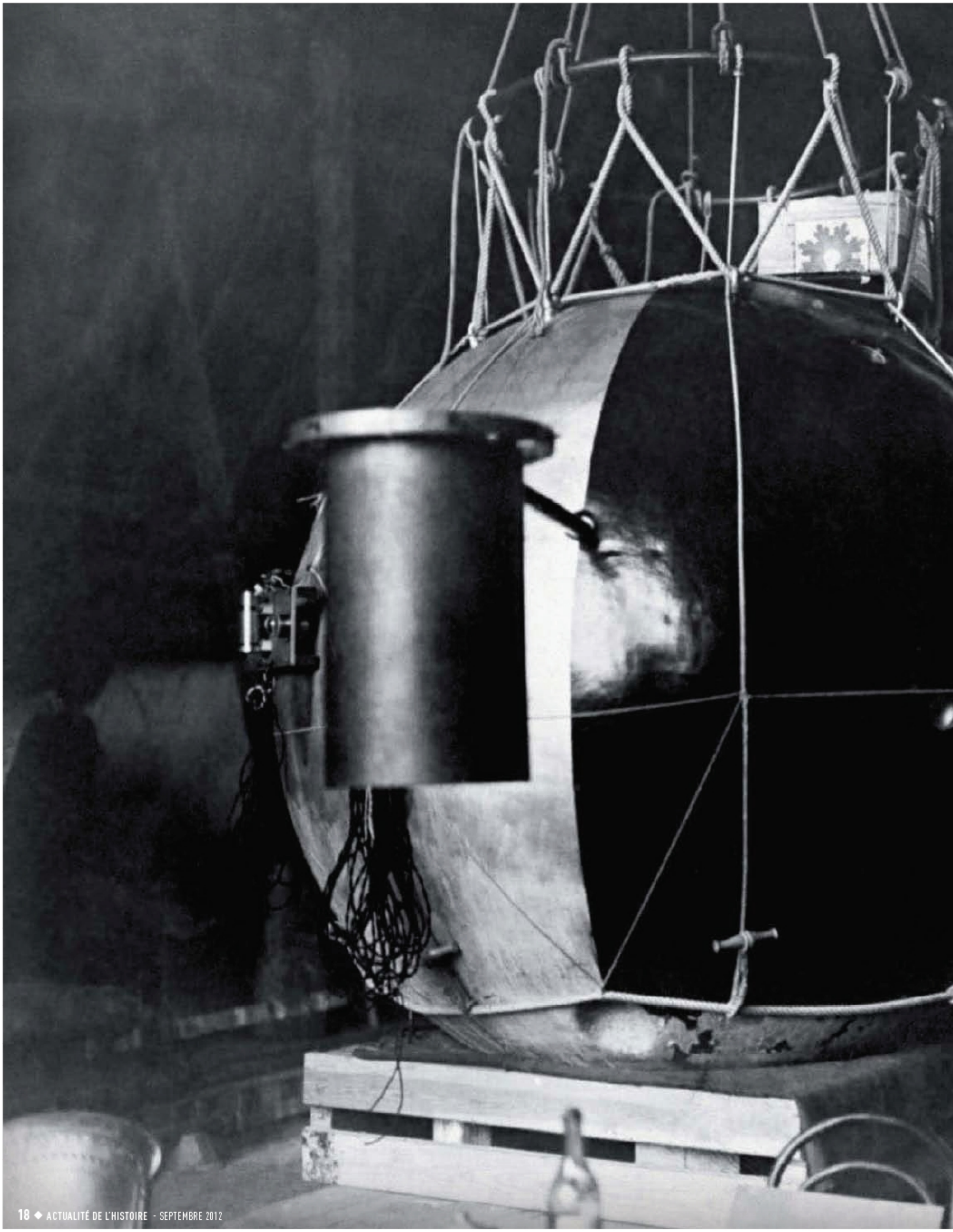
La dernière chance

Plus récemment, conscient de ce que les chances s'amenuisaient de retrouver des criminels dont la moyenne d'âge dépasse les 90 ans, l'actuel directeur du Centre Simon Wiesenthal, l'historien Efraïm Zuroff, a lancé en 2002 dans de nombreux pays l'opération dite « de la dernière chance », destinée à récolter des informations susceptibles de permettre de nouvelles arrestations.
Avec le décès de Simon Wiesenthal en 2005, et l'abandon des recherches par le couple Klarsfeld (considérant à juste titre que les plus importants dignitaires du régime nazis avaient été retrouvés), c'est la dernière initiative susceptible de faire avancer, et sans doute achever, le travail entrepris il y a bientôt soixante-dix ans.
La traque des nazis, qu'il est parfois délicat de resituer entre justice et vengeance, a cela de méritoire qu'elle a permis de donner une réalité efficace à l'imprescriptibilité juridique des crimes contre l'humanité, qui, sans les efforts déployés pour retrouver les coupables, serait restée lettre morte.
Pour autant, et parce qu'en dénombrant les criminels condamnés on dénombre *a contrario* ceux qui vraisemblablement échapperont pour toujours à la justice humaine, cette histoire s'achève pour certains sur un sentiment d'injustice. ◆

15 septembre
1515

Afin de « grandement honorer » le chevalier Bayard qui s'est particulièrement illustré durant la bataille de Marignan, *François Ier fait rassembler les compagnies d'ordonnance pour prendre, devant témoin, « l'ordre de chevalerie » de la main du héros de la veille.*

© Photo Josse/Leemage



Arrêt sur image

14 septembre
1930

Quelques mois après avoir déposé son projet de découvrir la stratosphère à bord d'un ballon à gaz auprès du Fonds national de la recherche scientifique de Bruxelles, le professeur Picard procède aux derniers réglages de la nacelle. ***Le premier vol, tenté le 14 septembre 1930, sera un échec. Mais le savant aventurier sera l'année suivante le premier être vivant à atteindre la stratosphère.***

© Keystone-France

16 septembre
1982

Douze jours après l'invasion du Liban par l'armée israélienne et trois jours après l'assassinat de Bachir Gemayel, le leader libanais allié d'Israël, les troupes d'Ariel Sharon laissent les troupes phalangistes entrer dans les camps de Sabra et Chatila pour se faire justice.

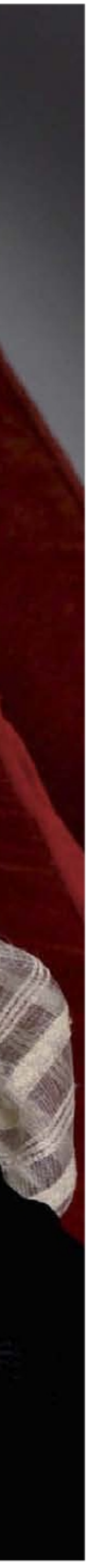
Le bilan est des plus atroces. On compte entre 700 et 3 500 victimes selon les sources. La Croix-Rouge et la presse mettront plusieurs jours à pouvoir se porter au secours des populations des camps.

© Chip Hires/Gamma

La formation intellectuelle de Catherine Clément, normalienne et agrégée de philosophie, a été influencée par trois maîtres : Claude Lévi-Strauss, Jacques Lacan et Vladimir Jankélévitch, dont elle fut l'assistante. Elle s'est fait connaître du grand public grâce à ses romans, souvent inspirés par l'Inde où elle a vécu de nombreuses années. Elle est aujourd'hui directrice de l'Université populaire du Quai Branly.

"Depuis que la guerre des cipayes est devenue pour les Indiens « la première guerre d'indépendance », la reine a pris une place considérable."

© Ulf Andersen/Gamma



L'AUTEUR DU MOIS

Catherine Clément

CHABILI : LA JEANNE D'ARC INDIENNE

Propos recueillis par Éric Garnier-Covo

Dans son dernier roman, Catherine Clément retrace pour nous l'incroyable destin de la rani Lakshmi Bai, la reine des cipayes, la Jeanne d'Arc indienne comme l'appelaient les Anglais. Nous l'avons rencontrée pour en savoir plus sur ce personnage méconnu de l'histoire.

Actualité de l'Histoire : *Qui était Chabili ?*

Catherine Clément : Née Manikarnika à Bénarès, fille de parents brahmanes, surnommée Chabili (« la Chérie »), elle fut mariée à 13 ans à un souverain, conformément à son horoscope de naissance qui joua dans cette union un rôle déterminant. Le jour des noces, elle changea de nom et devint la reine (rani) Lakshmi (comme la déesse de la prospérité) Bai (qui signifie « madame », signe de respect). Lorsque le souverain mourut, l'occupant britannique la déposséda de son royaume malgré les multiples actions en justice qu'elle n'hésita pas à mener contre le gouverneur de la Compagnie commerciale anglaise de l'Inde orientale. Ses propres soldats (des « cipayes ») l'entraînèrent dans la gigantesque insurrection qui embrasa le nord et le centre de l'Inde en 1857-1858. À sa mort, elle était devenue chef des armées rebelles.

AdH : *Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vous intéresser à ce personnage de l'histoire indienne ?*

C.C. : La décision, pour moi très inattendue, que prit en 2007 le gouvernement de l'Union indienne (gouvernement de centre gauche) : jusqu'à cette date, l'insurrection s'appelait en anglais « *the Great Mutiny* », en français « la révolte des cipayes ». Pour le 150e anniversaire de cet événement, le gouvernement indien décida que l'appellation officielle serait désormais « Première guerre pour l'indépendance de l'Inde », appellation inventée avant l'indépendance par le nationaliste Sarvakar, qui fut à l'origine de l'assassinat du Mahatma Gandhi en janvier 1948. Les luttes non-violentes de Mohandas Karamchand Gandhi n'étaient donc plus la seule origine de la liberté de l'Inde… Et le chef des armées cipayes, cette femme, prenait alors une place considérable. Je me suis mise au travail aussitôt !

AdH : *Qui sont les cipayes ?*

C.C. : Des soldats « indigènes » employés par la Compagnie commerciale anglaise de l'Inde orientale. Ce sont des hindous brahmanes et des musulmans, avec un uniforme précis (pantalon blanc, veste rouge, shako noir) et des fusils. Ils peuvent être sous-officiers, mais jamais officiers.

AdH : *Comment cette révolte des cipayes a-t-elle commencé ? Est-ce la première manifestation d'indépendance indienne ?*

C.C. : La révolte initiale a couvé pour plusieurs raisons : le remboursement inattendu de primes militaires, l'expropriation ›››

« ELLE SE BATTAIT SELON SON HABITUDE, LES RÊNES DE SON CHEVAL ENTRE LES DENTS, UN PISTOLET AU POING ET UNE ÉPÉE DANS L'AUTRE, QUAND UN HUSSARD ANGLAIS ARRIVANT PAR L'ARRIÈRE LUI FENDIT LE CRÂNE D'UN COUP DE SABRE. »

››› des terres des soldats, la menace de les envoyer du Bengale à Madras (aujourd'hui Chennaï) par mer – un sacrilège pour les hindous : sur un pont qui tangue, un brahmane ne peut pas cuisiner lui-même, il doit manger ce qu'on lui prépare et devient automatiquement impur – et, surtout, l'apparition de nouveaux fusils dont les cartouches exigeaient d'arracher avec les dents un papier enduit de graisse de porc (viande interdite aux musulmans) et de graisse de bœuf (viande interdite aux hindous). En réalité, très vite, le papier incriminé fut enduit de cire d'abeille, mais il était trop tard ! La mutinerie éclata.

Je ne dirais pas que ce fut la première manifestation d'indépendance, car le mot « indépendance » serait anachronique. Mais ce fut sans doute la première manifestation d'unité entre soldats hindous et soldats musulmans, galvanisés par la même cause : chasser l'Anglais, l'*Angrez*, la « face jaune ». L'unité entre hindous et musulmans ayant été l'un des slogans du Mahatma Gandhi, vous voyez qu'on s'y retrouve quand même…

AdH : *Vous montrez dans votre ouvrage que les Indiens n'étaient pas préparés à cette révolte ni à l'union sacrée entre hindous et musulmans. Qu'est-ce qui a provoqué ce besoin de reconnaissance de leur identité ?*

C.C. : La Compagnie de l'Inde orientale ouvre son premier comptoir en 1600 (à la demande d'Elizabeth Ire, reine d'Angleterre). Les premières générations de la Compagnie parlent l'hindoustani, vivent à l'indienne, mangent à l'indienne avec leurs soldats, et au début du XIXe siècle, les officiers anglais fondent des familles avec des « Bibis », des Indiennes dont ils reconnaissent les enfants. Vers 1850, arrivent de jeunes loups ambitieux et pauvres qui débarquent avec leurs femmes, précisément pour mettre un terme à des vies considérées comme dissolues – les officiers précédents n'épousaient pas leurs Bibis. Cette génération d'ambitieux, superbement décrite par Friedrich Engels, était arrogante, brutale et méprisante envers les soldats indigènes, les cipayes. Ajoutez qu'au bout de deux siècles de conquêtes militaires successives qui voient l'Angleterre mettre la main sur le Penjab et l'Oudh, les cipayes se trouvent privés de leurs primes… Cela commence par une grève, puis cela devient une guerre.

AdH : *La reine pensait-elle réellement pouvoir l'emporter sur les Britanniques ?*

C.C. : Je ne crois pas. Quand les rebelles prennent l'immense fort de Gwalior, elle seule s'inquiète des suites militaires. Ses alliés proclament le renouveau de l'Empire marathe avec une semaine de festivités officielles, mais elle, à ce moment, sait que la guerre est perdue. Elle a compris que l'armée britannique de l'Inde centrale va les rattraper, que ces festivités sont une perte de temps, et qu'elle seule a dans la tête une vraie stratégie. Mais seule, elle ne peut rien. Sinon combattre jusqu'à la mort.

AdH : *Vous évoquez dans votre ouvrage une armée d'amazones que la reine aurait entraînée la nuit. Est-ce une légende ?*

C.C. : Ah, mais pas du tout ! On connaît leurs noms, on sait où elles sont mortes, on sait qu'elle les recruta chez les paysans de son royaume. Non, ce n'est pas une invention !

AdH : *Les Anglais la comparaient à Jeanne d'Arc. Pourquoi ?*

C.C. : C'est simple : une jeune femme, guerrière, habillée en homme et commandant des hommes…

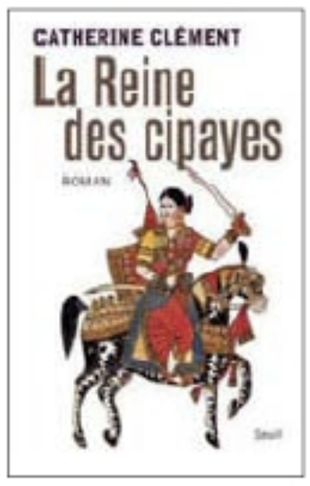
AdH : *Pouvez-vous nous raconter sa fin ?*

C.C. : C'était à Gwalior, au pied de la forteresse, en juin 1858. Elle chevauchait avec deux de ses amazones, mais pas sur son étalon habituel, pour barrer la route à un détachement anglais dont elle pressentait l'arrivée. Ses compagnes furent abattues ; elle se battit selon son habitude, les rênes de son cheval entre les dents, un pistolet au poing et une épée dans l'autre, quand un hussard anglais arrivant par l'arrière lui fendit le crâne d'un coup de sabre. Elle mourut presque aussitôt, non pas sur le champ de bataille, mais dans un jardin où son cheval s'était arrêté ; ce jardin est aujourd'hui son « samadhi », son mausolée.

AdH : *Cette reine guerrière habillée en homme a-t-elle eu une influence sur la condition des femmes en Inde ?*

C.C. : Ça, non ! Pas plus que Jeanne d'Arc en France… ◆

Bonnes feuilles



Auteur :
Catherine Clément

Éditeur :
Le Seuil

Description :
396 pages
19,90 €

LA JEANNE D'ARC DE L'INDE

Le 2 juillet, à Jhansi, Moropant força la porte de sa fille.

– Il faut que vous m'écoutiez !

Elle leva un sourcil. « Il faut ? »

– Oui ! Des nouvelles de Kanpur. Plus de cinq cents Anglais ont été massacrés !

– Cinq cents, répéta-t-elle. Je ne vous crois pas.

– Le général Wheeler avait capitulé, Dondhu leur avait promis la vie sauve, il avait planifié l'évacuation…

Chabili poussa un cri terrible.

– Tu as compris, ma fille. Il lui est arrivé la même chose qu'à toi. Les familles devaient être évacuées en bateau sur le Gange et, dès l'embarquement, les nôtres ont fait feu. Ce n'étaient pas les cipayes de Kanpur, mais d'autres, venus de Patna, des hommes que Dondhu ne connaissait pas. Et il y avait le chaume…

– Le chaume ?

– Au-dessus des bateaux, bredouilla Moropant, sur les toits… Dondhu avait accepté… Enfin, ils ont brûlé, les toits. Et les enfants avec.

Chabili ferma les yeux et revit les corps nus du jardin.

Delhi, Jhansi, Kanpur et partout, des femmes et des enfants sabrés, brûlés.

– Dondhu ! cria-t-elle. Où était-il ?

– Sur la rive, avec Ramchand, surveillant l'embarquement du haut de son éléphant, mais comme cela se passait bien, il est parti. Quand il a entendu les coups de feu, il est revenu, à ce que l'on m'a dit, et il a ordonné le cessez-le-feu. Seulement, c'était trop tard.

– Combien de femmes sont mortes ? murmura Chabili.

– On ne sait pas, répondit Moropant avec abattement.

Deux femmes se sont échappées à la nage, on dit que des cipayes les ont voulues pour eux. Une centaine de femmes en sont sorties vivantes. ›››

››› Dondhu les a fait enfermer dans l'ancienne maison d'une Bibi d'Anglais.
Là au moins, elles ne risquent rien.
– Les enfants ?
Moropant baissa la tête. Même lui ne trouvait pas de justification pour un massacre d'enfants. Des Indiens, tuer des gosses ? Jamais, au grand jamais !
– Il en reste quelques-uns. Les autres... Il paraît que les rebelles les ont sabrés dans l'eau.
– Dans le Gange ! Des soldats hindous, des brahmanes !
– Oui, mais ce foutu colonel Neill a fait pire ! s'écria Moropant. Il pend à tour de bras, il brûle les gens dans leurs maisons. Nos soldats se sont vengés de Neill. La vengeance, Chabili. Tu ne sais pas ce que c'est.
– Je veux une guerre juste, mon père. Et Dondhu, où est-il ?
– Dondhu n'y est pour rien. On ne contrôle pas les cipayes, tu l'as vu.
– Vous ne m'avez pas répondu. Où est-il ?
Moropant soupira.
– Oh ! Il va bien, Dondhu. Hier soir, il est devenu Peshwa, il a reçu la sainte onction de la poudre rouge sur le front, il a eu ses vingt et un coups de canon, il a nommé ton ami Ramchand général en chef... La fin de sa proclamation aux hindous et aux musulmans est très claire : « En une seule révolution, le ciel a pris les mêmes couleurs. » Le même ciel pour les hindous et pour les musulmans.
– Une seule révolution cosmique, murmura Chabili. En une nuit, Brahma crée, Shiva met le feu, Vishnou rétablit l'ordre.
– Dondhu règne. Pas toi.
Chabili sentit que ses forces l'abandonnaient.
– Si, dit-elle faiblement. Je suis la seule autorité de Jhansi.Moropant n'avait pas révélé que tous les Anglais mâles sortis de l'enfer du Gange avaient été fusillés sur-le-champ. Il ne voulait pas accabler davantage Chabili. Dondhu avait laissé faire. Ramchand aussi.
Le 14 juillet, Chabili envoya une autre lettre au major Erskine réclamant en urgence des renforts pour sa sécurité, car, faute d'argent frais, les rebelles commençaient à piller Jhansi de fond en comble.
Trois semaines plus tard, Erskine répondit en envoyant une proclamation à faire afficher sur les murs de Jhansi.
« Que tous les habitants de la région de Jhansi sachent que, à cause de la mauvaise conduite des cipayes, des vies précieuses ont été perdues et de nombreux biens détruits. Le puissant gouvernement britannique envoie des milliers de soldats anglais rétablir l'ordre à Jhansi, mais, en attendant leur arrivée, la Rani gouvernera au nom de l'Angleterre. J'appelle petits et grands à obéir en tous points à la Rani, et à lui avancer un financement qui sera remboursé. »
Chabili n'en croyait pas ses yeux. Son plan avait réussi au-delà de ses espoirs. La petite Chabili était officiellement devenue la Rani de Jhansi.
La proclamation comprenait une phrase finale : « L'armée anglaise a repris Delhi, tué des milliers de rebelles, et fusillera ou pendra les rebelles où qu'ils se trouvent. »
Moropant déclara aussitôt que le major mentait, mais les choses restaient vagues.
Chabili ne connaissait pas encore ce que publiait la presse britannique, en Inde et à Londres. On la décrivait son épée à la main dans le jardin de Jhokan, donnant l'ordre du massacre, décapitant elle-même les enfants en parfaite entente avec Bakshish Ali et le chef des rebelles, on les avait vus ensemble, on savait. Les gros titres trouvèrent les surnoms de Chabili.
Jeanne d'Arc, comme la sorcière française.
Ou bien la Jézabel de l'Inde. Coupable, assurément. ◆

”

L’Aurore, 29 septembre 1958

UN HOMME, UN POUVOIR : LA Ve RÉPUBLIQUE

Alors que de Gaulle avait fui le régime des partis de la IVe République, il est rappelé aux affaires en 1958. La question algérienne pèse lourdement sur des institutions politiques qui font la preuve de leur incapacité à gérer cette crise. L’incurie de ce régime dans lequel les gouvernements ne cessent de se succéder, parfois pour de très courtes périodes, le pousse à changer la constitution. Michel Debré est chargé d’en établir les fondements.

La carte des “OUI”

L’AURORE

OUI ÉCRASANT :

dans la métropole (79,25 %)

EN ALGERIE (97 %)

FEU VERT

Le parti communiste lâché par ses électeurs habituels dont une forte proportion a voté pour DE GAULLE

EN AFRIQUE NOIRE vastes ralliements à la Communauté, mais la GUINÉE se prononce CONTRE et demandera jeudi son INDÉPENDANCE

Les chiffres

Faites vos listes

Le Rayon Z

REINE D’UN JOUR

situation de la terre

EVIAN

Le texte, taillé sur mesure pour l’homme une nouvelle fois providentiel, met fin à la république parlementaire et institue l’élection du président au suffrage universel. Au premier rang des opposants à ce projet se trouve Pierre Mendès France, pourtant ancien membre des Forces françaises libres. Il redoute que la présidentialisation du régime puisse avoir des dérives dictatoriales. Charles de Gaulle s’était exprimé à ce sujet dès le 19 mai 1958 lors d’une conférence de presse en questionnant : « *Croit-on qu’à 67 ans, je vais commencer une carrière de dictateur ?* » Le projet de constitution, s’il affaiblit le pouvoir parlementaire tout en redonnant son rôle au Sénat, prévoit la voie référendaire par laquelle le président peut consulter l’ensemble du peuple pour les grandes questions se posant à la nation. Le rapport direct entre le président et les Français est ainsi encore plus affirmé. Curieusement, c’est ce mode de consultation qui mettra fin, onze ans plus tard, au mandat de De Gaulle. Mais en septembre 1958, c’est la voie qu’il utilise pour faire approuver le projet de constitution. La question est simple : faut-il changer de république, oui ou non ? La réponse est nette et rapidement donnée. Après la défaite en Indochine et l’embourbement de la guerre d’Algérie qualifiée d’« événements », la majorité des électeurs se tourne vers le général. Les résultats du scrutin sont indiscutables, avec plus de 79 % pour le oui. Il n’est pas certain que les citoyens aient tous lu le texte qui leur était proposé, mais la personnalité de Charles de Gaulle est telle que toute opposition est balayée. En Algérie, le vote se déroule sous le contrôle de l’armée, et les témoignages sont nombreux pour démontrer que le oui était la seule opportunité pour les votants. Rien de tel que la présence d’un parachutiste ou d’un légionnaire, le coude parfois posé sur la pile de bulletins « non », pour décourager toute velléité de refus du texte. De Gaulle porte encore les espoirs de l’armée qui ferraille depuis quatre ans avec l’ALN. Ils seront déçus un peu plus tard, et certains d’entre eux seront au sein de l’OAS les adversaires résolus du général de Gaulle. Les partisans d’une république parlementaire échouent donc dans leur combat d’opposition. Mais cette constitution, sans doute mal née au vu de circonstances désormais historiques, est toujours la nôtre. Elle a bien évolué au travers des congrès tenus à Versailles, rassemblant députés et sénateurs. Mais même imparfaite, elle a assuré durant cinquante-quatre ans une stabilité institutionnelle que nous envient certains. Le concept d’une VIe République est devenu un objet de débat. Faut-il franchir le pas, comme nous le rappelle la une de *Centre-Presse* qui annonce la naissance d’une République dont la constitution a été complètement rénovée ? Le régime présidentiel est désormais celui qui s’impose, mais il était taillé pour un homme. ◆ *Jean-Luc Garnier*

Une rubrique réalisée en partenariat avec

LA GALCANTE
LA BOUTIQUE DU MUSÉE DE LA PRESSE
www.lagalcante.com

© Keystone-France

DOSSIER

LA FACE CACHÉE D'HITLER

PAGE 30
Lorsque la figure du tyran émerge

PAGE 31
Hitler durant la Première Guerre mondiale

PAGE 32
Hitler et la marche vers le pouvoir

PAGE 36
L'horreur était annoncée depuis 1925

PAGE 40
Une dictature au service d'une idéologie panaryenne

PAGE 42
Les hommes de la dictature nazie

PAGE 44
Hitler et l'armée : le défi permanent

PAGE 45
Adolf Hitler, entre occultisme et drogue

PAGE 48
Eva Braun, une compagne sentimentale sans influence

PAGE 52
Hitler contre Staline : quelle vérité ?

PAGE 54
Les erreurs stratégiques d'Hitler sur le front de l'Est

PAGE 56
Pie XI et les encycliques de la dénonciation

PAGE 58
Le profil psychologique

PAGE 60
Le suicide d'Hitler

Par André Senier

Lorsque la figure du tyran émerge

© Keystone-France

Pendant l'automne 1925, à Munich, Heinrich Hoffmann, le photographe personnel d'Adolf Hitler, prend une série de clichés du Führer en train de mimer l'un de ses discours. Le Führer étudiait en effet les attitudes qui pourraient marquer et fasciner les foules.

On a tant écrit sur Hitler, on a tant glosé, que l'on pense que tout est dit depuis : Norman Mailer (*Un Château en forêt*), Raymond Cartier, Felicity J. Rash, Alice Miller, Ulrich Herbert, William Shirer, Hugh Trevor-Roper... Mais il demeure des points obscurs, une face cachée. Si cachée qu'une récente série d'ouvrages dévoile de nouveaux pans de sa personnalité, de son entourage et de son action : Ian Kershaw dans un *Hitler* de 1 200 pages (Flammarion) explique que « *la clé de l'énigme est à chercher moins dans la personnalité d'Hitler que dans les changements vécus par la société allemande elle-même, traumatisée par une guerre perdue, l'instabilité politique, la misère économique et une crise culturelle* » ; Thomas Weber dans *La première guerre d'Hitler* (Perrin) présente un couard servile, un planqué fayot, rien du mythe habituel ; le journaliste Sidney Kirkpatrick s'attaque, après Philippe Valode (*Hitler et les sociétés secrètes*, Nouveau Monde), dans *Les Reliques sacrés d'Hitler* (Le Cherche Midi) au mysticisme nazi, depuis les ordres de chevaliers fondés en Terre sainte lors des croisades jusqu'aux secrets du Saint-Empire romain germanique ; Heike B. Görtemaker dans *Eva Braun* (Seuil) propose une véritable biographie de la compagne d'Hitler, dans laquelle on découvre la femme et l'entourage du chef du Reich... Sans oublier les remarquables biographies de François Kersaudy *Goering* (Perrin) et le *Journal de Goebbels* (quatre tomes parus chez Tallandier) ; ou l'étonnant *Au cœur du Troisième Reich* de Albert Speer (Pluriel)... Et l'on se doit de citer les travaux de Timothy Ryback qui présente *Dans la bibliothèque privée d'Hitler* (Le Livre de poche), de Joachim Fest, de Dominique Lormier (avec la démythification, il y a plus de dix ans, de Rommel), de Benoît Lemay (et sa biographie de *Erich Von Manstein*, le vrai stratège du Führer), de Philippe Masson, de Peter Longerich (*Nous ne savions pas : les Allemands et la solution finale*) et d'Aly Götz qui questionne dans son titre : *Comment Hitler a acheté les allemands* (Flammarion)...

Depuis ces travaux, plus rien n'est comme avant. L'ignoble demeure, le crime persiste, le monde est toujours aussi bouleversé. Mais le fonctionnement de l'appareil d'État – avec son mélange de rationalité bureaucratique et de soumission à l'arbitraire du chef –, la figure du Führer, la psychologie d'Adolf Hitler, apparaissent sous un nouveau jour. Partons à la découverte de la face cachée, toujours aussi noire, mais parfois surprenante de celui qui a traumatisé à jamais le monde en le plongeant dans l'horreur absolue. ◆

Par Dominique Lormier

Hitler durant la Première Guerre mondiale

Si l'on en croit la légende nazie, Hitler aurait été l'un des héros de la Grande Guerre, maintes fois blessé et décoré pour sa bravoure. Mais à bien y regarder, les choses ne paraissent pas aussi évidentes que cela.

Au printemps 1913, afin d'éviter d'accomplir son service militaire dans l'armée austro-hongroise dont il déteste la composante multi-ethnique, Hitler s'enfuit à Munich, en Allemagne, où il tente de vendre ses peintures. À son retour en Autriche, il est finalement refusé lors d'un examen médical pour la conscription. On juge sa constitution physique trop faible. Il retourne alors à Munich.

Très loin du front

Exalté par l'entrée en guerre de l'Allemagne en août 1914, Hitler s'engage comme volontaire dans l'armée du kaiser. Il se trouve affecté au 16e régiment bavarois d'infanterie, en tant qu'estafette pour les officiers sur le front français. Contrairement à la propagande nazie qui en fait un véritable héros guerrier, il ne brille guère au combat du fait qu'il se trouve surtout à l'arrière pour adresser des messages aux diverses unités de son régiment. Engagé fin septembre 1916 sur la Somme, Hitler est blessé à la cuisse le 7 octobre. Il doit se faire soigner en Allemagne, à l'hôpital de Beelitz, près de Berlin. Après une affectation à Munich, il se trouve sur le front des Flandres. Durant la nuit du 13 au 14 octobre 1918, près d'Ypres, sur une colline au sud de Wervicq, il est touché aux yeux suite à un bombardement britannique au gaz moutarde. On l'évacue vers l'hôpital de Pasewalk, en Poméranie. Il reçoit la Croix de fer de 1re classe, décoration facilement octroyée à une estafette, du fait de ses contacts cordiaux avec les officiers. Ironie de l'Histoire, cette médaille lui est remise sur recommandation d'un officier juif.

Le coup de poignard

De son lit d'hôpital, Hitler est anéanti à l'annonce de l'armistice de novembre 1918. Il adhère alors au mythe du « coup de poignard dans le dos », accusant les politiciens, les Juifs, les communistes et les démocrates d'avoir trahi et causé la défaite de l'Allemagne : vision de l'histoire totalement fausse lorsque l'on sait que les véritables raisons sont militaires, du fait de l'échec des offensives allemandes du printemps 1918, grâce à la constitution d'une réserve de 40 divisions françaises, des victorieuses contre-offensives françaises de juillet 1918, puis de l'entrée en ligne des renforts américains en septembre, ainsi que de l'utilisation massive des chars Renault FT 17.
L'image trompeuse du soldat héroïque de 1914-18, façonnée dans *Mein Kampf* et par le régime hitlérien a été récemment déboulonnée par l'excellent ouvrage de l'historien britannique Thomas Weber : son régiment n'a pas été engagé dans des combats décisifs. Hitler aurait été surtout attaché à conserver son affectation d'estafette, afin de s'éloigner des dangers de la première ligne, tout en établissant d'excellents contacts avec les officiers en leur adressant des messages importants, favorisant ainsi son opportunisme et son avidité de reconnaissance pour d'éventuels décorations et autres promotions militaires. ◆

Le 1er septembre 1933, le maréchal Hindenburg et le chancelier Adolf Hitler arrivent en voiture pour une célébration.

© Keystone-France

Par André Senier

Hitler et la marche vers le pouvoir

Le désir d'Hitler d'effacer le traité de Versailles est l'une des causes profondes de la montée au pouvoir du Führer et de la Seconde Guerre mondiale. Comment procéda-t-il ?

« ORATEUR PUISSANT ET ENVOÛTANT, HITLER EXPLOITA LA COLÈRE ET L'IMPUISSANCE RESSENTIES PAR UN GRAND NOMBRE D'ÉLECTEURS. »

Mémorial de la Shoah

En 1919, l'Allemagne passe sous les fourches caudines du traité de Versailles. Elle n'a plus droit à une armée digne de ce nom. Elle est à terre, humiliée. Pourtant, vingt ans plus tard, la Wehrmacht sera remise en ordre de marche. La politique de réarmement menée depuis 1933 par le nouveau chancelier Hitler aura porté ses fruits. Retour sur une chronologie que suivaient de près toutes les chancelleries.

La terrible logique des traités

À Versailles, la France récupère l'Alsace-Lorraine. Les Tchèques, les Slovaques, les Hongrois, les Croates et les Slovènes proclament leur indépendance. La Pologne est reconstituée, comme la Finlande et les trois pays baltes. L'Autriche-Hongrie devient la République autrichienne. La Serbie annexe des provinces autrichiennes et devient la Yougoslavie. L'Empire ottoman perd la Syrie, l'Irak, le Liban, la Transjordanie et la Palestine. La République turque se maintient grâce à Mustafa Kemal Atatürk. L'Allemagne perd ses colonies en Afrique au profit de la France, mais aussi de la Grande-Bretagne, de la Belgique, du Portugal, de l'Union de l'Afrique du Sud, de l'Australie, du Japon et de ses comptoirs chinois. Les ennemis deviennent, *de facto*, nombreux ; l'isolement est profond.

Le traité donne naissance à la Société des nations (SDN). Son mandat comporte la prévention des conflits au nom de la sécurité collective par la négociation, le désarmement et l'amélioration de la qualité de vie des sociétés.

Hitler progresse dans le paysage politique

Les 8 et 9 novembre 1923, Hitler dirige le coup d'État avorté de la brasserie. Il est arrêté et accusé de conspiration contre l'État. Condamné le 1er avril 1924 à cinq ans de réclusion criminelle pour « haute trahison », il purge treize mois à la prison de Landsberg am Lech. À sa sortie, il faut rassurer. *Mein Kampf* a pu inquiéter. Il faut donc, ne pas donner à penser que la politique menée est belliqueuse. La reconstruction politique est lente. En 1928, le NSDAP marque le pas. La crise de 1929-1030 va l'aider. Lors des élections du 14 septembre 1930, il obtient 107 sièges ; le parti nazi devient le second du Reichstag. Le septennat du président Hindenburg se termine le 5 mai 1932. Hitler exige la démission du chancelier Brüning et demande de nouvelles élections parlementaires. Hindenburg refuse. Le 22 février 1932, Hitler se porte à la candidature à la présidence de la République. La campagne électorale est dure. Si Hindenburg est réélu, Hitler est devenu incontournable avec 36,8 % des voix ! Hitler est nommé à la chancellerie le 30 janvier 1933.

Lorsqu'Hitler arrive au pouvoir, la situation économique est désastreuse : il y a six millions de chômeurs. La Conférence générale sur le désarmement de 1932-1933, sous l'égide de la SDN est un échec.

L'Allemagne hitlérienne entame alors une série de démarches diplomatiques sous forme de pactes bilatéraux dont le but est, d'une part de contourner ⋙

Le salut nazi

Le salut fasciste est un salut exécuté par le bras et la main droite tendus, qui serait semblable au salut romain. Signe de ralliement du fascisme italien, il fut ensuite adopté par le parti national-socialiste des travailleurs allemands (NSDAP) d'Adolf Hitler, ce qui lui vaut d'être désormais fortement associé au nazisme. Utilisé en Allemagne à partir de 1925, il a été interdit en 1947 par la loi fondamentale.

L'origine du « Heil »

Selon Ian Kershaw dans sa biographie d'Hitler, le « Heil » du salut et le titre de « Führer » viendraient de Georg Ritter von Schönerer, violent antisémite viennois de la fin du XIXe siècle. Ce cri était utilisé par les partisans de ce nationaliste virulent qui inspira, en partie, l'idéologie du futur dirigeant nazi.

››› le système de sécurité collective mis en place par la SDN, et d'autre part de casser le système d'alliances mis en place par la diplomatie française.
Le premier pacte est celui signé le 26 janvier avec la Pologne. Les signataires de ces pactes deviennent dépendants du Reich. Dans ce contexte diplomatique, Hitler rétablit le 16 mars 1935 le service militaire obligatoire. Le réarmement allemand devient officiel et il n'y a aucune réaction. Hitler annonce pourtant la création d'une armée d'un demi million d'hommes et déchire les traités interdisant à l'Allemagne de disposer de chars, de sous-marins et d'avions. En février, la Grande-Bretagne et la France lui avaient pourtant proposé de libérer l'Allemagne des clauses restrictives du traité de Versailles, mais à une condition : qu'elle signe un pacte similaire à celui de Locarno avec les pays de l'Est. C'était oublier la notion de *Lebensraum* (espace vital) développée dans *Mein Kampf*. Hitler choisit le réarmement sans conditions.

Des démarches plus secrètes

Le lendemain de sa déclaration, le jour des héros, le *Heldengedenktag*, fut l'occasion de réjouissances dans toute l'Allemagne. Le traité de Versailles volait en éclat et Goebbels en faisait la fierté du peuple allemand. Le parterre devant lequel il s'exprimait à cette occasion était composé d'hommes en uniforme. Bon nombre d'entre eux dataient du conflit précédent – comme Hitler –, mais l'on pouvait noter la présence de tenues plus récentes, comme les tuniques bleu-ciel d'une *Luftwaffe* qui n'avait aucun droit à l'existence. En fait, cela faisait longtemps que l'Allemagne, avec l'aide de pays alliés, avait commencé un travail

© Keystone-France

Le 5 mars 1933, à Koenisberg (Prusse), Adolf Hitler vote lors des élections législatives allemandes. Son parti l'emportera largement avec 43,9 % des suffrages.

Législatives 1928
SPD : 29,8 %
KPD : 10,6 %
NSDAP : 2,6 %

Législatives 1930
SPD : 24,5 %
NSDAP : 18,3 %
KPD : 13,1 %

Législatives 1932
NSDAP : 33,1 %
SPD : 20,4 %
KPD : 16,9 %

Législatives 1933
NSDAP : 43,9 %
SPD : 18,3 %
KPD : 12,3 %

LES SCORES DES LÉGISLATIVES

de formation des hommes et de réorganisation industrielle. En effet, la *Luftwaffe* n'ayant que l'autorisation de voler… sur planeurs, on recouru aux « clubs sportifs » permettant de former des pilotes. Mais pour échapper plus sûrement aux contraintes de Versailles, ces nouveaux pilotes partaient ensuite en URSS pour se former à piloter des avions de chasse. Les cadres de l'aviation allemande allaient plus tard affronter leurs anciens formateurs…

Le 18 juin 1935, le gouvernement anglais signe un accord naval prévoyant une parité en matière de sous-marins et la possibilité pour l'Allemagne de construire une respectable flotte de haute-mer. Les Anglais, depuis une demi-dizaine d'années, poussent à une politique d'*appeasement*. Ils souhaitent atténuer les tensions entre les États et éviter une autre guerre générale en Europe. Par ailleurs ils veulent ainsi encourager la signature d'autres traités au plan mondial sur la question de l'armement naval. Enfin, ils pensent qu'en maîtrisant l'armement par un traité, on limiterait le réarmement allemand déjà entamé. Cette politique va conduire à un effet inverse à celui recherché. C'est, *a contrario*, une course aux armements qui se met en place. Hitler se sent dégagé du traité de Versailles, réhabilité en quelque sorte. Il continue, avec plus de prégnance encore, sa politique de grignotage

Cela se traduit par la mise en place d'un consortium industriel autour de Fritz Thyssen et Hjalmar Schacht, ces derniers allant même jusqu'à encourager à des alliances industrielles avec les pays occidentaux voisins. L'objectif déclaré est de lutter contre le communisme institué en URSS. L'objectif réel est plus secret : mettre en place une industrie militaire de choc, indépendante. Par exemple, la stratégie de réarmement des U-boot par l'amiral Donitz demeura secrète, de 1919 à 1935. Si son plan de réorganisation fut assez génial, il reposa en grande partie sur le développement de capacités technologiques pour la construction de U-Boot par plusieurs entreprises étrangères, notamment en Hollande, et ce, sous contrôle de personnels de la marine allemande. Ces actions secrètes se faisaient sous le couvert d'entreprises indépendantes chapeautées par des gouvernements réputés « neutres », comme la Finlande, l'Espagne ou la Turquie. C'est ainsi que fin 1934, les éléments de 12 U-Boot attendent d'être assemblés. Le 1er février 1935, Hitler ordonne que leur construction soit rendue publique. Les sous-mariniers allemands sont alors reconnus au grand jour. Le 18 juin 1934, le premier sous-marin allemand depuis le Première Guerre mondiale est lancé.

Dans ce contexte, Hitler décide de l'instauration, dès 1936, d'un plan de développement militaro-industriel en prévision des guerres de conquêtes. Ce plan quadriennal sera développé sous la direction d'Hermann Gœring. De grands contrats d'armes avec les sociétés industrielles sont signés. L'économie tourne à plein pour le réarmement et le plein emploi est atteint, grâce à lui, à partir de 1937.

NSDAP
Le Parti national-socialiste des travailleurs allemands (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei) *ou « parti nazi » a été créé en 1920. Il fut la seule force politique autorisée dans le Reich entre 1933 et 1945, date de sa dissolution.*

SPD
Le Parti social-démocrate d'Allemagne (Sozialdemokratische Partei Deutschlands) *est le plus vieux parti d'Allemagne. Il a été fondé en 1875 et se caractérise depuis ses origines par sa contradiction entre un programme officiel de gauche et une politique pratique qui l'est beaucoup moins.*

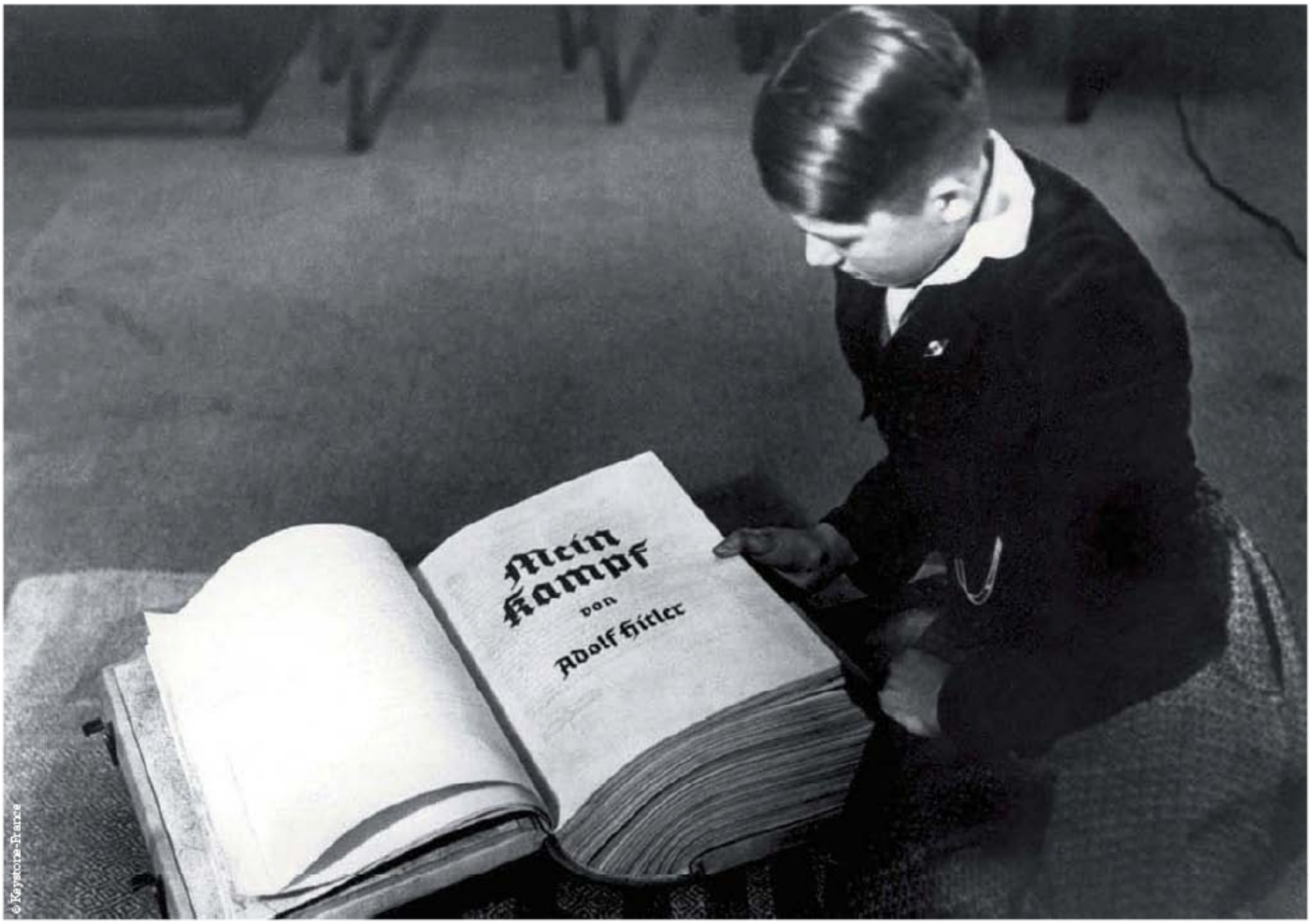
KPD
Le Kommunistische Partei Deutschlands *était le parti communiste d'Allemagne fondé en décembre 1918 autour de la ligue spartakiste, avec Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht.*

Ruptures définitives des limitations imposées par le traité de Versailles

Parallèlement, la politique des traités est bafouée : après la réappropriation de la Sarre, c'est l'occupation de la Rhénanie. Elle ne donne lieu à aucune réaction de la part des pays signataires du traité. Des accords sont conclus avec d'autres pays fascistes comme l'Italie ou l'Espagne. C'est aussi la signature, le 25 novembre 1936, d'un accord nommé « pacte anti-Komintern » avec le Japon.

Les limitations imposées par le traité de Versailles sont définitivement rompues. La marche à la guerre ne relève plus que d'un réarmement effectif. Celui-ci – pour une grande part – permettra une relance économique qui offrira une sortie de crise. Le chômage diminue, les conditions de vie s'améliorent. L'offre sociale, culturelle et sportive est importante. Les secours, comme les Secours d'hiver, l'instauration de repas à plat unique (*Eintopfessen*), la création de l'organisation La Force par la joie (*Kraft durch Freude*) sont censés améliorer le sort de la population. En tout cas, ils l'anesthésient. ◆

Photo de la propagande nazie montrant un jeune garçon allemand lisant, en décembre 1938, le pamphlet d'Hitler, Mein Kampf.



© Keystone-France

Par Arnauld Cappeau

L'horreur était annoncée depuis 1925

Après l'échec du putsch de 1923, le tribunal populaire de Munich ordonnait l'incarcération d'Adolf Hitler dans la forteresse de Landsberg am Lech. Ce dernier mit alors à profit les quelques mois de captivité pour dicter *Mein Kampf,* son livre-programme au ton guerrier et à l'approche raciste.

1925
9 473 exemplaires vendus

1928
3 015 exemplaires vendus

1930
54 086 exemplaires vendus

1932
90 351 exemplaires vendus

1933
1 million d'exemplaires vendus

1940
6 millions d'exemplaires vendus

MEIN KAMPF EN CHIFFRES

La première version de *Mein Kampf* fut publiée en 1925 au prix de 12 marks l'unité, ce qui en faisait un livre relativement cher et explique en partie la faiblesse des ventes : 9 473 exemplaires vendus cette année. Puis les succès électoraux dopèrent les ventes : 1 million en 1933. Par la suite, il était de bon aloi de posséder le livre du Führer, même si rares étaient ceux qui le lisaient réellement.

Les collaborateurs à la rédaction

Quelques hommes collaborèrent à la rédaction et à la correction de *Mein Kampf* : d'abord Rudolf Hess, qui prit la dictée dans la forteresse de Landsberg ; puis Bernhard Stempfle (journaliste antisémite) et Josef Czerny (poète antisémite). Max Amann, directeur des publications nazies, en trouva le titre définitif. Le livre, composé de deux tomes (*Bilan* et *Le Mouvement national-socialiste*), est long et souvent fastidieux. Aujourd'hui, il est presque illisible pour qui n'a pas les connaissances historiques. Par ailleurs, la vente et la diffusion de l'ouvrage demeurent strictement interdites, tant il a imprégné une œuvre politique noire et sanguinaire.

Le titre, *Mon Combat,* annonce le ton de l'ouvrage. Le combat que le Führer entend mener est le sien, la guerre qu'il entend déclencher est la sienne ; il s'identifie même à cette dernière, comme le rapporte Hermann Rauschning : « *Mais moi, je veux la guerre et tous les moyens me seront bons. La guerre sera ce que je veux qu'elle soit. La guerre, c'est moi.* »

Le peuple allemand, qui est l'expression la plus aboutie de la race aryenne, est le seul capable, aux yeux d'Hitler, de créer le « *grand espace continental en imposant sa poigne* ».

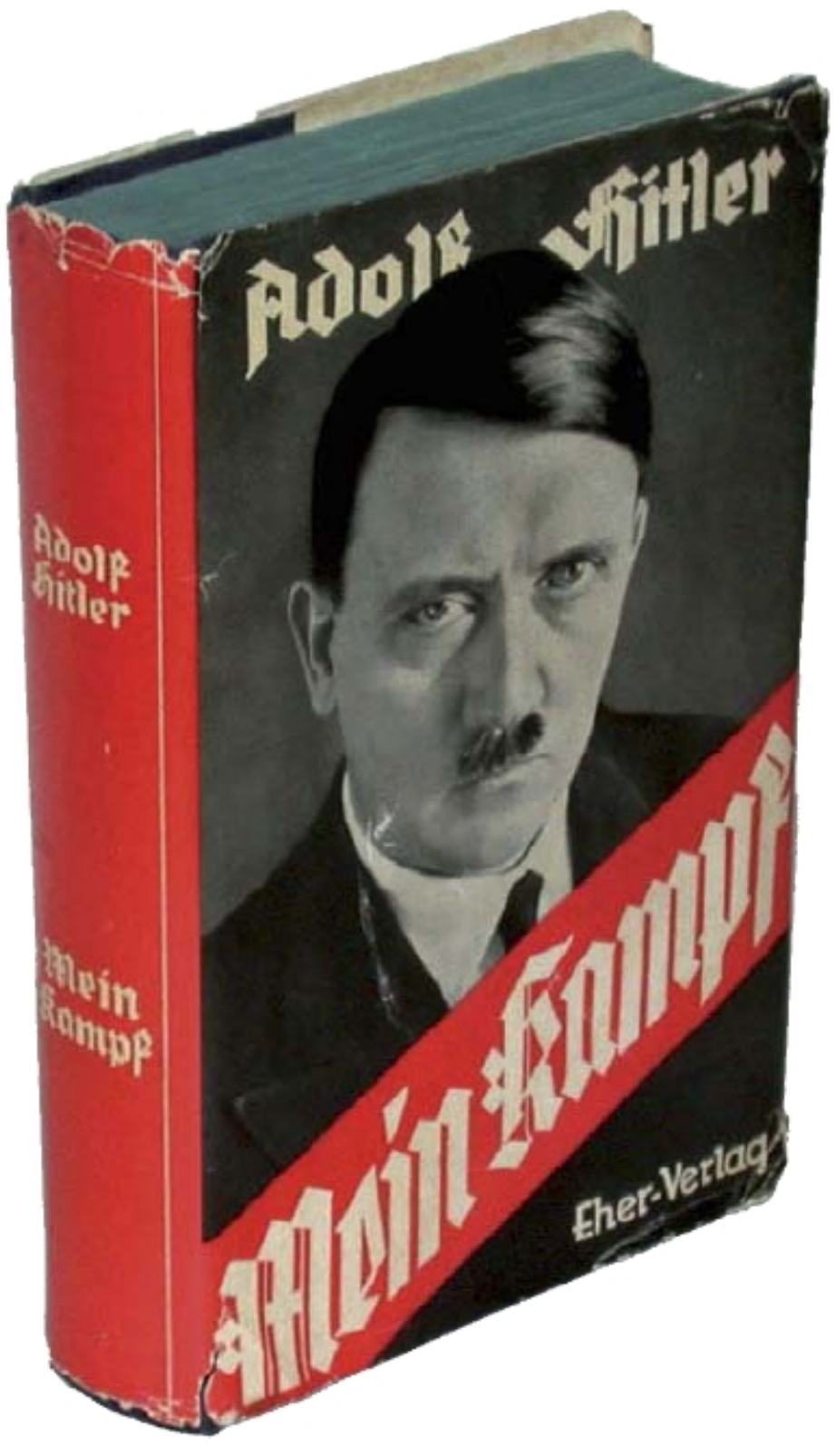
Promise à la domination de l'Europe, la race germanique est néanmoins menacée d'extinction du fait de l'exiguïté de son territoire qui ne lui assure plus l'indépendance alimentaire. Pour Hitler, le glaive doit précéder la charrue, et le peuple allemand doit conquérir son *Lebensraum* (« espace vital ») à l'Est. La guerre, conçue comme le moteur de l'histoire, est l'épreuve nécessaire qui doit démasquer les faux-fuyants et révéler la vraie valeur de l'homme. Elle est l'ordalie des barbares germains. Hitler se voit comme l'instrument de Dieu (prophète des temps modernes, il se compare volontiers à Luther) chargé de provoquer et de conduire une guerre qui établira dans les faits la hiérarchie des races. Le peuple allemand doit prouver par la guerre qu'il est le maître.

La Première Guerre mondiale tient une place capitale dans la vie d'Adolf Hitler et dans *Mein Kampf*. Trois chapitres du premier tome lui sont exclusivement consacrés, mais elle est, en fait, omniprésente. Le soldat Hitler, blessé et gazé, est comme foudroyé par l'annonce de l'armistice qui lui est aussi douloureux que la mort de sa mère. Ne pouvant accepter le sacrifice inutile de ses camarades de combat, Adolf Hitler conçut immédiatement le mythe du complot et de la trahison : « *Quant à moi, je décidai de faire de la politique.* »

Un racisme et un antisémitisme organiques

Les thèses développées par le Français Gobineau sur la « *race aryenne* » ou celles de l'Anglais Chamberlain sur la « *supériorité de la race germanique* » sont à l'origine de la doctrine raciste d'Hitler. Mais, dans *Mein Kampf*, l'apprenti idéologue va plus loin : il veut favoriser la victoire du plus fort, asservir le faible et éradiquer les « *parasites* » qui cherchent, sournoisement, à prendre le pouvoir. Paradoxalement, les juifs sont considérés par Hitler comme la dernière des races, mais aussi comme suffisamment puissante pour présenter un réel danger. Hitler leur reproche surtout d'avoir poussé à la Première Guerre mondiale, avant d'avoir donné à l'Allemagne le coup de poignard fatal en déclenchant une révolution communiste : « *Nous devons voir dans le bolchevisme russe la tentative des juifs (Marx et Trotski) au vingtième siècle pour conquérir la domination mondiale.* » Agissant sous un pseudonyme, Trotski (Lev Davidovitch Bronstein) apparaît bien comme l'un des « *cerveaux de la juiverie* ». ▸▸▸

»» Tout semble corroborer l'idéologie naissante d'Hitler qui n'est pas, à l'origine, antisémite : il le devient et explique très clairement les raisons de sa « conversion », au sens presque religieux du terme.
Orphelin, Adolf Hitler, sans le sou ou presque, est parti pour Vienne. Les années 1907-1912 ont été pour le jeune homme cinq années de misère et de souffrances sociale et morale. Pour Hitler, la société viennoise du début du XX[e] siècle est hautement corrompue, un corps malade en état avancé de putréfaction, et les juifs en sont les vers : « *Sitôt qu'on portait le scalpel dans un abcès de cette sorte, on découvrait, comme un ver dans un corps en putréfaction, un petit youtre tout ébloui par cette lumière subite.* »



Mein Kampf, *le livre-programme d'Adolf Hitler, rédigé pendant sa captivité après la tentative de putsch à Munich en 1923.*

Sans contradicteur, Hitler développe à Vienne un sentiment de supériorité qui compense sa grande infériorité sociale. Il se considère implicitement comme un génie, terme dont il donne une définition qui lui correspond, à lui l'autodidacte : « *Le vrai génie est inné ; il n'est jamais le fruit de l'éducation ou de l'étude.* » Les échecs qu'il a subis ne peuvent dès lors qu'être imputables à une machination ; à aucun moment il ne se remet en cause.
Certains ont vu dans cette frustration le manque d'amour de la part d'un père brutal et l'amour exclusif de sa mère, morte trop jeune. Une nouvelle fois, Hitler entend forcer son destin : « *Mon père avait réussi, cinquante ans auparavant, à forcer son destin. Je ferai comme lui. Je deviendrai "quelqu'un", mais pas un fonctionnaire !* » À ses yeux, seule la guerre révèle l'étoffe des héros, ceux des légendes germaniques, des opéras de Wagner qu'il apprécie particulièrement.

Un programme politique : le national-socialisme

L'État qu'Hitler appelle de ses vœux est un « État raciste », c'est-à-dire un État qui, dans tous les domaines de la vie sociale, promouvrait la race aryenne en la cultivant méthodiquement. Le rôle des femmes dans *Mein Kampf* se réduit à celui de procréatrices : « *La jeune Allemande est "ressortissante" et ne devient citoyenne qu'en se mariant.* »
L'État raciste doit démasquer les traîtres à la race, et en premier lieu les juifs, accusés de corrompre le sang aryen. Ses années de misère ont fait prendre conscience au chef du parti nazi de la nécessité de donner du travail à tous et d'offrir une vie décente à chaque ouvrier afin de l'éloigner des doctrines marxistes. Car c'est d'abord contre les communistes que les partisans d'Adolf Hitler, regroupés dans les SA (Sections d'assaut), se font la main. Les rixes sont nombreuses et *Mein Kampf* s'en fait abondamment l'écho.
L'État voulu par Hitler est centralisé et antiparlementaire. Le parlementarisme et donc la démocratie est, pour lui, synonyme de faiblesse. Hitler entend bien, dès 1924, installer une dictature personnelle en assumant seul la responsabilité du pouvoir : « *Ni dans les chambres ni dans le sénat, il n'y aura jamais un vote quelconque. Ce sont des organismes de travail et non des machines à voter. Chacun de leurs membres possède une voix consultative, mais aucun droit de décision. Celle-ci appartient exclusivement au président qui en garde la responsabilité.* »

Enfin, le régime nazi se veut totalitaire : « *Cette purification de notre civilisation doit s'étendre sur presque tous les domaines. Théâtre, art, littérature, cinéma, presse, affiches, étalages doivent être nettoyés des exhibitions d'un monde en voie de putréfaction, pour être mis au service d'une idée morale, principe d'État et de civilisation.* »

À l'extérieur, l'État raciste doit conquérir son espace vital à l'Est. Pour cela, l'Allemagne doit rechercher des alliés en Europe qui ne peuvent être, aux yeux d'Hitler, que l'Angleterre et l'Italie. La Russie, inféodée au bolchevisme juif, est peuplée de Slaves qui sont destinés à devenir les serfs des seigneurs germaniques. La France est considérée par Hitler comme « [...] *l'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand* ». Au-delà de considérations militaires et diplomatiques, la France présente un danger plus grave et plus sournois encore : « *Ce peuple* [les Français], *qui tombe de plus en plus au niveau des nègres.* » C'est la politique coloniale de la France qui est dénoncée par Hitler. L'auteur de *Mein Kampf* voit se constituer un État mulâtre africano-européen s'étendant du Congo au Rhin. En abaissant la pureté de l'ancienne race des Francs, la France fait le jeu des juifs qui, en échange, lui ont offert la victoire en 1918, en fomentant la révolution marxiste sur les arrières des « *valeureuses troupes allemandes* ». Aussi la France doit-elle être écrasée.

Mein Kampf est, aujourd'hui encore, considéré comme dangereux, et sa diffusion est prohibée, d'autant que ses thèses trouvent encore, auprès d'une population marginale, des adeptes. Il demeure qu'à l'époque – pendant l'entre-deux-guerres –, si le livre avait davantage attiré l'attention, notamment au sein des classes dirigeantes européennes, le monde aurait peut-être pu éviter un cataclysme responsable de près de soixante millions de morts. Nul ne pouvait reprocher au livre du Führer de manquer de précisions. ◆

Adolf Hitler à la barre du tribunal de Munich en 1924. Il sera condamné pour le putsch manqué « de la brasserie », fomenté l'année précédente.

© Keystone-France

À Berlin, en 1933, des soldats allemands collent des affiches pour le boycott des magasins juifs.

© Keystone-France

Par Dominique Lormier

Une dictature au service d'une idéologie panaryenne

Hitler souhaite canaliser à son profit la réaction nationaliste de larges couches de la population, en se fondant sur le projet d'une Grande Allemagne, puissance d'ordre mondial, qui doit récupérer les territoires perdus à la suite du traité de Versailles en 1919, mais également s'étendre pour assurer la « sécurité de ses frontières naturelles ».

Outre la volonté d'expansion impérialiste, Hitler ajoute à son programme politique une définition implicitement raciale du peuple allemand, marquant une discrimination entre les citoyens. Les juifs y sont déclarés étrangers à la population de sang allemand, et par là même exclus de la citoyenneté. L'antisémitisme, qui occupe depuis le début du XIXe siècle une place sociale et culturelle importante dans la société allemande, devient avec Hitler l'un des fondements de la vie politique, véritable forme de racisme d'État.

Le collectif prime tout avec un chef unique

La vision politique d'Hitler se fonde également sur la primauté du collectif sur l'individuel. Un parti politique unique doit mettre en place un système fondé sur l'autarcie économique, le nationalisme et l'impérialisme. La démocratie se trouve implicitement condamnée, de même que le communisme. L'ensemble de la communauté allemande dite « aryenne » obéit aux directives du Parti national-socialiste et de son chef, Adolf Hitler.

La création d'un État totalitaire hitlérien est marquée par la concentration de tous les pouvoirs dans les mains d'un seul chef et d'un seul parti : reconnaissance de la fonction du Führer, chef effectif d'un système très hiérarchisé du haut vers le bas (*Führerprinzip*). Au monopole des centres politiques et administratifs du pouvoir va bientôt s'ajouter celui de l'information, démarche fondamentale pour contrôler l'opinion publique par une propagande active en faveur du nazisme. La toute-puissance du parti nazi entraîne la mort du pluralisme associatif et la fin de la structure fédérale. Pour lutter contre les ennemis du Reich, le régime hitlérien met en place un appareil policier aux pouvoirs illimités. Dans le même temps, il exerce un contrôle rigoureux sur l'information, la culture et les mœurs d'une population réduite à l'obéissance.

Prototype du parti de masse, monument de rigidité de par sa structure hiérarchisée et autoritaire, le parti nazi est exempt de toute démocratie interne. Sa cohésion repose sur une idéologie et une « mystique » combattante paramilitaire. On assiste à la création des Jeunesses hitlériennes, organisation devant encadrer et former l'ensemble de la jeunesse allemande dite « aryenne ». Le concept de « communauté du peuple allemand » sert à consolider la discipline sociale, mais également à justifier la discrimination raciale. Avec les lois de Nuremberg (septembre 1935) commence la persécution systématique des juifs, dans un climat de pogrom.

L'armée, instrument politique et économique

L'armée constitue l'outil essentiel à la puissance du IIIe Reich ; non seulement elle assure la défense du territoire, mais elle prépare aussi les futures guerres d'expansion. Le réarmement de l'Allemagne garantit également le plein-emploi, par l'essor de l'industrie, la mise en valeur de vastes domaines agricoles, le développement du réseau routier et la construction de bâtiments à la gloire du régime. La conquête de « l'espace vital », prônée par Hitler depuis les années 1920, se met en place à la fin des années 1930 par l'annexion de l'Autriche, le démantèlement de la Tchécoslovaquie et l'invasion de la Pologne. L'économie se trouve au service de la souveraineté militaire, afin d'asseoir la domination du IIIe Reich sur l'ensemble de l'Europe, où la « race » germanique domine les autres peuples, et élimine les juifs, ainsi que les Tziganes, les homosexuels, les malades mentaux et les opposants au régime.

Expression directe du système totalitaire hitlérien, le camp de concentration et d'extermination est l'instrument par lequel le nazisme veut affirmer la supériorité de la race « aryenne », en détruisant physiquement des millions d'hommes, de femmes et d'enfants sur les territoires occupés. ◆

Par Bertrand Galimard Flavigny

Les hommes de la dictature nazie

Pour exercer une dictature, il faut des hommes « dévoués à la cause totalitaire ». En ce sens, la dictature nazie est remarquable dans son horreur. Revue d'effectifs.

HERMANN GOERING

Né en 1893, il est l'un des as de l'aviation allemande durant la Première Guerre mondiale. Député du Reichstag en 1928, il facilite la prise du pouvoir national-socialiste. Ministre de l'Intérieur, Premier ministre de Prusse, ministre de l'Air, il supervise la Gestapo et prépare le réarmement allemand. Hitler le désigne comme son successeur. Après la campagne de France, il est nommé maréchal du Reich. Chef suprême de l'économie de guerre, il organise l'exploitation des territoires conquis. En avril 1945, ayant amorcé des négociations avec les Alliés, il est déchu de ses fonctions. Condamné à Nuremberg, il s'empoisonne avant d'être pendu, le 15 octobre 1946.

RUDOLF HESS

Né en 1894, il est deux fois blessé durant la Grande Guerre. Devenu l'ami et le secrétaire d'Hitler, il est également incarcéré à Landsberg après le putsch de 1923. En 1933, il devient officiellement l'adjoint du Führer et son second successeur désigné en 1939. Chargé du contrôle du parti nazi, il exerce une influence prépondérante sur la politique allemande jusqu'en mai 1941. À Nuremberg, il est déclaré irresponsable en raison de son état mental et condamné à l'internement à vie. Il meurt le 7 août 1987.

JOSEPH GOEBBELS

Né en 1897, Goebbels est réformé pendant la Grande Guerre à cause de son pied-bot. Enrôlé en 1924 dans l'état-major du parti nazi pour la zone nord, il devient ministre de la Propagande et de l'Information en mars 1933. En juin 1939, il est chargé de prononcer, à Dantzig, le discours incendiaire qui laisse prévoir l'ouverture des hostilités. Responsable, en mars 1942, de la réorganisation des régions bombardées, il conseille à Hitler, en septembre 1943, une paix séparée avec l'Angleterre ou la Russie. Commissaire du Reich pour la guerre totale en juin 1944, chef de la défense de Berlin en janvier 1945, il reste près d'Hitler jusqu'à la fin, et se suicide avec sa femme et ses six enfants le 1er mai 1945, à Berlin.

© Keystone-France

HEINRICH HIMMLER

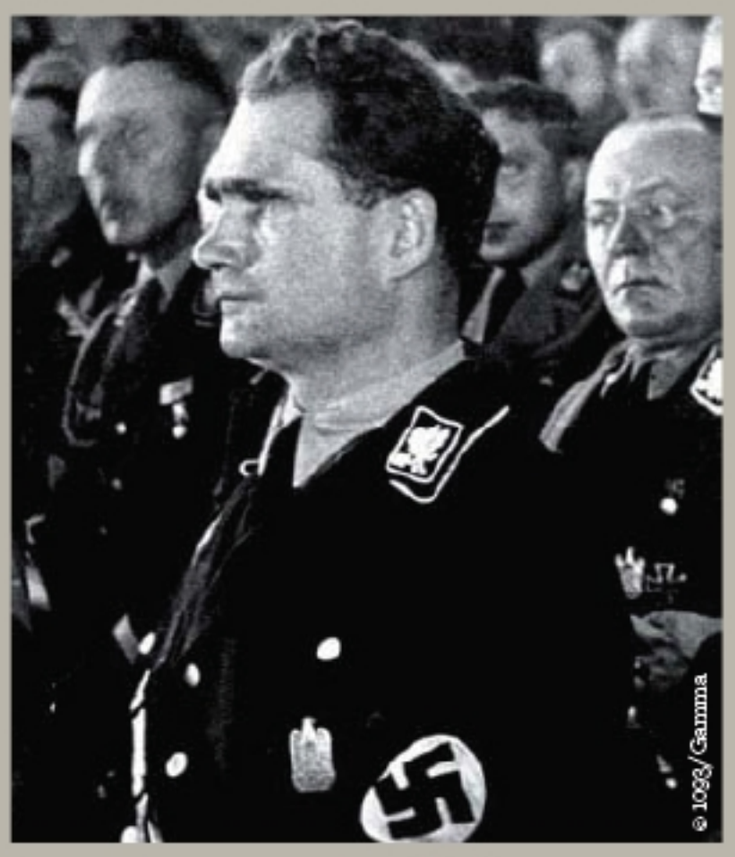
Né en 1900, il devient chef des SS en 1928. Membre du Reichstag et du Conseil d'État prussien en 1933, il commande les forces de police de l'Allemagne en 1936. En 1939, il devient sous-chef de l'administration du Reich. Hitler le charge de supprimer la résistance antinazie en Allemagne et dans les pays occupés. En 1943, il occupe le poste de ministre de l'Intérieur. Après la défaite, il se cache sous une fausse identité. Démasqué par les soldats britanniques à Bremervörde, il est arrêté le 21 mai 1945 et se suicide deux jours plus tard.

© Keystone-France

WILHELM KEITEL

Né en 1882, il fait carrière dans l'état-major de l'armée allemande durant la Première Guerre mondiale. En février 1938, Hitler le nomme chef d'état-major du commandement suprême des forces allemandes, équivalent à celui de ministre de la Guerre. Il participe à toutes les conférences et dicte les termes de l'armistice aux Français en juin 1940. Après la guerre, il est accusé par le tribunal de Nuremberg de guerre d'agression, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. Il est pendu le 16 octobre 1946.

© Keystone-France


© 1093/Gamma

ALFRED ROSENBERG

Né à Revel (actuelle Tallinn), en Estonie, en 1893, il aurait offert, en vain, ses services au gouvernement bolchevique. Dès la fin de 1918, on le trouve à Munich, fréquentant le milieu des Russes blancs. Il rencontre Hitler en 1919 et devient aussitôt l'un de ses maîtres à penser. Dès 1920, il développe les thèmes qui formeront l'idéologie national-socialiste : antisémitisme et antibolchevisme. Son audience augmente à partir de 1923 lorsqu'Hitler lui confie la rédaction en chef du journal officiel du parti nazi. Considéré comme un spécialiste de la politique étrangère, il rêve d'un grand empire nordique et germanique. Arrêté en mai 1945, il est pendu à Nuremberg le 16 octobre 1946.

© Keystone-France

© Keystone-France

MARTIN BORMANN

Né en 1900, il est condamné en 1924 pour meurtre antisémite. Libéré en 1925, il entre au parti nazi. En 1933, il est nommé général des SS et chef d'état-major. Il remplace Hess comme chef de la chancellerie en 1941 et devient l'homme de confiance d'Hitler, qui fait de lui son exécuteur testamentaire. Il a probablement disparu dans les ruines de Berlin le 2 mai 1945, mais sa mort n'a pas été prouvée, et des échos ont parfois signalé sa présence en Amérique latine. Le tribunal de Nuremberg l'a condamné à mort par contumace.

©1093/Gamma

INTERVIEW

Dominique Lormier

HITLER ET L'ARMÉE : LE DÉFI PERMANENT

Propos recueillis par Éric Garnier-Covo

Dominique Lormier, grand spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, présente ici la relation d'Hitler avec l'armée, la place de la *Waffen SS*, le rôle de la *Wehrmacht*...

Actualité de l'Histoire : *Quel est le rôle de l'armée hitlérienne pendant le IIIe Reich ?*

Dominique Lormier : Elle joue un rôle très spécifique. L'armée présente l'outil essentiel à la puissance du IIIe Reich, assurant non seulement la défense du territoire et préparant les guerres futures d'expansion. Le réarmement de l'Allemagne assure également le plein-emploi par la multiplication de l'industrie, la mise en valeur de vastes domaines agricoles, le développement de la construction routière et des bâtiments à la gloire du régime. La conquête de « l'espace vital », prônée par Hitler depuis les années 1920, se met en place à la fin des années 1930 par l'annexion de l'Autriche, le démantèlement de la Tchécoslovaquie et l'invasion de la Pologne. L'économie se trouve au service de la souveraineté militaire, afin d'accomplir la domination du IIIe Reich sur l'ensemble de l'Europe.

AdH : *La Waffen SS est-elle au cœur du système militaire du Reich ?*

D.L. : Dès sa création en 1925, et surtout lors de la prise du pouvoir par Hitler en 1933, la SS se charge de traquer les opposants au régime nazi au sein même de l'Allemagne, dont notamment les communistes, les démocrates, les chrétiens progressistes, les homosexuels, les Juifs, les Tziganes... En juillet 1934, la SS se charge de décapiter la SA, sa rivale, en éliminant physiquement ses principaux dirigeants lors de la Nuit des Longs Couteaux. Une partie des exécutions a lieu dans la cour de la prison de Stadelheim, à Munich, le peloton d'exécution étant commandé par Sepp Dietrich, futur commandant de la division SS *Adolf Hitler*. L'épuration fait officiellement une centaine de victimes, dont Röhm lui-même, chef des SA. La fonction fondamentale de la SS est de retrancher du monde ceux qui n'ont pas leur place dans l'ordre nazi : adversaires politiques (communistes, socialistes, résistants...), éléments « asociaux » (criminels, homosexuels, malades mentaux), groupes ethniques « nuisibles » (Juifs, Tziganes). Mais les modalités de ce retranchement varient selon les moments et les catégories. La SS joue un rôle politique avec l'*Allgemeine SS*, forte de 250 000 hommes en 1939, dont de nombreux membres sont affectés à la garde des camps de concentration, tandis que d'autres s'occupent de la propagande au sein de la presse, de l'édition, de la radio et autres services complémentaires. La SS joue un rôle répressif et de renseignement avec la *Reichssicherheitshauptampt* (RSA) : le *Sicherheitsdienst* comporte les deux cellules opérationnelles du SD et de la *Sipo* qui regroupent la Gestapo et la Kripo. La Gestapo, police politique se charge de traquer, d'interner ou d'éliminer les opposants du régime nazi, alors que la Kripo a un rôle de police criminelle traditionnelle. L'*Ordnungspolizei*, qui dépend directement de l'autorité d'Heinrich Himmler, regroupe toutes les unités de la police régulière en uniforme, chargées du maintien de l'ordre sous ses différents aspects (police de sécurité, police rurale et lutte contre le braconnage, police administrative, police de la route, police fluviale, police ferroviaire, police postale, lutte contre les incendies, police des ondes, protection des usines, unités militaires indépendantes...). Pour en revenir à la *Waffen SS*, on peut dire qu'elle est la composante uniquement militaire de la SS. En 1941, cinq divisions *Waffen SS* sont engagées contre la Russie. À la fin du conflit, la *Waffen SS* comporte 38 divisions et près de 900 000 hommes, avec notamment des volontaires français, belges, baltes, musulmans bosniaques, scandinaves, italiens… La *Waffen SS*, qui se limite en 1940 à trois divisions contre 157 pour la *Wehrmacht*, parvient à atteindre 38 divisions en 1944. La montée en puissance de cette armée parallèle indispose et inquiète certains officiers de la *Wehrmacht*. Présentes sur tous les fronts de 1939 à 1945, à l'exception de l'Afrique du Nord, les unités de la *Waffen SS* se révèlent de qualité variable…

AdH : *Pourquoi Hitler ne s'appuya-t-il pas sur la Wehrmacht ?*

D.L. : Hitler était paranoïaque, fou, sourcilleux, il voyait des traîtres partout. Il n'avait absolument pas confiance en la *Wehrmacht* au sein de laquelle il ne voyait que des traîtres. Il reprochait aux généraux de l'armée régulière de ne pas le comprendre, de ne pas suivre ses idées, d'être trop craintifs, effarouchés dans la tactique, timorés même. Il les soupçonnait sans cesse d'être contre lui. La SS représentait pour lui une armée nouvelle, forte, une armée fidèle à son idéologie, dont les membres étaient en total accord avec l'Allemagne nouvelle. Il a même imaginé un temps remplacer l'armée régulière par la SS. Mais il ne put réaliser sa volonté. ◆

Dominique Lormier, *La libération de la France jour après jour*, Le Cherche Midi, 2012, 456 p., 24 €

Par Philippe Valode

Adolf Hitler, entre occultisme et drogue

La plupart des biographies consacrées à Hitler passent sous silence deux aspects fondamentaux de sa personnalité : son attirance pour l'occulte et son addiction aux drogues. Il était donc plus que temps de le découvrir sous son véritable jour.

Fils du douanier Aloïs Heidler, Adolf Hitler (l'employé de l'état civil s'est trompé d'orthographe), est inscrit en 1896, à l'âge de sept ans, à l'école de l'abbaye bénédictine de Lambach-sur-Traum. Ce collège chrétien va profondément marquer l'enfant. Il est sensible aux mystères des offices divins, aux tombeaux monastiques, aux symboles... D'autant qu'un moine, le mystérieux Lambach qui se fera, plus tard, appeler Lanz von Liebenfels, s'attache à l'enfant. Ayant échoué aux examens de fin d'études, sans diplôme, il décide de partir pour Vienne où il espère être admis à l'école de peinture de l'Académie des beaux-arts. Recalé en 1907 puis 1908, il disparaît, à partir de 1909, pour mener une vie qu'il décrit comme misérable.

Les premiers mensonges

En vérité, Adolf Hitler a hérité de sa mère en 1908 et s'est mis à peindre et à dessiner. Ses œuvres connaissent un certain succès grâce à son ami, le libraire Ptretzsche, chez qui il les dépose, cela lui apportant des revenus réguliers. Enfin, il hérite de sa tante une importante somme en 1911.

Aussi, sa disparition apparente à partir de 1909 ou 1910 trouve-t-elle très certainement son origine dans sa volonté d'échapper à la conscription autrichienne. Car Hitler ne veut en aucun cas servir dans une armée multinationale où les Slaves cohabitent avec les Hongrois et les Autrichiens. ▸▸▸

››› Premiers contacts avec les sociétés secrètes et la drogue

À Vienne, Hitler a retrouvé von Liebenfels, devenu maître d'un ordre obscur et abscons, le Nouveau Temple, qui se prétend héritier de multiples traditions : templière, cathare, rosicrucienne, franc-maçonne, et même d'Odin et des Illuminés de Bavière…

Millénariste, anticatholique, antisémite refusant aux Juifs le statut de « peuple élu », professant la violence, prêchant la pureté de la race germaine, Liebenfels et sa revue *Ostara*, tirée semble-t-il à 100 000 exemplaires, influencent fortement l'esprit exalté du jeune Adolf.

Quant à la fréquentation du libraire Pretzsche, elle le met en contact avec la drogue, la mescaline, un extrait d'une plante mexicaine, le peyotl. Hitler en consommera toute sa vie.

Les sociétés secrètes du Vril et de Thulé

Après la Grande Guerre, très affecté par la défaite, hurlant sa haine contre l'injuste traité de Versailles, Hitler va être mis en contact avec trois hommes qui vont façonner son destin : Karl Haushofer de la société du Vril, Rudolf von Sebottendorff le fondateur de la société de Thulé et Dietrich Eckart qui va l'introduire au sein du parti ouvrier, rapidement transformé en NSDAP. Eckart, membre de la société de Thulé, sera également son Pygmalion, lui apprenant les bonnes manières, la langue allemande, l'introduisant auprès d'industriels et de politiques de renom.

En juillet 1921, Hitler devient président du NSDAP. Plus jeune général de l'armée allemande durant le premier conflit mondial, Karl Haushofer proclame au sein de la société du Vril, proche de la Golden Dawn, une nouvelle géopolitique (c'est lui qui imagine le terme), basée sur la suprématie historique de la race aryenne. Célèbre professeur à l'université de Munich, il devient un maître à penser pour Hitler. Tout comme von Sebottendorf dont l'influente société de Thulé vise à la prise de pouvoir mondial d'une dynastie solaire, aryenne (indo-européenne). Il s'agit rien que moins que bâtir sur le sol allemand une nouvelle Thulé peuplée d'Aryens, dans la violence du Soleil Noir de Shamballa ! La société de Thulé, jetant son dévolu sur Hitler (son nom figure assurément parmi les membres), tente, au travers de sa personne, d'appliquer un programme politique plutôt modéré en rapport à son idéologie anticommuniste, antisémite, progermanique et antislave. Sans doute est-elle à l'origine de l'adoption par la NSDAP du symbole de la swastika inversée, la croix gammée nazie, symbole de mal absolu. Elle souhaite instaurer un régime autoritaire en Allemagne pour redresser le pays, sans supprimer cependant l'existence de règles constitutionnelles. Devenu un véritable démiurge, Hitler va échapper à ses mentors, finalement moins extrémistes que lui, de la société de Thulé.

Un homme profondément déséquilibré

Car Hitler a pris conscience, au fur et à mesure des meetings du NSDAP, de son ascendant sur la foule et de son véritable magnétisme. Et, s'appuyant sur Eckart, il implante le parti hors de la Bavière. Ayant créé les SA, de véritables voyous confiés à Röhm, qui font le coup de poing lors des meetings, il parvient à attirer au sein du parti, l'aviateur allemand survivant le plus célèbre de la Grande Guerre, Hermann Gœring. Croyant son heure arrivée, il tente un putsch les 8 et 9 novembre 1923 à Munich. C'est l'échec et la prison. Cependant, protégé par la société de Thulé, il demeure peu de temps en prison, à peine une année, élaborant sa doctrine avec le pseudo intellectuel Rosenberg et écrivant en cellule le fameux *Mein Kampf*, entièrement dicté à Hess. Influencé par les élucubrations des sociétés secrètes qu'il fréquente, ayant lu Gobineau et Houston Stewart Chamberlain, il en vient à réduire son credo à un combat à mort entre les aryens et les juifs pour la domination du monde, une lutte où l'un des deux doit disparaître.

Une ascension politique rapide

Devenu chancelier le 30 janvier 1932, l'homme se déchaîne : il fait exécuter le très célèbre mage Hannussen, celui-là même qui lui a révélé son pouvoir psychique et sa fabuleuse destinée, parce qu'il a osé vaticiner l'incendie du Reichstag. Hitler, qui est en train d'instaurer la dictature nazie, estime qu'Hanussen le trahit. N'annonce-t-il pas son crime ? Puis, ayant renforcé les SS, il décide de se débarrasser des SA, certes indisciplinés et

brutaux mais surtout haïs dans l'armée et dans les milieux de la bourgeoisie industrielle pour leurs exactions. Ils entravent la marche en avant du tyran qui a besoin de ces deux soutiens. Lors de la Nuit des Longs Couteaux, Hitler fait exécuter ses plus vieux amis, dont le fidèle major Röhm, le chef de l'organisation. Alors s'installe le culte du *Führer* et de son Reich créé pour 1 000 ans.

Soumis aux astrologues

Hitler, après s'être débarrassé d'Hanussen, a recours aux services d'un certain Karl Ernst Krafft, un homme qui se prend très au sérieux, se lançant même dans l'écriture. Membre de la société de Thulé, il publie en 1939 un traité d'astrologie. Il a la chance de prévoir l'attentat contre Hitler à la brasserie Burgerbräu. Hitler en réchappe, ayant quitté le meeting avec vingt minutes d'avance. Il doit, en effet, retourner à Berlin par le train, ayant renoncé à l'avion en raison de mauvaises conditions climatiques. Désormais, Krafft obtient de pouvoir travailler avec une équipe d'astrologues. Il s'y emploie avec passion et déclare, à partir de l'analyse détaillée des quatrains de Nostradamus, auxquels Hitler accorde un grand prix, que la guerre cessera en 1945, par la victoire programmée de l'Allemagne.
Krafft travaille également pour la SS, démontrant par des tirages de cartes et des horoscopes, l'heureuse destinée de l'Allemagne nazie. Début 1940, il est l'auteur d'un ouvrage apologétique *Comment Nostradamus a-t-il entrevu l'avenir de l'Europe ?*
Mais Krafft ne prévoit pas le départ inopiné de Hesse vers la Grande-Bretagne au printemps 1941. Il le paie en étant envoyé par Hitler au camp de concentration de Sachsenhausen. Il est vrai que Krafft est également devenu suspect au SD depuis qu'il utilise les services de Ludwig von Wohl qui, ayant réussi à percer le mystère de l'heure de naissance du Führer, a dressé un horoscope tout à fait désastreux d'Hitler. Wohl parviendra à sauver sa peau en s'enfuyant à l'étranger.

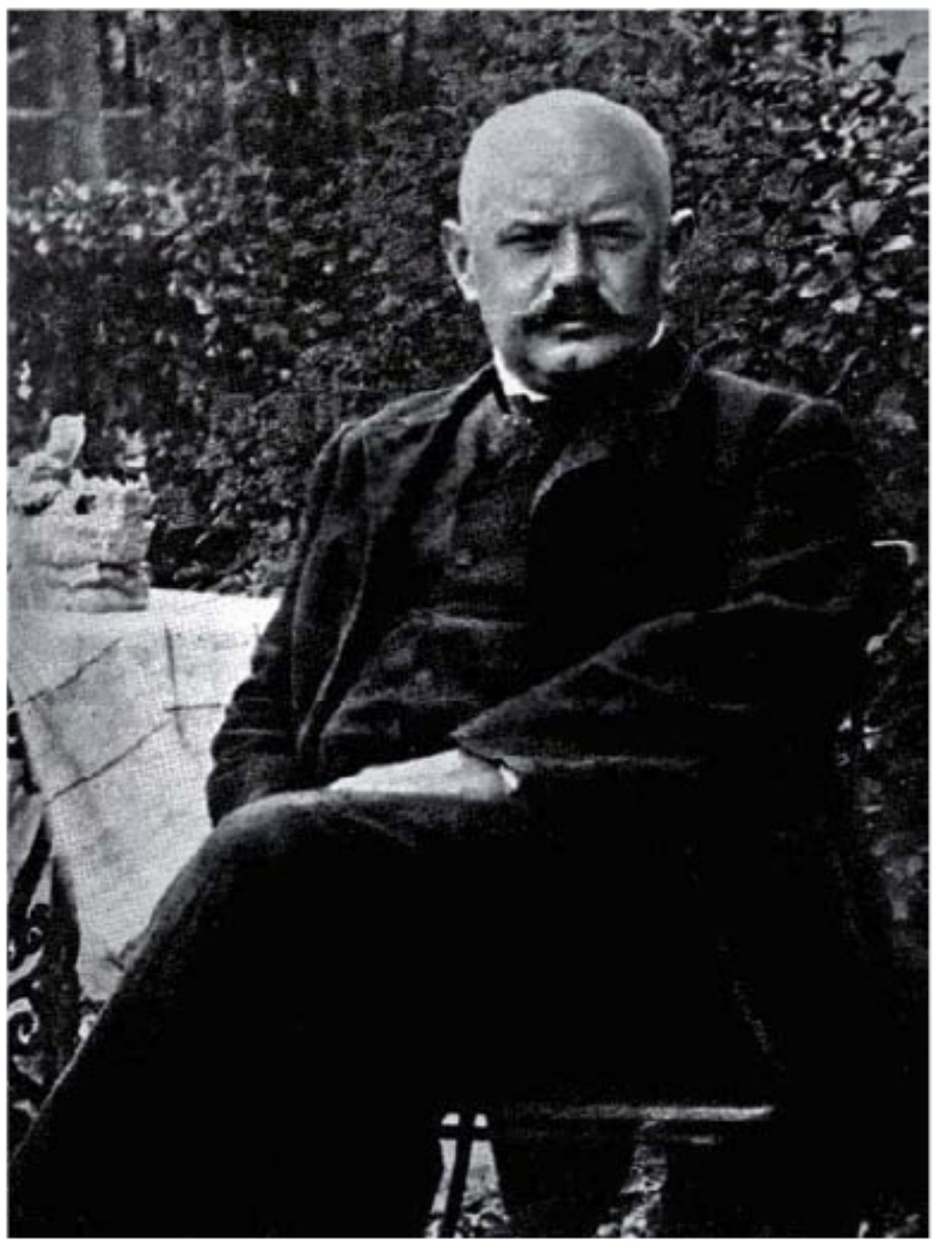
Le mystique drogué

Face à un stress perpétuel, épuisé par cinq années d'une action diplomatique intense (1934-1939), voulant absolument conserver lui-même la maîtrise de la totalité des actions militaires à partir de 1939, celui qui a déclenché l'apocalypse en envahissant la Pologne le 1er septembre 1939 doit désormais avoir recours aux drogues de façon lourde. Les difficultés militaires apparues dès la fin de l'été 1940, avec l'échec de l'invasion de l'Angleterre, dégradent son sommeil. Dès 1943, il tremble. Il est devenu une loque humaine en mars 1945.

À lire

Philippe Valode, Hitler et les sociétés secrètes, *Nouveau Monde, 2012, 240 p., 8 €*

Devenu dès 1936, le médecin personnel d'Hitler, Morell est tenu pour un charlatan par plusieurs hauts dirigeants du régime comme Hess, Gœbbels et Speer. Il demeurera pourtant jusqu'en avril 1945 au côté du Führer. Fabriquant des spécialités pharmaceutiques qui l'enrichissent considérablement, Morell a bien analysé la psychologie d'Hitler qui ne croit pas en la médecine scientifique mais préfère une médecine mystique, holistique, fondée sur la globalité de l'être. Hitler veut des résultats rapides dès qu'il doit puiser dans son énergie pour prononcer des discours électrisant la foule, comme à Nuremberg ou tenter ses coups de poker diplomatiques face à Chamberlain et Daladier, ou encore demeurer des heures devant des cartes d'état-major pour conduire une offensive ou, plus tard, une retraite...
Une seule solution est adaptée : l'absorption de drogues en injections. Sulfamides, glucose, hormones, vitamines, tout y passe. Le plus souvent, Hitler anticipe. Un discours à prononcer par temps froid exige, dès la veille, trois injections ! Le Dr Morell applique ce traitement durant neuf années. À la fin, à partir de 1943, il faut à Hitler des injections quotidiennes. Ainsi, et contrairement à la rumeur, il est évident que la santé d'Hitler était excellente pour avoir résisté si longtemps à un tel traitement. ◆



Dietrich Eckart, l'homme qui introduisit Adolf Hitler au sein du parti ouvrier qui deviendra très vite le NSDAP.

Eva Braun et Adolf Hitler posent avec leurs chiens devant leur refuge bavarois de Berchtesgaden.

© us/Camerapress/Gamma

Par Jean-Matthieu Gosselin

Eva Braun, une compagne sentimentale sans influence

Quelle consistance donner à une femme qui en est dépourvue ? Eva Braun est l'un de ces personnages dont tout le monde connaît le nom, mais dont personne ne sait rien. Au-delà de son rôle de maîtresse d'Hitler, quel éclairage peut-on donner de cette femme immortalisée par tant de photos et dont les goûts contrastaient tant avec ceux de son amant ?

Elle ne fut pas la « première femme du Reich », ni la « première compagne » officielle, elle ne fut pas celle qui sut dire non à son amant ou le conduire vers la voie de la passion et/ou de la raison.

Qui est Eva Braun ? Quelle est son influence sur Hitler ? On a beaucoup glosé, abondamment supputé. En réalité, on ne dispose d'à peu près aucun document écrit, de très peu de témoignages fiables et circonstanciés permettant de rétablir les différentes étapes de sa vie en s'arrêtant sur ses aspects psychologiques, ses états d'âmes, ses opinions politiques. Et que dire des restes de son pseudo journal intime ? Il existe certes, moults images filmées, des milliers de pellicules, des clichés par centaines, dus sans aucun doute à son affection pour le cinéma et la photographie.

Ce qu'en disait l'entourage

Les témoignages que l'on connaît sont d'après-guerre, et souvent ils ont été délivrés par des apparatchiks – parfois appartenant au cercle des intimes – aux vainqueurs et à leurs juges. L'un de ceux qui s'est le plus livré est Albert Speer, l'architecte d'Hitler, ou encore Goering. Il en ressortait à chaque fois une figure frivole, un caractère sans relief, une femme falote, sans influence sur son amant... comme eux-même d'ailleurs, disaient-ils... Ne tentaient-ils pas de se disculper en présentant un entourage simplement compromis (comme ils l'étaient) dans la vie ordinaire, dans le quotidien sans intérêt du Führer ? En d'autres termes, des êtres ignorants tout des actes criminels et des actions politiques, militaires et diplomatiques du chef du Reich. Pour Speer et pour Gœring, l'histoire a prouvé qu'il n'en était rien ; pour Eva Braun tout reste à démontrer.

Récemment, une historienne allemande, Heike B. Görtemaker a tenté d'une part de restituer les caractéristiques du petit cercle d'Hitler – cercle où il y a peu de pontes de la hiérarchie du régime –, d'autre part de proposer un portrait en creux d'Eva Braun au travers de son statut de maîtresse d'Hitler, de compagne officielle, de pièce clé du cercle de vie du Führer. Et si l'on comprend que la femme a suppléé l'amoureuse qui tenta de se suicider, puis la maîtresse, elle explique ce que fut si ce n'est l'influence d'Eva, du moins sa place idéologique : celle d'une associée idéologique, d'une partenaire, et non d'une étourdie ou d'une évaporée ignorante qui se suicida avec Hitler simplement par amour. Elle ne fut pas la « première femme du Reich », elle ne fut pas la « première compagne » officielle, elle ne fut pas celle qui sut dire non à son amant ou le conduire vers la voie de la passion et/ou de la raison.

À lire

Heike B. Görtemaker, Eva Braun, *2012, Seuil, 416 p., 22 €*

Geli, l'amour de sa vie ?

Blonde, le visage frais, le regard doux, frivole, aimant le spectacle, le cinéma, le jazz, la danse et le ski, Eva Braun n'a jamais correspondu au portrait de la mère au foyer féconde et travailleuse que le régime nazi vantait. Nazie par conformisme à ses débuts, il apparaît qu'au fur et à mesure des treize années de la relation qu'entretinrent Hitler et sa maîtresse, elle se convertit à l'idéologie jusqu'à en devenir une zélatrice. ›››

››› Mais Hitler l'a-t-il aimé, lui qui semble n'avoir aimé personne en particulier ? Hitler l'a-t-il aimé comme il a, sans doute, aimé sa fameuse nièce, Geli Raubal, qui se suicida ? On ne le saura jamais. Eva Braun est toujours demeurée dans l'ombre d'Adolf Hitler, jamais elle ne fut « présentée » au peuple allemand comme la compagne de son chef. Il se dédiait seul et pleinement à son Reich !

Le couple se rencontre en septembre 1929 à Munich. Le parti national-socialiste est en pleine campagne électorale. Hitler est une figure de plus en plus populaire. Il a 40 ans. Il fréquente l'atelier d'Heinrich Hoffmann, photographe du parti. Eva y est assistante. Elle a 17 ans et la vie politique l'importe peu. Lors de leur première rencontre, elle ne reconnaît pas le leader politique ; elle est toutefois séduite par son charisme. Peu à peu, Hitler courtise la jeune fille, allant jusqu'à l'inviter à l'opéra écouter son cher Richard Wagner. Eva appartient à une famille de la classe moyenne, elle est la seconde d'une fratrie de trois sœurs. Sa famille a subi les revers de fortune de la crise des années 1920 et de celle de l'après 1929. Elle n'est pas la plus brillante des trois sœurs, mais elle est la plus gaie, la plus enjouée. Elle est intéressée par les arts et la photographie.

Hitler sort d'une crise existentielle profonde, celle de sa relation avec sa nièce Angela Maria Raubal dite « Geli ». On a beaucoup écrit sur cette histoire – sans trop en savoir, à part qu'elle se termina brutalement et sordidement le 18 septembre 1931 par le suicide de Geli. L'homme est marqué. Pour Ian Kershaw : il s'agit du seul et du grand amour de sa vie, et peut-être de l'époque la plus douce et la plus humaine de la vie du futur chef du Reich. Mais Hitler est aussi en danger. Il ne faut pas que les rumeurs se propagent sur cette relation avec sa nièce qui se termine si mal, qui plus est, au moment où le chef ne doit travailler que pour une seule cause, l'Allemagne. Goebbels est chargé du contrôle de l'opération et de la campagne d'information sur ce thème. La rencontre avec Eva Braun tombe bien. La liaison s'intensifie à point nommé. Il semble que la relation est consommée en 1931. Eva commence à intégrer le cercle des intimes et à se former à l'idéologie nazie.

L'histoire se répète

En 1932, le NSDAP devient la première force politique au Reichstag. Le pouvoir est à portée de main. Personne en Allemagne ne connaît Eva. Hitler travaille, bat la campagne, lutte avec acharnement. Il passe beaucoup de temps à Berlin pendant qu'Eva demeure à Munich.

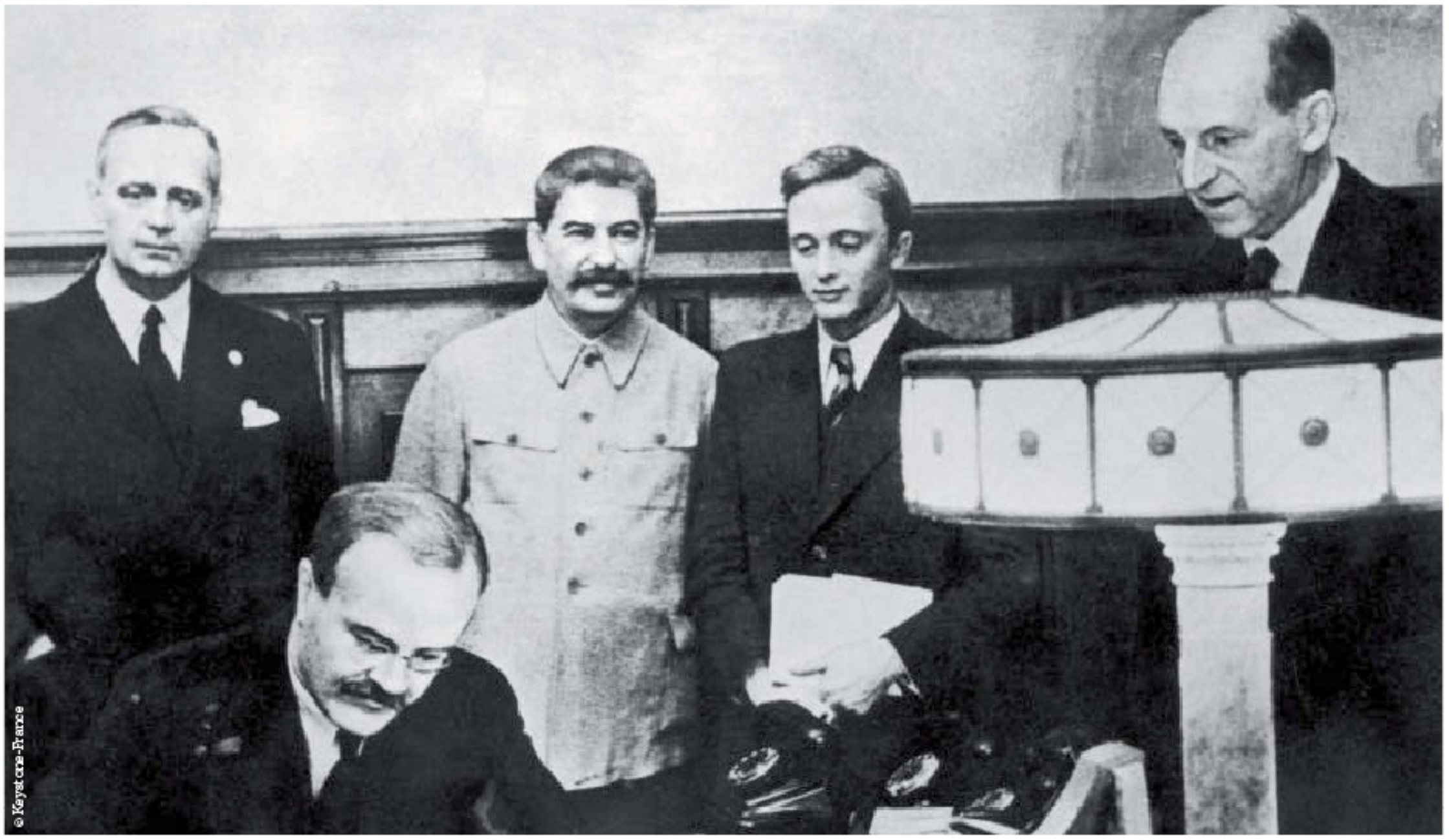
Adolf Hitler se repose sous l'œil bienveillant et amoureux de sa nièce Geli

En novembre 1932, sans doute affectée par la distance de leur relation, Eva tente de se suicider avec le pistolet de son père. L'histoire se répète ! Elle reçoit très vite les premiers soins et sa vie n'est pas en danger. Conséquence : Hitler revient en catastrophe à Munich et lui promet de lui consacrer plus de temps. Par amour ? Par peur du scandale ? Pour conserver une image intacte ? Par crainte que l'on associe le suicide de Geli et cette tentative d'Eva, et qu'on le convertisse en « tombeur » ? On installe le téléphone chez les parents d'Eva pour permettre des relations plus fréquentes entre les deux « amoureux ». Hitler devient chancelier. La situation perdure et Eva continue de se sentir abandonnée. Elle réclame de l'amour mais n'obtient rien. Désespérée, elle tente une nouvelle fois de se suicider en 1935, recourant à des surdoses médicamenteuses. Sa sœur la sauve. Hitler comprend qu'il faut intervenir.
Eva déménage à Munich où le Führer l'installe avec sa sœur Gretl – qui se mariera avec un officier SS – dans un appartement confortable près des logements d'Hitler dans la ville. Puis il l'emmène avec lui dans certains de ses voyages en Allemagne, comme lors des rencontres du parti à Nuremberg, ou des Jeux olympiques d'hiver de Garmisch de 1936. Elle rentre à temps plein dans la vie d'Hitler. Le couple s'installe au Berghof dans les Alpes bavaroises, entouré d'une petite cour très privée au sein de laquelle la jeune femme prend de plus en plus d'importance. Alors qu'Hitler ne boit pas d'alcool et est végétarien, Eva boit et mange de la viande ; alors qu'Hitler vit en uniforme et de manière austère, Eva aime la mode, la fête, le sport, les promenades en montagne, la natation, le cinéma, le nudisme. Goebbels fait interdire le visionnage de *Autant en emporte le vent*, le film préféré d'Eva et la retranscription cinématographique du roman de Margaret Mitchell… Dans le cercle d'intimes, on rencontre Martin Bormann, Albert Speer, parfois Goering… Peu à peu elle se rapproche du pouvoir de décision. Elle n'en prend aucune, elle n'influence pas, mais elle ne s'oppose pas et soutient Hitler dans ses choix. Elle demeure exclue des réceptions protocolaires. Toutefois elle n'hésite pas, durant le conflit, à s'opposer à ses amis ou à sa famille lorsque ceux-ci émettent des critiques. On sait qu'elle gifla sa sœur Ilsa, en public lorsque celle-ci apprenant la contre-offensive de l'Armée rouge rejetant les troupes allemandes de l'URSS s'écria que « *l'Allemagne avait perdu la guerre* ». L'entourage politique l'ignorait ou la décriait. Pas un mot dans le journal de Goebbels ; Magda Goebbels critiquait en privé la maîtresse du Führer ; Goering considérait qu'elle n'avait aucune influence et qu'elle était légère… Seul Speer rappella que « *Eva Braun était autorisée à assister aux entretiens avec les anciens du parti. Mais elle devait disparaître lorsque les autres membres du gouvernement, comme les ministres, arrivaient…* » Il parlait d'une « *femme malheureuse, si profondément attachée à Hitler* ». Après la tentative d'assassinat de 1944 (opération Walkyrie) Eva se rapproche du pouvoir. Elle devient un point de soutien indéfectible. Début avril 1945, alors que la fin est proche, elle rejoint son amant au Führerbunker de Berlin, sous la nouvelle chancellerie. Par loyauté – et sans nul doute par amour – elle refuse de fuir. Alors que l'Armée rouge est aux portes de la ville, le 29 avril, le couple se marie civilement, après treize ans de relation. Walter Wagner, conseiller municipal de Berlin en matière d'urbanisme et de la famille, préside la cérémonie. Le 30 avril, le couple se suicide. Elle, ingère une capsule de cyanure, et lui, combine l'ingestion d'un venin avec une balle dans la tête. Leurs corps sont incinérés dans les jardins de la chancellerie. Plus tard, les soldats de l'Armée rouge les enterrent dans la fosse commune du district. Elle achève sa vie comme elle a vécu, dans le plus sinistre anonymat. ◆

© Keystone-France

Eva Braun, bien des années avant la guerre et son tragique mariage, le 29 avril 1945.

Alors que Molotov paraphe le document, derrière lui, Ribbentrop et Staline se réjouissent de la signature du pacte germano soviétique.



© Keystone-France

Par Philippe Valode

Hitler contre Staline : quelle vérité ?

Le 21 juillet 1940, soit un an après la signature du pacte germano-soviétique, Hitler fait part de sa décision d'attaquer l'URSS à ses généraux. Une manifestation supplémentaire de l'un des traits dominants de ce personnage à l'ambition démesurée. Une décision qui sera lourde de conséquences tant Hitler a mal mesuré la puissance soviétique.

Il est faux de parler d'aveuglement de Staline et de son incapacité à prévoir l'attaque allemande. Les Russes sont aux premières loges pour constater les énormes préparatifs allemands. Ces derniers ont beau les en informer, prétextant le remplacement des soldats des classes anciennes par de plus jeunes, le redéploiement de troupes vers l'est pour les mettre à l'abri des bombardements britanniques, les Russes ne sont pas dupes. Leur suspicion se transforme en certitude lorsque les Heinkel-111 et les Dornier-215 commencent, pendant l'automne 1940, à photographier leurs lignes de défense, leurs ports, leurs aérodromes… Par ailleurs, Staline reçoit des informations très claires des Anglais et des Américains sur l'opération allemande en cours de préparation. L'échec des entretiens de Molotov à Berlin, en novembre, n'affole pas Staline. Le mois d'avril 1941 est décisif. Staline espère que les Allemands qui interviennent en Yougoslavie depuis le 6 vont s'y empêtrer, et il ne réagit pas, malgré le pacte d'amitié qu'il vient de signer avec Belgrade. En revanche, le 13, il signe avec le ministre des Affaires étrangères japonais Matsuoka (celui-là même qui vient de conclure le pacte tripartite avec l'Allemagne et l'Italie) un accord de non-agression.

Staline réorganise en profondeur l'armée soviétique

Certes, l'Armée rouge a vu son commandement décapité par les purges politiques de 1937 qui ont abouti à la disparition d'environ 35 000 officiers ; mais en 1940, elle compte 151 divisions d'infanterie, 32 divisions de cavalerie, 38 brigades motorisées et 10 000 avions. L'artillerie russe est d'excellente qualité, de même que les chars T-34 et KV. L'aviation russe, avec le célèbre Yak-1, est tout à fait performante : elle se caractérise par la facilité de pilotage de ses avions. Certes, les Soviétiques n'ont pas encore abandonné leurs vieilles conceptions stratégiques, comme le prouve le maintien du maréchal Timochenko à la tête du commissariat à la Défense, mais avec les généraux Joukov, Voronov et Fedorenko, génie de l'arme blindée, ils disposent d'officiers supérieurs absolument remarquables.

Staline mobilise à l'ouest

Staline pense que la guerre contre l'Allemagne éclatera en 1942. Il se fonde pour cela sur les multiples interventions que la Wehrmacht a dû multiplier pour venir au secours de son allié italien. Il estime aussi qu'en respectant les clauses du Pacte germano-soviétique d'août 1939, il pourra, peut-être, demeurer en dehors de la guerre. En tout cas, il est désireux de gagner du temps pour parfaire la préparation de l'armée soviétique et améliorer les fortifications défensives aux frontières. Contrairement à ce qui est parfois affirmé, il n'envisage pas une offensive anti-allemande, dont il est le premier à savoir qu'il n'en a point les moyens. Mais il croit « dur comme fer » en l'invincibilité de l'armée soviétique, que l'espace et le général Hiver ont toujours fait triompher dans l'histoire. Et il estime qu'Hitler devrait avoir retenu les leçons des Teutoniques, de Charles XII, de Napoléon… Néanmoins, il est prudent et commence à déplacer des divisions vers l'ouest. Le 25 mai 1941, le général Loukine, qui dirige la 16 armée d'Extrême-Orient, reçoit l'ordre de se rendre en Ukraine, de même que Koniev, qui dirige dans le Caucase Nord ce qui va devenir la 16 armée. Une nouvelle armée, la 20, est constituée et déployée à Smolensk. Les troupes des régions d'Orel et de l'Oural sont transformées en 21 et 22 armées et envoyées vers l'ouest. Hélas pour l'URSS, toutes ces troupes sont loin d'être déjà en place lorsqu'Hitler déclenche l'opération Barbarossa.

À savoir

Joseph Vissarionovitch Djougachvili s'est fait connaître sous le pseudonyme de Staline (« acier » en Russe). Un surnom bien choisi pour ce secrétaire du parti communiste des républiques socialistes soviétiques (1922-1952) qui, à force d'intrigues et d'alliances avec les différentes puissances politiques du pays, réussit à transformer l'URSS en un régime totalitaire et à imposer le culte obligatoire à sa propre personnalité.

En juin 1941, sur la place Rouge, Staline harangue les soldats qui partent affronter les troupes d'Hitler.

Staline contre les services de renseignements allemands

Le système communiste totalitaire permet à Staline d'éviter toute pénétration de ses services. La surveillance policière et les purges constantes empêchent toute infiltration d'agent. Aussi l'Abwehr de l'amiral Canaris sous-estime-t-elle les moyens militaires soviétiques, de même que la Wehrmacht, à la seule exception de Guderian qui a pu observer la puissance de l'industrie militaire soviétique lors d'un déplacement en URSS. Ce qui explique la relative faiblesse des moyens mis en place par l'Allemagne pour agresser l'URSS : 153 divisions, 2 800 avions et 3 300 chars. Dès le mois d'août, les Allemands, malgré leurs succès, comprennent qu'ils ne pourront vaincre en quelques semaines. On entend même Hitler dire, le 4 août, devant Guderian : « Si j'avais su que les chiffres des chars russes que vous avez cités dans votre ouvrage correspondaient à la réalité, je n'aurais, je crois, pas commencé cette guerre. » Et à Mussolini, le 25 août, d'avouer la faiblesse de son service de renseignements : « Pour la première fois depuis le début de la guerre, l'Abwehr n'a pas fonctionné. » Ce qui est exact, c'est que Staline n'attend plus l'attaque allemande en 1941 lorsqu'elle se déclenche le 22 juin. D'ailleurs, des permissions ont été accordées à de nombreuses unités. À juste titre, comme la suite le prouvera, Staline estime que la Wehrmacht ne dispose plus que de trois mois pour vaincre et n'osera jamais affronter l'hiver russe… ◆

POUR ALLER PLUS LOIN…

FRANCO ET HITLER

L'Espagne fasciste restée non pas à cause d'un différent idéologique vis-à-vis de l'Axe, mais uniquement parce que la Guerre civile l'avait laissée exsangue. Pour autant Franco n'a pas hésité à aider l'Allemagne nazie. Et si, après la défaite des nazis en 1945, le gouvernement espagnol a tenté de détruire, avec succès, toute preuve de coopération, quelques documents demeurent. Et pas des moindres !

Le journaliste Jacobo Israel Garzón a retrouvé : « le cadeau d'Hitler ». Un document officiel, daté du 13 mai 1941 dans lequel, le chef de sécurité de Franco, ordonne à tous les gouverneurs de province de préparer une liste de tous les juifs de leur région, « *incluant des détails sur leur tendances politiques et sur leur vie personnelle, leur métier, leur niveau de vie et le niveau de menace qu'ils représentent* ». Une preuve irréfutable.

Le 16 décembre 1941, les troupes de la Wehrmacht marchent vers Moscou, un objectif qu'elles n'atteindront jamais.

©Keystone-France

Par Éric Garnier-Covo

Les erreurs stratégiques d'Hitler sur le front de l'Est

L'opération Barbarossa, quoique ambitieuse, semble bien engagée en ce début de juillet. Les Allemands ont grandement profité de la désorganisation soviétique et de l'effet de surprise. Cependant, si les moyens engagés paraissent impressionnants, ils s'avèrent, sur le terrain, quelque peu insuffisants.

Rappelons deux faits : que le front russe s'étend sur près de 4 500 km et que les troupes allemandes ne disposent que de 25 % d'effectifs supplémentaires à ceux engagés l'année précédente dans l'opération Fall Weiss qui avait assuré au Reich une éclatante victoire sur les troupes françaises.
Pourtant, l'Armée rouge recule de plus en plus, sans même pouvoir pratiquer la technique de la terre brûlée qui lui avait pourtant si bien réussi pendant la campagne de Russie de la Grande Armée de Napoléon Bonaparte. De plus, les populations non russes, baltes, ukrainiennes et, bien sûr, polonaises, désertent même les rangs soviétiques pour s'engager dans l'armée du Reich. Quoi qu'il en soit, la victoire est loin de se préciser, et les choses difficiles vont bientôt commencer.

La prétention stratégique d'Hitler

La stratégie allemande voulue par Hitler est plus qu'ambitieuse. Il s'agit d'exterminer purement et simplement l'Armée rouge avant l'hiver, de s'emparer du potentiel économique russe en tentant de prendre Kiev, Leningrad, Stalingrad, puis Moscou (l'objectif final). Bien sûr, les généraux de la Wehrmacht n'ont pas manqué de lui déconseiller une telle tactique, arguant qu'une percée menée selon les principes déjà éprouvés du *blitzkrieg*, visant à prendre la capitale, assurerait la victoire finale. Mais rien n'y a fait. Le Führer est non seulement sûr de ses troupes, mais surtout, il se voit en stratège génial. C'est précisément cette prétention qui va le mener à sa perte.
Très vite, l'Armée rouge se ressaisit, et surtout le déplacement du front en territoire russe change la donne. Staline fait appel au patriotisme russe. C'est désormais une guerre totale qui s'engage. Les troupes de la Wehrmacht s'épuisent. Le matériel, déjà éprouvé, fait défaut. Pire encore, le temps commence à manquer. Déjà les premiers frimas de l'hiver russe se font ressentir. Au nord, Staline oppose aux *Panzerdivisionen* le 3e corps mécanisé, dont la puissance met à mal l'armée allemande. Impuissants face à ces redoutables machines, les troupes du Reich marquent le pas pour la première fois et se voient contraintes d'attendre du renfort avant de continuer leur marche sur Leningrad. Au sud, la progression est encore plus difficile, puisque c'est là qu'est concentré l'essentiel des blindés soviétiques.

Renversement de tendance à 35 km de Moscou

Si l'avancée allemande semble devoir progresser inexorablement, si les pertes sont importantes du côté des troupes du Führer – elles sont tout simplement catastrophiques du côté russe –, la tendance commence imperceptiblement à s'inverser. Le 27 novembre 1941, la Wehrmacht n'est plus qu'à 35 km de Moscou. Mais tout indique que la guerre va s'y enliser. Peu à peu, le moral revient du côté russe. Qui plus est, l'hiver russe, glacial, empêche les tanks, les mitrailleuses et les armes de poing de fonctionner, coûtant la vie à 3 000 Allemands chaque jour. Pour la première fois, l'armée du Reich se trouve dans une situation difficile.
Le *blitzkrieg* a échoué et c'est maintenant une guerre de positions qui attend les Allemands. Ils ne sont absolument pas préparés à cela. La stratégie d'Hitler est un échec, et le drapeau nazi semble encore bien loin de flotter sur le Kremlin. ◆

©Keystone-France

En décembre 1941, le général Dietl fait part à Adolf Hitler de la situation des troupes allemandes sur le front russe.

Par André Senier

Pie XI et les encycliques de la dénonciation

Il y a soixante-quinze ans, le pape Pie XI publiait une salve d'encycliques qui firent date. Les historiens eurent tendance à les oublier mais qu'on se souvienne qu'il fut l'un des premiers à s'opposer à Hitler et aux idéologies violentes.

Pie XI est connu comme celui qui a qualifié le communisme d'« *intrinsèquement pervers* », condamné fortement le nazisme et prohibé l'Action française. Il fut confronté à la montée des deux idéologies les plus violentes du XXe siècle : le nazisme et le communisme. On comprend mieux, dans ce cadre, cette « salve » d'encycliques paraissant en 1937, soit plus de deux ans avant le début du conflit mondial.

Ambrogio Damiano Achille Ratti

Né le 31 mai 1857 à Desio, non loin de Monza, il est élu pape le 6 février 1922, sous le nom de Pius XI. Son pontificat fut avant tout marqué par le règlement de la Question romaine, c'est-à-dire la reconnaissance de l'institution et de l'État du Vatican par les accords de Latran signés en 1929. Il mourut au Vatican le 10 février 1939.

L'opposition au nazisme...

L'encyclique *Mit brennender sorge* (*Avec une vive inquiétude*) doit être remise dans son contexte chronologique. Elle est publiée le 10 mars, lue le 21 mars, le dimanche des Rameaux. On a longtemps reproché le concordat signé par Pie XI avec Hitler le 20 juillet 1933, garantissant certains droits à l'Église catholique, en particulier en matière d'enseignement confessionnel. Pie XI craignait que, comme en URSS, l'Allemagne devienne un champ de massacres contre les chrétiens. Les nazis ne respectèrent pas ce concordat. Des responsables catholiques furent exécutés lors de la Nuit des longs couteaux. Le cardinal Pacelli, secrétaire d'État qui connaissait fort bien l'Allemagne, adressa pas moins de 45 notes de protestation aux représentants de l'État allemand. Il n'y eut pas de réponse.

Mit brennender sorge est une réplique à ce silence. Cette encyclique, adressée aux évêques allemands, exceptionnellement écrite et publiée en allemand, est faite pour être lue dans les églises de tout le pays. Pie XI y condamne les violations du concordat et le nazisme comme idéologie fondamentalement antichrétienne. Il déclare sans ambages que « *Les expériences des dernières années mettent les responsabilités en pleine lumière : elles révèlent des intrigues qui dès le début ne visaient qu'à une guerre d'extermination.* » Il rappelle que : « *Le croyant a un droit inaliénable à professer sa foi et à la vivre comme elle veut être vécue. Des lois qui étouffent ou rendent difficiles la profession et la pratique de cette foi sont en contradiction avec le droit naturel.* »

En représailles de ce texte, il y eut de fortes persécutions anticatholiques en Allemagne : 1 100 prêtres et religieux furent jetés en prison en 1937, et 304 prêtres furent déportés à Dachau un an plus tard. Les organisations catholiques furent dissoutes, et les écoles confessionnelles interdites.

...et au communisme

Dans l'encyclique *Divini redemptoris*, Pie XI condamnait fermement le communisme en le qualifiant d'« *intrinsèquement pervers* ». Il écrivait : « *On ne peut pas dire que de telles atrocités soient de ces phénomènes passagers qui accompagnent d'ordinaire toute grande révolution, des excès isolés d'exaspération comme il s'en trouve dans toutes les guerres ; non, ce sont les fruits naturels*

d'un système qui est dépourvu de tout frein intérieur. » Dans le journal *La Croix*, Mgr René Fontenelle, sulpicien et chanoine de Saint-Pierre de Rome, expliquait comment cette encyclique montrait « *l'incompatibilité absolue du communisme et du catholicisme* » et glorifiait « *la doctrine sociale de l'Église qui réconcilie les hommes dans la pratique de la justice et de la charité* ». Le rédacteur en chef du journal, le 21 mars, allait dans le même sens : « *En face de l'idéologie communiste, le pape déclare qu'il n'y a qu'un seul remède, la doctrine sociale de l'Église.* » Pie XI se place dans les pas de Léon XIII et de son encyclique *Rerum novarum*. Découle de ce texte un appel à un engagement social des chrétiens, dans la lignée d'Albert de Mun et de René de La Tour du Pin.

Enfin, le 29 septembre, avec *Ingra-vescentibus malis*, Pie XI parachève sa réflexion. Centrée sur le Rosaire, cette encyclique rappelle toutefois que « *l'autorité éternelle et suprême de Dieu, qui commande et interdit, est dédaignée et complètement niée par les hommes. Le résultat est que la conscience du devoir chrétien est affaiblie, et que la foi devient tiède dans les âmes ou entièrement perdue, allant jusqu'à ruiner la base même de la société humaine* ». Le pape continue et dénonce : « *Ainsi, d'une part il y a des citoyens menant une lutte atroce entre eux, parce que certains sont propriétaires de richesses abondantes, et d'autres doivent gagner leur pain par eux-mêmes et à la sueur de leur front. En effet, comme nous le savons, dans quelques régions, le mal a atteint un tel point qu'il cherche à détruire le droit à la propriété privée de sorte que tout pourrait être partagé en commun.* »

Avant de mourir, le pape Pie XI avait rédigé l'encyclique *Humani generis unitas* (*Sur l'unité de la race humaine*) qui condamnait l'antisémitisme, le racisme et la persécution des juifs. Nommée l'*Encyclique perdue*, elle parachevait, deux ans après la « salve » de 1937, une cohérence intellectuelle que cet anniversaire permet de souligner. Elle ne fut jamais publiée. ◆

Le pape Pie XI à Rome, en 1927

Par André Tourelles

Le profil psychologique

Soixante-sept ans après sa mort, Adolf Hitler demeure pour beaucoup une énigme. En tout cas psychologiquement. Comment cet homme a-t-il pu mettre au point le plus ignoble des massacres collectifs de l'histoire ? Quel pouvait être l'univers mental de ce monstre ? Bien des théories ont été émises sur le sujet. Certaines plus vraisemblables que d'autres.

En 1943, alors que l'Allemagne nazie commence à subir des défaites, l'*Office of Strategic Services* (la futur CIA) demande au Dr Walter Langer, un psychanalyste new-yorkais, de dresser un profil psychologique d'Adolf Hitler. L'OSS désirait en fait obtenir une analyse comportementale et psychologique en vue d'affiner ses stratégies, et de prédire le comportement futur d'Hitler.

Le profil historique

Le Dr Langer se base sur *Mein Kampf* et les discours pour produire un profil décrivant les traits de comportement probables d'Hitler ainsi que ses possibles réactions à l'idée que l'Allemagne pourrait perdre la guerre. Un profil décrivant Hitler comme « *un homme méticuleux, conventionnel, prude concernant son apparence et son corps. Un homme se considérant comme un porte-drapeau pour l'Allemagne, quoique peu courageux. Un maniaque craignant la syphilis, les germes et la pleine lune... ayant tendance à parler en long monologue plutôt qu'à converser avec les autres. Un homme incapable d'établir des relations intimes avec qui que ce soit, ou presque.* » Le profil pointe également un complexe d'Œdipe, à cause duquel Hitler ressentait le besoin de prouver sa virilité à sa mère... et qui aurait provoqué des déviances sexuelles (coprophilie et urophilie). Cependant, pour le Dr Langer, Hitler est physiquement en bonne santé, et il est donc peu probable qu'il meurt de cause naturelle. Toutefois, année après année, son état mental se détériore. Il risque donc de se suicider, à moins qu'il demande à l'un de ses hommes de confiance de l'aider à mettre fin à ses jours...

Alors qu'il tente toutes les mimiques pour impressionner ses futurs auditoires devant l'objectif d'Hoffmann, Hitler a bien du mal à cacher sa folie.

Les nouvelles théories

À première vue, le psychanalyste américain n'était pas très loin de la vérité, pourtant de nombreuses voix se sont élevées depuis pour apporter d'autres profils.

Pour la psychanalyste Alice Miller, les mauvais traitements infligés par ses parents auraient fait d'Hitler l'exterminateur que l'on connaît. Toujours selon elle, la présence de sang juif dans sa lignée serait à l'origine de tout. En effet, il aurait voulu dissimuler cette origine impure en exterminant l'ensemble du peuple juif. Une théorie également défendue par le psycho-historien américain, Robert Waite. Cette « haine de soi » l'aurait donc poussé au pire ?

D'autres spécialistes affirment eux que des troubles sexuels seraient à l'origine de tout. Hitler aurait été impuissant, mono-testiculaire, malade, pervers… Nul n'en sait vraiment rien mais selon ces théories, l'incapacité du Führer à avoir des rapports sexuels normaux aurait déclenché son agressivité.

On l'a compris, chacun cherche à imposer sa propre théorie. Pourtant, comme l'affirme le journaliste américain Ron Rosenbaum, auteur de *Pourquoi Hitler* : « *Il ne faut pas succomber à la tentation de l'explication unique qui dirait tout.* »

Un personnage comme Hitler était à l'évidence extrêmement complexe et souffrait peut-être de diverses affections. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas en faire un mystère car cela reviendrait à en faire un « Dieu du mal », chose qui ferait par trop plaisir à ses fidèles.

Il faut donc analyser les choses objectivement et tenter de dresser le profil psychologique le plus objectif possible. Aujourd'hui, une seule chose est sûre : un tel personnage avait toutes les chances d'être atteint de « psychose paranoïaque », la « maladie de la haine » comme l'appellent les spécialistes. Un gravissime trouble de la personnalité provoquant des délires dont la caractéristique est de pousser le malade à attribuer à l'autre ses propres impulsions. Accuser les Juifs de vouloir détruire la race aryenne pour justifier leur élimination par exemple… ◆

LE SAVIEZ-VOUS ?

L'AMI JUIF D'HITLER

Susan Mauss, historienne et membre du comité de rédaction du journal *Jewish Voice from Germany* vient de publier un document étonnant retrouvé dans les archives de la Gestapo de Düsseldorf. Une lettre, à l'en-tête du chef de la SS, Heinrich Himmler, indiquant clairement qu'Adolf Hitler demandait, pour un certain Ernest Hess, un traitement spécial.

Le document fait remarquer que M. Hess « *est Juif avec quatre grands-parents juifs* » mais souligne qu'Adolf Hitler souhaiterait voir la demande du juge d'obtenir un traitement d'exception être prise en compte « *avec bienveillance* ». La lettre se termine par une invitation lancée aux autorités compétentes à « *laisser tranquille à tous égards* » l'intéressé.

Pourquoi un tel intérêt du Führer à son égard ? Tout simplement parce que Ernest Hess faisait partie de la même unité combattante qu'Hitler pendant la Première Guerre mondiale.

Une protection bien temporaire puisque Ernest Hess fut finalement déporté quelques mois plus tard au camp de Milbertshofen (Munich). Il a survécu au camp, à la guerre, et fit carrière dans les chemins de fer. Il est mort en 1983 à Francfort. E.G.C

La Fin, *peinture de Koukryoiksy, collectif artistique russe composé de Mikhail Kouprianov (1903-1991), Porfiri Krylov (1902-1990) et Nikolai Sokolov (1903-2000), huile sur toile, 1947-1948, Tretyakov Gallery, Moscou.*

© FineArt Images/Leemage

Par Éric Garnier-Covo

Le suicide d'Hitler

Le 30 avril 1945, Adolf Hitler se suicide en compagnie de sa jeune épouse pour échapper, dit-on, à ses responsabilités. Pourtant, la finalité de cet acte n'est peut-être pas aussi simple, et le Führer, dans son extrême mégalomanie, a certainement voulu donner à sa mort une tout autre signification.

Depuis quelques mois, la contre-offensive menée par les Alliés et l'Armée rouge fait inexorablement reculer les troupes du IIIe Reich. Hitler se refuse à envisager la défaite, qui devient pourtant plus que probable. Le Führer reste persuadé que la victoire finale est encore possible en attendant « *les armes miracles* » que seront, incessamment, les fusées V2 et les Messerschmitt Me 262, premiers chasseurs à réaction. Ses ordres s'avèrent chaque jour plus irréalistes. Pour lui, tous les scénarios sont bons, pourvu que la victoire allemande en soit l'issue. Hitler se raccroche même au fol espoir de voir les Alliés se joindre à lui dans sa lutte contre l'ennemi communiste, comme le prouvent les négociations engagées entre Himmler et Bernadotte, président de la Croix-Rouge et représentant, pour cela, des Alliés.
Bien évidemment, le refus du gouvernement allié sera catégorique.

L'ordre de la politique de la terre brûlée

Sur le front, les événements s'enchaînent, et les troupes alliées et soviétiques gagnent du terrain ; la défaite est proche. Durant les derniers mois de son règne, Hitler rechigne même à apparaître en public. Il laisse Joseph Goebbels mener les troupes allemandes « *à la victoire* », tandis que son pouvoir s'étiole peu à peu. Convaincu que l'Allemagne,

comme lui, ne survivra pas à la défaite, Hitler ordonne, le 19 mars 1945, l'application de la politique de la terre brûlée, caractérisée par le sabordage total du pays et de son potentiel militaire et économique. Heureusement, ses généraux, emmenés par le ministre de l'Armement Albert Speer, refusent d'exécuter cet ordre désespéré.

Les derniers jours du *Führerbunker*

Le 24 avril 1945, la situation allemande devient désespérée. La jonction entre les fronts ouest et est se réalise sur les bords de l'Elbe tandis que le siège de Berlin a déjà commencé depuis deux jours. À l'ouest, il reste d'importantes poches de résistance qui laissent à penser que la guerre sera encore longue et difficile. Mais la prise de la capitale du Reich demeure un objectif important : non seulement elle constitue une étape essentielle, mais – les Alliés le savent – Hitler s'est réfugié à Berlin depuis quelques mois déjà.

Il se terre dans son *Führerbunker*, en proie à la maladie et à une paranoïa chaque jour un peu plus véhémente. Acculé, délaissé par une grande partie de ses généraux, il imagine alors son ultime plan, et peut-être l'un des plus machiavéliques. Persuadé que le monde doit se débarrasser du communisme, il mobilise ses dernières forces et toute son énergie pour que son œuvre survive à sa défaite.

La mise en scène du suicide

Convaincu que seule son existence empêche l'union des forces allemandes et alliées contre la menace rouge, il se résout à mettre en scène un suicide dont le message est clair : le Führer est mort au combat en donnant jusqu'à son dernier souffle pour son idéal de toujours, l'éradication de la menace soviétique. Le 30 avril 1945, après avoir épousé en toute hâte Eva Braun, sa compagne, il avale une capsule de cyanure de potassium, ayant préalablement pris soin de s'assurer que sa jeune épouse partagerait son funeste destin. Comme prévu dans son testament, son corps sera incinéré par son chauffeur et son aide de camp dans un cratère proche du bunker, tandis que Himmler et Goëring se verront écartés de sa succession au profit de l'amiral Dönitz, seul capable, selon lui, de négocier avec les Alliés et, surtout, d'incarner une autre idée de l'Allemagne aux yeux du monde entier.

On connaît la suite, y compris les thèses les plus fantaisistes qui ont fait survivre Hitler à la mise en scène de son suicide... ◆

© Keystone-France

L'unique image du cadavre d'Hitler prise, semble-t-il, par son garde du corps.

POUR CONCLURE

TOUJOURS MONTRER, EXPLIQUER, RÉVÉLER...

À l'usage de tous ceux qui songeraient à contester la réalité, aux tristes sires du négationnisme et du révisionnisme, il faut sans cesse rappeler l'horreur des camps de la mort, l'ignominie barbare des coupables. Aux détenteurs de la justice et fervents amoureux de la défense et des droits, il faut rappeler que chacun doit œuvrer à l'exemplarité du droit et de l'action de la justice. Ne point trop juger l'Histoire ; l'Histoire jugera seule les juges s'ils ne l'ont pas honorée. Nul n'oubliera que la justice humaine doit passer. Le rappel de la mémoire est toujours d'actualité, surtout quand les tendances dictatoriales ou les extrémismes resurgissent des limbes. L'Histoire doit expliquer, montrer, révéler, ne pas être apologétique ; elle doit proposer une réflexion autocritique sur ce que firent les hommes, tous les hommes ; elle doit poser le problème de l'élaboration du passé, l'*Aufarbeitung der Vergangenheit* (le devoir de mémoire). C'est là où le bât blesse, dans ce vide laissé par l'histoire idéologique développée dans les années 1960-1970. Là est la porte ouverte au révisionnisme historique : fuir la connaissance et la lecture critique, gommer un aspect des choses par un aveuglement doctrinal, idéologiser la lecture des faits.

© Wojtek Laski/Diffusion Laski/Keystone-France

LE GRAND ENTRETIEN

Frédéric Thébault

LA GÉNÉALOGIE POURRAIT S'APPELER « MICRO-HISTOIRE »

Propos recueillis par Éric Garnier-Covo

Chaque année, de plus en plus de nos concitoyens désireux de savoir si leur histoire familiale rencontre la Grande Histoire, s'intéressent à la généalogie. Et pour cause, celle-ci est pour chacun une manière d'ancrer ses racines dans l'Histoire. Pour en savoir plus, nous avons rencontré Frédéric Thébault, responsable éditorial de GeneaNet, l'un des acteurs majeurs du monde de la généalogie.

Actualité de l'Histoire : *La généalogie, est-ce tout simplement retrouver ses ancêtres, découvrir l'histoire de sa famille et réaliser son arbre généalogique, ou est-ce autre chose ?*

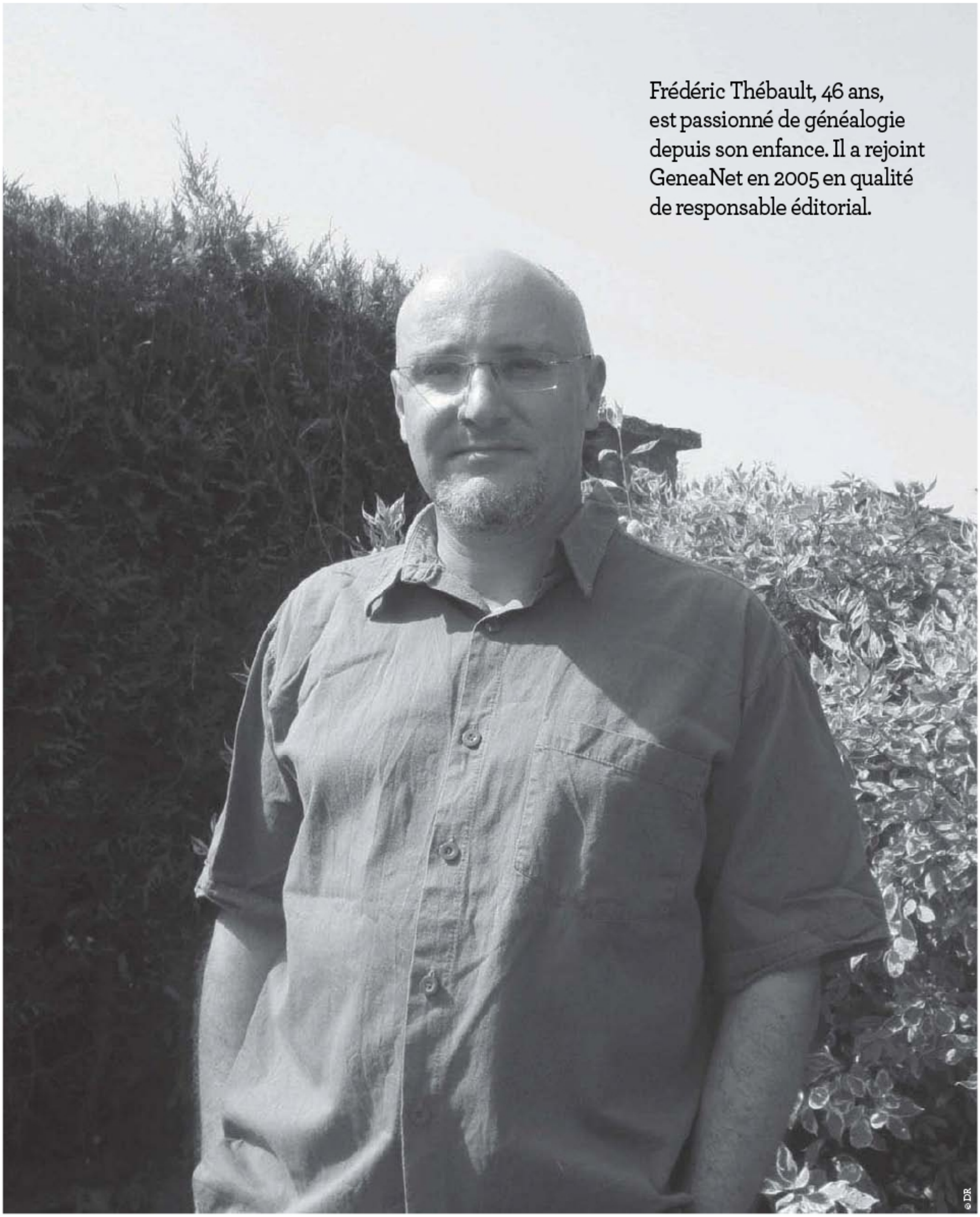
Frédéric Thébault : C'est tout cela et plus encore... De fait, chaque personne qui réalise ses recherches trouve sa propre réponse. Pour certains, c'est le besoin de reconstituer une histoire familiale éparse, pour d'autres cela commence par la volonté de résoudre un « secret de famille », ou encore, découvrir l'origine de leur nom, mais bien souvent il reste difficile de dire « pourquoi » on « fait » sa généalogie : c'est une quête intime et personnelle, qui naît souvent, il faut bien le dire, de la prise de conscience que l'on n'est pas immortel, suite au décès d'un proche par exemple.

AdH : *Quel est l'apport de la généalogie à la science historique et à la sociologie contemporaine ?*

F.T. : La généalogie, si elle est réalisée de façon complète (non par un simple alignement de lieux et de dates, mais par une reconstitution des familles et des liens familiaux, une étude sur les métiers effectués, le pourquoi des migrations, etc.) pourrait également se dénommer « micro-histoire ». Elle permet de se rapprocher au plus près de l'individu, de comprendre l'entourage dans lequel il évoluait, sa mentalité, tout en le situant dans la « Grande Histoire », dans le contexte historique qui était le sien. La généalogie peut constituer une bonne matière première pour l'historien et le sociologue, tout comme les études historiques et sociologiques contiennent de précieux éléments pour réaliser une généalogie. Ce sont deux phénomènes identiques et complémentaires, l'un à grande échelle et l'autre à petite échelle.

AdH : *Quelles sont les méthodes de recherches utilisées par la généalogie aujourd'hui ?*

F.T. : Internet, notamment, a bouleversé la façon de travailler des généalogistes. La plupart des départements français publient leur état civil ancien, des listes de recensement, de conscrits, des tables de décès, des plans cadastraux et même des listes notariées. On ne perd plus de temps à se rendre dans un dépôt d'archives et à en comprendre le fonctionnement, tout est à portée de clic. On trouve également, comme sur GeneaNet, des livres anciens ▸▸▸



Frédéric Thébault, 46 ans, est passionné de généalogie depuis son enfance. Il a rejoint GeneaNet en 2005 en qualité de responsable éditorial.

© DR

« LA GÉNÉALOGIE PERMET DE SE RAPPROCHER AU PLUS PRÈS DE L'INDIVIDU, DE COMPRENDRE L'ENTOURAGE DANS LEQUEL IL ÉVOLUAIT, SA MENTALITÉ, TOUT EN LE SITUANT DANS LA "GRANDE HISTOIRE". »

›››› numérisés par milliers, des études de sociétés savantes, de la presse quotidienne, etc. Sans compter les innombrables documents numérisés ou relevés et échangés bénévolement (et gratuitement) par les internautes. Un important réseau d'entraide existe, qui réunit amateurs débutants et éclairés, avec souvent la présence d'historiens confirmés. Tout cela n'exclut bien évidemment pas la recherche traditionnelle au sein des dépôts d'archives, car on ne trouve bien sûr sur Internet que ce que l'on y met, mais c'est déjà une matière première formidable. Mais surtout, aucune recherche, avec les meilleurs outils qui soient, ne remplace l'esprit de déduction, la connaissance historique, la prudence et la vérification de toutes les sources trouvées.

AdH : *Qu'est-ce qui différencie la généalogie de la première moitié du XX^e^ siècle avec celle du XXI^e^ siècle?*

F.T. : Le nombre de généalogistes, et le moyen d'accéder aux sources ! La réponse précédente évoque Internet qui a évidemment permis à « monsieur tout le monde » de s'intéresser à une science réputée « poussiéreuse ». La généalogie du XXI^e^ siècle s'est réellement démocratisée, et ce n'est que le début, c'est pour cela que le public est de plus en plus nombreux, car il a compris que les recherches généalogiques n'étaient pas réservées à une élite.

AdH : *Les Anglo-saxons s'intéressent également à leurs origines familiales, mais il semble que le phénomène a pris en France une telle ampleur que l'on pourrait presque parler d'une « passion française » ?*

F.T. : Les Anglo-saxons, et surtout les Américains, s'intéressent à la généalogie parce qu'ils ont une histoire relativement courte et que tous savent descendre d'immigrants européens. Mais leurs origines sont éparpillées bien souvent dans divers pays et ils sont vite bloqués dans leurs recherches. Si la généalogie en France a autant de succès, c'est sans doute à cause de la foison de sources disponibles. La France est un pays qui a traditionnellement toujours favorisé l'archive écrite, et cette archive est riche, bien conservée et facilement accessible. Je ne pense donc pas que la « passion française » soit liée au caractère ou à l'esprit français, c'est simplement une chance historique : l'occasion fait le larron !

AdH : *Quels sont les pionniers de la généalogie ?*

F.T. : Sans nul doute Jean-Louis Beaucarnot, journaliste et écrivain, qui a le premier, dès les années 1980, publié des livres « grand public » consacrés à la généalogie. Avant lui, il s'agissait plutôt de descendants de familles nobles ou d'érudits locaux qui travaillaient sur des familles « importantes » ou réalisaient l'histoire de leur commune ou de leur région, travaux publiés au compte-goutte, qui n'intéressaient que ceux qui les publiaient et que l'on trouve sous forme d'usuels aux archives départementales ou dans certaines bibliothèques : le colonel Arnaud, le comte Amédée de Foras, l'armorial Jougla de Morenas, toutes les revues scientifiques du début du siècle, etc. Ce sont des ouvrages qui sont aujourd'hui devenus eux-mêmes des références

Pionnier du web généalogique, GeneaNet s'est fondé dès 1996 sur une idée simple : le partage gratuit des données (arbres généalogiques, documents numérisés, photos anciennes...). Fort de son succès, le site recense aujourd'hui plus d'un milliard d'individus.

pour les généalogistes actuels. Et puis évidemment, les nombreuses associations généalogiques constituées d'amateurs anonymes, créées depuis les années 1960 qui ont eu le vent en poupe dans les années 1980 et 1990, malheureusement en perte de vitesse depuis l'arrivée d'Internet. Quant aux pionniers de l'Internet : GeneaNet s'est créé en 1996 avec une idée simple, l'échange de ses données généalogiques personnelles, reprise par la plupart des sites web actuels.

AdH : *Derrière la passion pour la généalogie n'y a-t-il pas une quête identitaire d'un pays dont la société mue et se transforme ?*

F.T. : Plutôt que la quête identitaire d'un pays, je parlerai d'une quête personnelle, purement individuelle et intime, face à un monde où tout va de plus en plus vite, quand la famille se sépare, avec des oncles, tantes, frères et sœurs qui habitent aux quatre coins de la France, de l'Europe et du monde. Retrouver des racines bien ancrées dans un terroir permet à l'individu de se situer et de dire *« je viens de là »*, même s'il arrive que ce « là » soit multiple et qu'il n'y ait jamais mis les pieds...

AdH : *Comment la généalogie peut-elle s'adapter au nouveau contexte d'une société multiculturelle ?*

F.T. : Comme je l'ai dit, la France est sans doute le pays le mieux fourni en archives, mais les passionnés ne reculent devant rien et on sent bien que la recherche de ses racines s'étend partout dans le monde. Tant qu'il y aura des documents à photographier, des livres à numériser, des informations à glaner et à publier sur le Net, alors il suffit d'un passionné dans n'importe quel pays du monde qui ait accès aux archives proches de chez lui, pour que la planète en profite. La généalogie n'a pas de barrières, pas de frontières, elle s'adapte naturellement aux besoins des individus.

AdH : *L'arbre généalogique a-t-il encore un sens pour les jeunes générations ?*

F.T. : Plus que jamais ! Avec la mixité des populations, il n'y a pas de raison qu'un descendant de Polonais, de Marocains ou de Viêtnamien ne ressente pas, plus encore que quelqu'un dont les racines sont ancrées dans un seul village français, le besoin intime de savoir « d'où il vient ». Ce sera probablement plus difficile pour lui de retrouver ses ancêtres, mais pourquoi n'aurait-il pas plus envie qu'un autre de savoir qui ils étaient ? Bien au contraire, plus les origines sont variées, plus intriguante et plus passionnante devient la quête. Et si vous voulez dire que les jeunes s'intéressent moins à la généalogie qu'avant, c'est faux, ils ne s'y intéressent ni plus ni moins : le fait d'être jeune et de construire sa vie implique nécessairement de s'occuper du présent, c'est surtout en prenant de l'âge et en voyant disparaître les anciens que l'on se préoccupe de la recherche de ses racines. Je ne pense pas que soit spécialement lié à une époque ou à des origines. Le seul élément qui pourrait engendrer un désintérêt pour la généalogie serait que le monde se transforme en se ralentissant, que les migrations et la population diminuent, et ce n'est pas pour demain... ◆ *Pour aller plus loin : www.geneanet.org*

© Selva/Leemage

La bataille de Valmy, 1792, gravure de la fin du XIXe siècle

Par Georges Poisson

Valmy : la naissance d'une armée nationale ?

Certains qualifient la bataille de Valmy de simple engagement d'artillerie. Le fameux moulin n'en demeure pas moins le symbole d'une mobilisation nouvelle : celle des citoyens. Il s'agissait de défendre une Révolution qui était dans sa prime jeunesse. Et le peuple a répondu à l'appel. C'est du moins ce que l'histoire en a retenu, faisant sans doute de Valmy le premier symbole d'une nation engagée dans sa défense.

De cette bataille du 20 septembre 1792 (jour où la Convention se substituait à la Législative), « *l'idée de manœuvre* », comme l'on disait (le dit-on encore ?) dans les pelotons d'élèves officiers, revient au commandant de l'armée du Centre, celui que les Flamands nommaient « *kleyn manneke* » (petit bout d'homme) : le général Dumouriez. Bon manœuvrier, il tenait l'Argonne, « les Thermopyles de la France », sans parvenir cependant, faute de troupes, à en barrer tous les défilés, mais il professait une idée simple : que le général Beurnonville, commandant de l'armée du Nord, et le général Kellermann, de celle de l'Est, le rejoignent. Les trois généraux au coude-à-coude viendraient à bout de l'ennemi prussien et autrichien, auquel s'étaient ralliés quelques émigrés français, qu'ils méprisaient. Mais les deux autres chefs d'armée ne se souciaient guère de rejoindre leur collègue, lequel ne parvenait pas non plus à convertir à son idée le ministre de la Guerre et ses bureaux.

Amasser des troupes au coude-à-coude

C'est là qu'intervint le commissaire des guerres du camp de Châlons, le maréchal de camp Choderlos de Laclos – plus connu comme auteur des *Liaisons dangereuses* –, tout récemment nommé. Il avait d'abord pensé, prévoyant la rupture du front, organiser la défense de Paris sur la Marne, mais, caractéristique d'un grand chef, il savait reconnaître la supériorité d'une conception contraire. Abandonnant son idée première, il se rallia au plan de Dumouriez et se mit à le seconder de toutes ses forces, sur le plan des renforts, lui envoyant toutes les troupes dont il pouvait disposer, et sur celui du commandement.

Or, de ce côté, une seule autorité, bien que démonétisée, pouvait encore être utilisée. Celle du généralissime siégeant à Châlons, le vieux maréchal Luckner, hésitant et un peu gâteux, à qui Laclos, qui sans doute tenait sa plume, fit adresser à Kellermann l'ordre d'aller avec ses 50 000 hommes au camp de Sainte-Ménehould se porter aux côtés de Dumouriez qui – sachant avant Bonaparte gagner les batailles grâce aux jambes des soldats – n'avait pas hésité à renverser les positions. Laissant ouverte la route de Paris, il s'était placé derrière l'ennemi, coupant ses communications : coup de poker, qui réussira lors de la bataille, à la veille de laquelle Beurnonville vint rejoindre les deux généraux. Ainsi allait se dérouler, près des bords de l'Aisne et autour du célèbre moulin ›››

PORTRAIT

DUMOURIEZ (1739-1823)

Alternativement militaire et diplomate, Charles François Dumouriez est victime de ses initiatives et embastillé. On l'envoie réaménager le port de Strasbourg pendant douze ans. En 1789, il est d'ailleurs commandant de la garde nationale de cette cité. Il se rallie à la Révolution. Proche de Mirabeau et de La Fayette, il devient ministre des Relations extérieures. Favorable à la guerre contre l'Autriche, il est nommé commandant de l'armée du Nord en août 1792. Bien meilleur officier que Kellermann, il est le vrai vainqueur de Valmy, le 19 septembre. Le 6 novembre suivant, il remporte une grande victoire sur les Autrichiens à Jemmapes. Puis il s'empare de toute la Belgique. Malgré ses intrigues, la Convention lui confie la direction de l'armée de Hollande en 1793. Mais il est vaincu à Neerwinden le 18 mars, alors que les commissaires politiques Danton et Delacroix le surveillent de près. Puis il trahit et, après une vaine tentative pour retourner son armée, passe lui-même à l'ennemi avec le duc de Chartres (le futur Louis-Philippe). Il vit ensuite en Angleterre où il mourra, non sans avoir tenté de nuire à Napoléon (conspiration de Cadoudal, appui donné à Wellington pendant la guerre d'Espagne).

LES DATES CLÉS

20 avril 1792
L'Assemblée nationale législative déclare la guerre à l'empereur d'Autriche sur proposition de Louis XVI.

18 août 1792
Les forces contre-révolutionnaires, commandées par le duc de Brunswick, envahissent la France.

2 septembre 1792
Verdun, place réputée imprenable, tombe sous le feu de l'ennemie. La route de Paris est ouverte.

19 septembre 1792
Dumouriez et Kellermann se rejoignent à Sainte-Menehould et coupent finalement la route des contre-révolutionnaires qui se dirigent vers Paris.

20 septembre 1792
Prussiens et Autrichiens attaquent les Français à Valmy. Ces derniers tireront pas moins de 20 000 coups de canon au cours de la bataille.

21 septembre 1792
Les Français ont réussi à assurer la sécurité de Paris, et finalement le bilan n'est pas si lourd que cela.

»» de Valmy (reconstruit plusieurs fois depuis) cette action dont Laclos avait été l'organisateur. Les Français battus, la route de Paris était ouverte, les émigrés rentraient en masse, la Révolution était écrasée.

La victoire des Gribeauval

Brunswick, général en chef prussien, voulait monter une belle manœuvre stratégique : le roi de Prusse, présent et impatient, le contraignit à attaquer de front, et les Français résistèrent au cri de Kellermann, « *vive la Nation !* ».
La bataille qui dura de 7 à 8 heures ne se réduisit pas, comme on l'a trop dit, à un simple duel d'artillerie : il y eut des engagements du côté de Kellermann, du général de Valence et du « général Chartres », c'est-à-dire le jeune Louis-Philippe. Néanmoins, ce furent les canons français, les célèbres Gribeauval au début de leur carrière, qui, prenant l'ennemi en enfilade, décidèrent du sort de la journée. Le soir venu, les Prussiens se retirèrent sous la pluie. Il resta sur le terrain environ 500 cadavres des deux camps.

Un accord entre chefs de bonne compagnie

Incontestable victoire française, mais dont on a souvent mal séparé deux phases bien distinctes : la bataille elle-même, indiscutable succès plus psychologique que stratégique, et la retraite de l'ennemi, vraisemblablement négociée les jours suivants avec Brunswick.
L'armée prussienne, loin de ses bases, impressionnée

PORTRAIT

CHODERLOS DE LACLOS (1741-1803)

Pierre Ambroise Choderlos de Laclos n'a pas été, comme on le croit, l'auteur d'une seule œuvre… sulfureuse. Militaire entré en 1789 au service de Philippe Égalité, il est rappelé en service par Danton et placé sous les ordres du généralissime Luckner ; puis il est nommé « maréchal de camp assimilé », en quelque sorte général de brigade à titre temporaire. Il est l'« organisateur » de la victoire de Valmy. Il rédige des textes dans des domaines très variés : des traités de stratégie militaire, des poésies galantes ou érotiques, un opéra-comique, des essais sur la condition et l'éducation des femmes, et même des comptes rendus littéraires. Il est, bien évidemment, l'auteur d'un grand chef-d'œuvre internationalement reconnu : *Les Liaisons dangereuses*. Le livre est ainsi résumé par Baudelaire dans ses notes sur l'ouvrage : « *L'amour de la guerre et la guerre de l'amour* » ; de cette œuvre il dit même : « *Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace.* »
En 176 lettres, Choderlos de Laclos décrit le comportement des libertins pour, dit-on, mettre en garde les lecteurs vertueux des dangers que représente le libertinage. Deux libertins, le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil, en sont les protagonistes exaltés. S'agit-il d'un traité du mal ? La composition littéraire, l'approche stylistique rigoureuse et les analyses psychologiques sont d'une grande fermeté. C'est l'un des chefs-d'œuvre de la littérature romanesque du XVIIIe siècle, qui met en scène les intrigues de l'aristocratie. Il influencera la production littéraire des XIXe et XXe siècles, mais aussi le cinéma et la télévision des cinquante dernières années, puisque le roman a été plusieurs fois porté au cinéma, par Roger Vadim, Stephen Frears et Miloš Forman notamment. L'œuvre permet d'observer la perversité des uns et la naïveté des autres, et de comprendre les ressorts de la passion.

© Photo Josse/Leemage

par la puissance de feu de l'artillerie française, était d'autant plus démoralisée qu'elle souffrait de dysenterie : les grenadiers prussiens, a-t-on dit, avaient abusé des raisins encore verts de Champagne. Et les chefs hésitaient aussi : le roi de Prusse voulait garder les mains libres pour un nouveau partage de la Pologne, et Brunswick, franc-maçon, n'avait plus guère envie d'affronter Dumouriez, autre maçon, qui, rêvant déjà de jouer les Monk, préférait ménager un ennemi qu'il n'était pas certain de pouvoir reconduire l'épée dans les reins. En effet, l'armée révolutionnaire, composée pour partie de vieux soldats de l'Ancien Régime et pour autre partie de volontaires de 1791, était ardente et pleine de courage, mais n'aurait peut-être pas supporté une campagne lente et méthodique. L'accord se fit vite entre chefs de bonne compagnie, et il ne semble pas nécessaire, comme on l'a parfois prétendu, de faire intervenir dans l'histoire le cadeau à Brunswick de certains joyaux de la couronne, récupérée après le cambriolage du garde-meuble. Ce qui n'exclut pas le « pourboire substantiel » que certains ont supposé.

Ni le ministère français ni les états-majors prussien et autrichien n'attachèrent une importance exagérée à ce fait d'armes épisodique d'une guerre de mouvement. Celui qui comprit toute l'importance de la journée fut un témoin, civil de surcroît : le jeune Goethe. Il déclara : « *D'ici et d'aujourd'hui date une époque nouvelle de l'Histoire universelle.* » Effectivement, les soldats de Valmy allaient, durant vingt ans, conquérir l'Europe. ◆

PORTRAIT

KELLERMANN, DUC DE VALMY (1735-1820)

François Christophe Kellermann est officier à 17 ans. Devenu maréchal de camp en 1788, il prend parti en faveur de la Révolution. Il commande en Alsace une petite armée de 22 000 hommes. Face à l'avancée des Coalisés conduits par le duc de Brunswick, il ne peut résister seul. Dumouriez le rejoint avec l'armée du Nord à Sainte-Ménehould le 19 septembre 1792. Les Français sont alors 50 000.

Le 20 septembre, c'est l'astucieuse canonnade de Valmy. Un affrontement où 300 Français et 180 Prussiens trouvent la mort. Suffisant toutefois pour faire reculer les Prussiens et rendre à jamais immortel Kellermann.

Il demeure l'homme qui a éreinté la contre-révolution monarchique européenne.

Chargé de briser l'insurrection de Lyon en 1793, il est ensuite emprisonné, puis acquitté en 1794. On le retrouve dans l'armée des Alpes dirigée par Bonaparte en 1797. Il poursuit alors une carrière plus protocolaire : sénateur, maréchal honoraire en 1804, duc de Valmy en 1808, enfin gouverneur de Hanau en 1809. Il se rallie aux Bourbons, devient gouverneur de Strasbourg et pair de France.

Par Jean-Luc Garnier

La grande aventure des paquebots et des liners

Les mythiques paquebots et liners connurent un immense succès pendant plus d'un siècle, auprès des princes de l'industrie, des riches Anglais, de la bourgeoisie européenne, aussi bien que des émigrants vers le Nouveau Monde. Peu à peu, ils s'ouvrirent aux touristes des classes moyennes. Les compagnies rivalisèrent dans la course à la performance (le Ruban bleu), la taille, l'innovation technique et le luxe. Retour sur une aventure qui retrouve des couleurs au début du XXIe siècle.

© Keystone-France

Le 12 juin 1936, le paquebot géant Queen Mary *arrive au port de New York à l'issue de sa première traversée transatlantique.*

Le 15 juillet 1783, le comte Jouffroy d'Abbans procède sur la Saône à l'essai d'un bâtiment sans voiles de 46 m de long qui remonte le courant du fleuve sous le seul effet de sa « pompe à feu ». La démonstration a lieu devant des milliers de personnes parmi lesquelles se trouvent en bonne place cinq membres de l'Académie de Lyon. Malgré cette réussite, Jouffroy d'Abbans ne peut exploiter commercialement son adaptation nautique de la machine de Denis Papin. La révolution survenant, il doit partir en exil. Il vient pourtant d'ouvrir une nouvelle ère de la navigation et du transport maritime qui mènera des populations entières d'un bout du monde à l'autre.

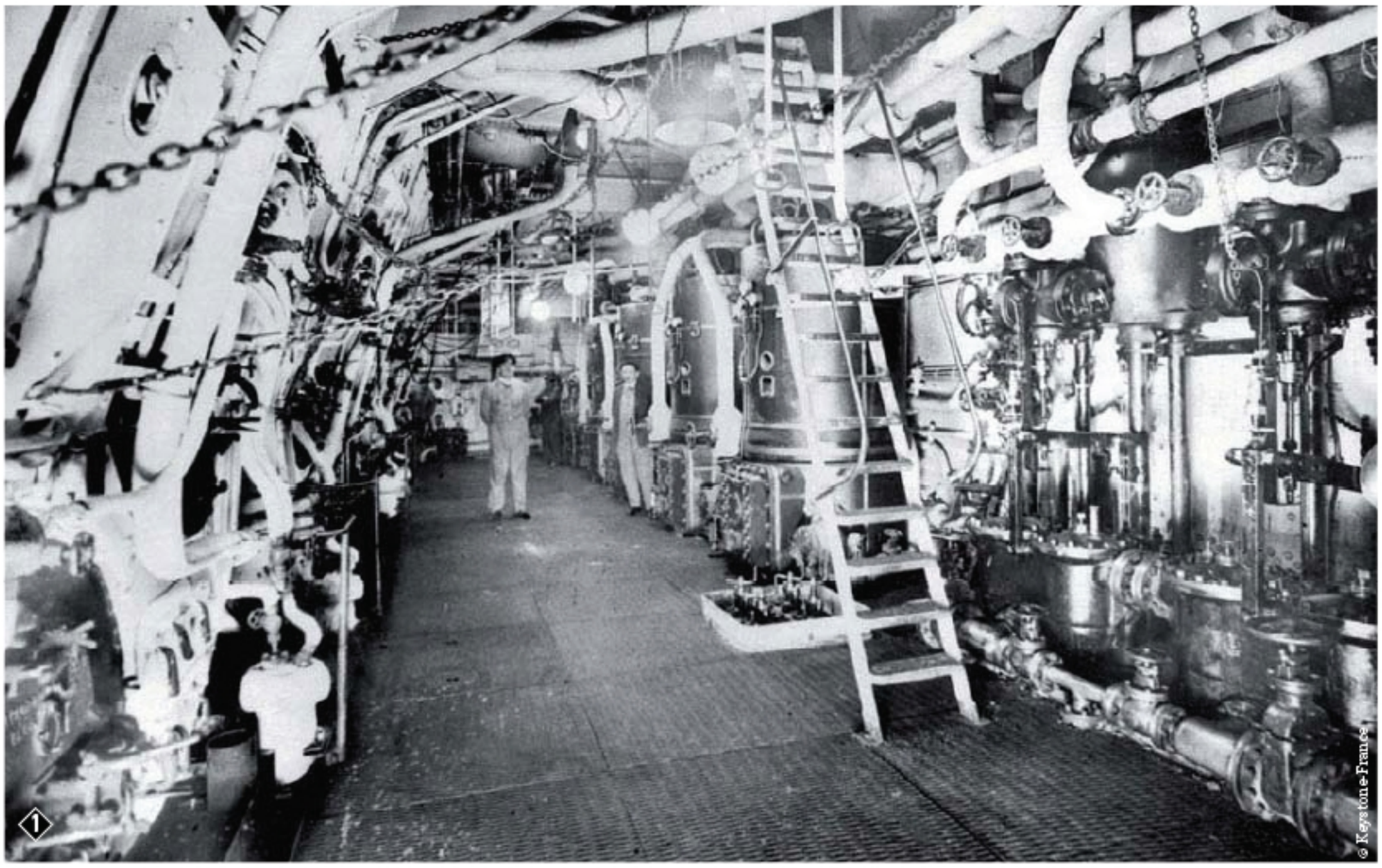
La naissance de la propulsion mécanique

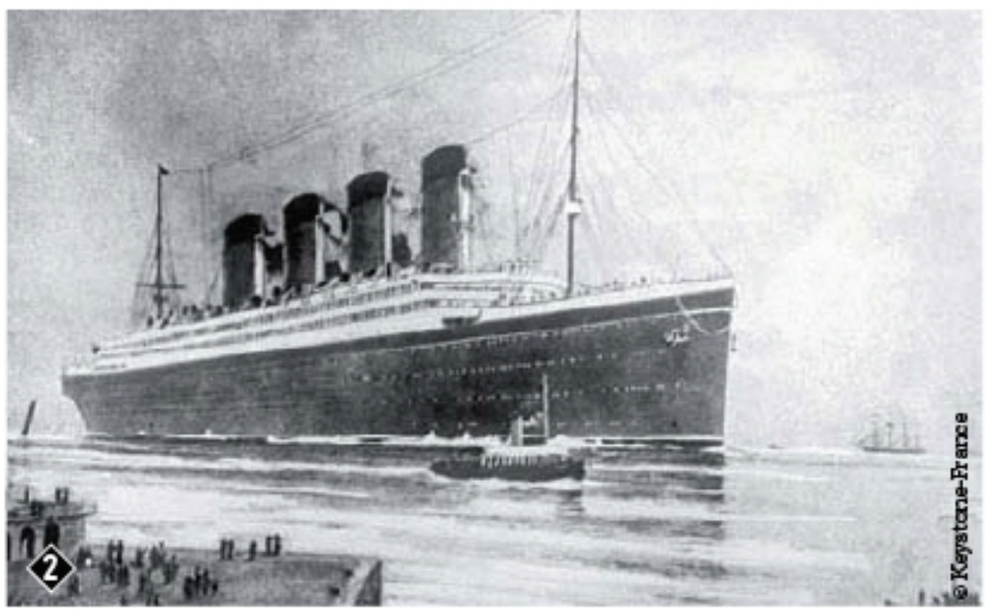
Curieusement, c'est un autre émigrant qui fait à nouveau naviguer un bateau à vapeur en France. L'Américain Robert Fulton met à l'eau, sur la Seine, un bateau construit à Chaillot. Le 9 août 1803 (20 thermidor, an XI), il évolue pendant une heure et demie en remorquant deux embarcations dans lesquelles ont pris place les membres de l'Académie des sciences. Bonaparte n'ayant pas souhaité s'intéresser à cette technique (il faut dire que les machines venaient d'Angleterre), Fulton regagne les États-Unis et se fait expédier une machine à New York. Il y construit *Le Clermont*, navire de 50 m auquel il fait remonter l'Hudson jusqu'à Albany avec 40 personnes à bord, après l'avoir essayé sur l'East River le 9 août 1807, soit juste quatre ans après ses essais parisiens.

À la suite de ces essais réussis, la propulsion mécanique est adoptée plus rapidement aux États-Unis qu'en Europe, même si elle y garde un caractère essentiellement fluvial. Cependant, en 1816,

la première traversée de la Manche à vapeur est effectuée sous pavillon français. Pourtant, le navire et son équipage, hormis le capitaine, sont Anglais. L'*Élise*, menée par le capitaine Andriel, rallie Londres au Havre au terme d'une traversée très agitée qui frappe l'opinion publique.

Dès lors, la navigation à vapeur se répand, d'abord en Méditerranée, puis sur les mers européennes du Nord. Jusqu'alors, le trafic commercial était assuré par des navires de taille modeste. En 1827, 820 voiliers long-courriers naviguent sous pavillon français, mais leur tonnage moyen ne dépasse pas 250 tonneaux. Les paquebots à voile de l'époque mettent entre 30 et 45 jours pour rejoindre la côte américaine, durée que les passagers passent dans un confort très relatif. L'usage de la propulsion à vapeur présente l'avantage d'une certaine régularité, mais cet avantage est remis en cause par le poids du combustible à embarquer et par celui du moteur lui-même. Enfin, la propulsion par roues à aubes n'est pas très adaptée aux mers difficiles. Mais dès 1841, le premier navire à propulsion à hélice est construit en France, chez Augustin Normand au Havre. Le *Napoléon* est encore un voilier à machine auxiliaire. La voile devient à son tour vraiment auxiliaire avec un vaisseau dessiné par Dupuy de Lôme, lancé en 1850 d'abord sous le nom de *24 février*, puis de *Président*, avant de reprendre celui de *Napoléon*. Sa machine de 900 chevaux parvient à le propulser à la vitesse, impressionnante pour l'époque, de plus de 13 nœuds. En 1864, la Compagnie générale transatlantique ouvre sa ligne Le Havre-New York avec le *Napoléon III*, propulsé par roues à aubes. Sur l'Atlantique, les meilleurs paquebots atteignent une vitesse de 16 nœuds, tandis que leur taille augmente ▸▸▸





››› sans cesse. L'*Amérique* de la Compagnie générale transatlantique, lancé en 1872, atteint une longueur de 125 m. Un quart de siècle plus tard, les navires atteignent 200 m de long et une vitesse de 22 nœuds, traversant l'Océan en moins de six jours.

La bataille de l'Atlantique

Alors que l'épopée des grands voiliers s'achève, le flambeau du prestige maritime des grandes nations passe aux paquebots à vapeur, puis à moteur. Et c'est principalement sur la ligne transatlantique nord que les États se livrent une bataille de renommée par l'intermédiaire de navires de plus en plus grands, toujours plus rapides et plus luxueux, du moins pour une certaine catégorie de clientèle. Car l'essentiel du marché des passagers assurant la rentabilité de cette ligne est constitué par le flot des immigrés partant pour le Nouveau Monde. À la veille de la Première Guerre mondiale, la Compagnie générale transatlantique assure les trois cinquièmes du trafic passant par la France. On estime que le flux d'immigration entre 1820 et 1920 a concerné 72 millions d'Européens fuyant la misère pour aller construire une nouvelle nation. Ce marché donne lieu à une concurrence sévère entre compagnies. En Allemagne, la Norddeutscher Lloyd Linie dispute la suprématie à la Hamburg-Amerika Linie au travers de navires toujours plus grands et plus rapides. Au début du xx[e] siècle, ces deux compagnies sont les plus importantes en termes de tonnage et de nombre de navires. En Grande-Bretagne, deux compagnies plus modestes, mais promises à un bel avenir, s'affrontent sur l'Atlantique : la White Star Line et la Cunard cherchent à détrôner les compagnies allemandes. Le symbole de cette concurrence est

1 *Contrairement aux autres transatlantiques de l'époque dont la propulsion se fait grâce à la vapeur, les ingénieurs du* Normandie *ont opté pour une propulsion par turbines électriques, ce qui facilite les changements de caps du navire.*

2 *Le paquebot britannique* Titanic *quitte le port de Southampton (Angleterre) pour sa première traversée vers New York avant la terrible catastrophe du 14 avril 1912.*

le Ruban bleu attribué au navire le plus rapide sur la route de New York. Dès 1891, la White Star Line, dont les noms de paquebots se terminent en « ic », a conquis le Blue Ribond avec le *Majestic* et le *Teutonic*.
En 1907, le *Lusitania* et le *Mauretania* de la Cunard s'emparent du trophée. Le *Mauretania* conservera jusqu'en 1934. La White Star Line décide alors de réagir. C'est une question de prestige, à la fois pour l'Empire britannique et aux yeux de la clientèle à capter, qu'elle soit prestigieuse ou modeste. Certains achètent des billets aller-retour, les autres tracent leur chemin de l'espoir avec un aller simple. Pour contrer la Cunard, trois navires géants : l'*Olympic*, le *Titanic* et le *Gigantic*. Le plus renommé d'entre eux doit sa notoriété aux circonstances tragiques de son naufrage dans la nuit du 14 au 15 avril 1912. Mille cinq cent treize personnes y trouvent la mort, mais c'est surtout le prestige de la compagnie, déjà en difficulté, qui est atteint. En fait, elle n'est plus très britannique. Elle a été rachetée par l'Américain John Pierpont Morgan qui trouvait ce marché très prometteur. L'*Olympic* est lancé le 20 octobre 1910 à Belfast, sous l'œil attentif du banquier américain.
L'Allemagne répond au défi lancé par les deux principaux armateurs britanniques en mettant à flot l'*Imperator*, le *Vaterland* et le *Bismarck*.

3 *Les athlètes américains s'entraînent à bord du paquebot* Président Roosevelt *qui les emmène aux Jeux olympiques d'Amsterdam.*

4 *Le Paquebot* France *dans le port du Havre en 1960*

Déjà, le service !

Les paquebots reproduisent souvent une société à plusieurs vitesses au travers de leur plan d'aménagement : cabines spacieuses dans les hauts, dortoirs dans les fonds. Les compagnies françaises ont pour elles quelques atouts d'importance pour séduire la clientèle de haut rang. Alors que les Allemands, les Anglais et même les Italiens se »»

Transatlantiques

Le restaurant du paquebot France *comptait en son temps parmi les meilleures tables de France.*

battent pour le Ruban bleu, les paquebots français offrent du service, et au premier rang de celui-ci se situe l'excellence de leur cuisine. Cet attrait se renforce avec la prohibition qui règne aux États-Unis, amenant une nouvelle clientèle désireuse de ne pas traverser au « régime sec ». Certaines croisières sont même organisées pour répondre aux « besoins » de la clientèle américaine. Ainsi le *France*, construit en 1912, achève en 1933 une belle carrière en transportant ses passagers sur un parcours triangulaire d'un nouveau genre, avec un départ de New York, une escale à Halifax, au Canada, une autre aux Bermudes, possession britannique, avant le retour à New York. Cette boucle en Atlantique nord n'a d'autre but pour ses clients que de profiter des vins et alcools du bord d'un navire français et d'échapper ainsi, durant quelques jours, à la prohibition. Inutile de préciser que le nombre de passagers descendant aux escales est assez limité sauf pour ceux qui sont encore capables de se rendre dans les pubs canadiens ou anglais. Pour les immigrés, il en va bien sûr différemment... Mais les armateurs mettent aussi en place des services à leur intention. Si la Hapag, grande compagnie allemande, organise leur accueil à Hambourg en les parquant sur l'île de Veddel, la Compagnie générale transatlantique affrète des trains spéciaux pour acheminer cette clientèle régulière, friande d'allers simples, de Bâle ou de Strasbourg jusqu'au Havre. Elle arme même des paquebots plus modestes et moins rapides spécialement destinés à ces émigrants.

De gigantesques vitrines technologiques

Côté technique, la longueur augmente régulièrement, mais c'est surtout le mode de propulsion qui fait de rapides progrès, passant du charbon au diesel avec le *La Fayette* pour aboutir à la propulsion turboélectrique sur le *Normandie*. Ce dernier semble avoir marqué l'apogée de l'ère des grands paquebots français, le *France* n'étant sans doute, trente ans plus tard, qu'un curieux hoquet de l'histoire maritime. Si le *Normandie* a connu un destin tragique dû au second conflit mondial, son successeur n'a pas pu surmonter une naissance trop tardive, ni, de ce fait, les handicaps d'une exploitation dans un contexte économique qui ne pouvait plus être le sien. Il n'en demeure pas moins que ces deux navires représentent encore les fleurons de notre flotte de commerce et surtout les plus beaux témoignages du savoir-faire des ouvriers de Saint-Nazaire.

Car si ces paquebots représentaient à l'époque l'affirmation d'une certaine fierté nationale, ils étaient aussi le pur produit d'une grande fierté ouvrière. La construction de chaque navire requiert alors la participation de milliers d'ouvriers. Quand le *Normandie* est mis sur cale, les chantiers de Penhoët affectent 5 800 personnes à sa mise en œuvre. Les fameuses équipes de riveteurs, comprenant le teneur de tas, le chauffeur de rivet – rôle généralement dévolu à une femme – et le riveur chargé de joindre les tôles en martelant les têtes, font place aux soudeurs. La soudure supplante en effet la vieille méthode des coques rivetées, apportant une surface plus lisse, une

EXPOSITION

Le prestige de la France

En 1962, à l'occasion du premier départ du paquebot *France* pour New York, toutes les caméras sont tournées vers Le Havre. Le paquebot devient le monument de la ville, une fierté relayée à l'échelle nationale et internationale. Une « célébrité » amplifiée par les stars qui l'empruntent et découvrent la ville, ainsi que par les tournages de films comme *Le Cerveau*. L'exposition présentée au MuMa, musée de verre et d'acier situé à l'avant-port du Havre, propose de redécouvrir cet emblème du luxe et de la marine française.

« Paquebot France » au MuMa du Havre, jusqu'au 23 septembre 2012

22 avril 1838
Sirius *(BASN)*
18 jours 14 heures
et 22 minutes
8,03 nœuds

15 juin 1841
Columbia *(Cunard)*
10 jours et 19 heures
9,78 nœuds

25 mai 1872
Adriatic *(White Star)*
7 jours 23 heures
et 17 minutes
14,53 nœuds

10 octobre 1907
Lusitania *(Cunard)*
4 jours 19 heures
et 52 minutes
23,99 nœuds

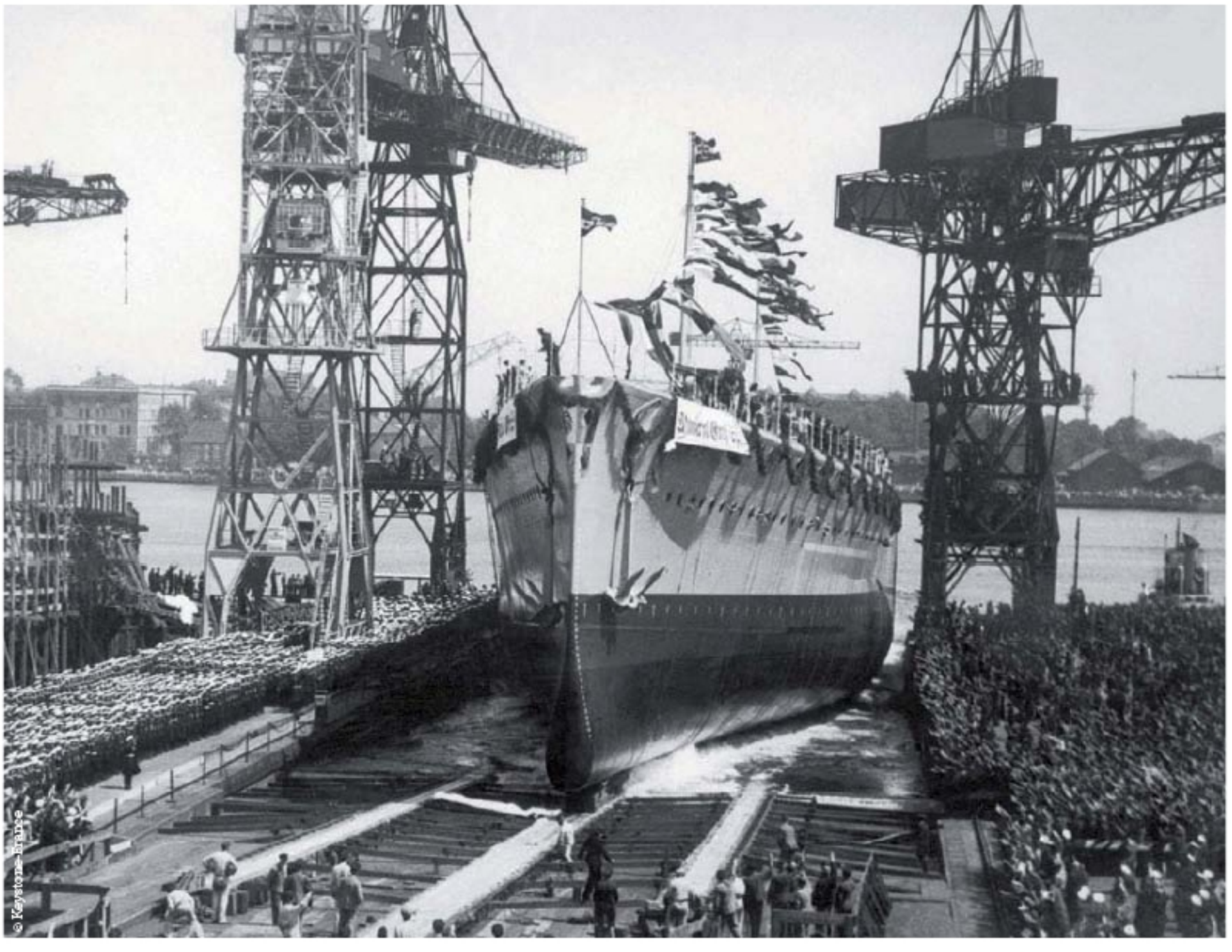
15 juillet 1952
United States *(USL)*
3 jours 12 heures
et 12 minutes
34,52 nœuds

LES RUBANS BLEUS

étanchéité accrue et un poids de coque plus léger. La technique a d'ailleurs été adoptée à la suite des accords internationaux de limitation des flottes de guerre dont les limitations étaient exprimées en tonnage de navires. Faire plus léger permettait donc de construire plus de navires
Une fois la coque et les compartiments du paquebot mis en place, ce sont 2 000 ouvriers spécialisés qui se retrouvent quotidiennement sur le futur navire pour passer des dizaines de kilomètres de câbles, de conduites et de gaines de ventilation. Ensuite peuvent intervenir ceux qui sauront donner à l'ensemble ce prestige qui constitue l'honneur des paquebots. Artisans d'art et décorateurs parachèvent ainsi la grande œuvre, véritable cathédrale flottante. Selon l'époque et la ligne sur laquelle il sera exploité, chaque bateau a son style. Le *France* est surnommé par ses passagers américains le « château flottant ». Sa décoration se réfère au Grand Siècle, avec salons et salles à manger meublés en style Louis XIV. Le *Modern Style* et l'Art déco vont aussi embarquer à bord, comme sur l'*Atlantique*, l'*Île de France* et, bien sûr, le *Normandie*.

La mise à l'eau : entre joie et angoisse

Que ce soit en Angleterre, en Allemagne ou en France, la mise à l'eau du navire, généralement inachevé, est un moment important de la vie locale. Il marque la « mise en vie » d'une œuvre



Le 30 juin 1934, le croiseur Amiral Graf Spee *sort de sa cale sèche aux chantiers de Wilhelmshaven en Basse-Saxe (Allemagne) au cours d'une cérémonie solennelle.*

collective représentant le savoir-faire de toute une population. C'est donc l'occasion d'un grand rassemblement festif. C'est le cas lors de la mise à l'eau de l'*Olympic*. Alors que le *Titanic* est en fin de construction, les premiers des paquebots géants de la White Star rejoignent leur élément. Mais la manœuvre n'est pas simple. Ces énormes navires sont construits sur une cale inclinée et doivent rejoindre l'élément liquide en descendant sur des glissières. Pour le *Normandie*, pas moins de 600 ouvriers sont mobilisés pour mener à bien cette opération délicate. Les glissières sont graissées avec plus de 30 tonnes de suif, auxquelles sont ajoutées quelques tonnes de savon, d'huile de vidange et même saindoux. Il faut ensuite enlever l'ensemble des accores qui soutiennent la coque avant de faire sauter les clefs de retenue. Si tout se passe bien, l'énorme coque rejoint la mer en glissant en arrière. Le *Titanic* atteint 12 nœuds en marche arrière avant d'être stoppé par ses ancres de plus de 13 tonnes. Plus tard, les 30 000 tonnes du *Normandie* provoqueront un mini raz de marée sur l'estuaire de la Loire qui entraînera quelques dizaines de spectateurs dans le fleuve.

À Belfast, en 1911, spectateurs et ouvriers ont droit à la célébration de deux paquebots. L'*Olympic*, mis à l'eau en 1910, est achevé et peut entreprendre son premier voyage. Il est présent, avant d'être livré, quand le *Titanic* est lancé à son tour. Le mastodonte, dont le tonnage est supérieur de 1 000 tonnes à celui de l'*Olympic*, glisse sur sa cale inclinée pour rejoindre son prédécesseur. Alors qu'il rejoint son bassin d'armement, l'*Olympic* prend la route de Liverpool avec à son bord J.P. Morgan, Ismay, directeur de la compagnie, et leurs invités.

Le départ du navire pour sa mise en exploitation est aussi un moment important. Il marque, cette fois-ci, le dessaisissement pour ceux qui l'ont achevé grâce au fruit de leur travail. Si d'autres commandes sont en cours, le moment est assez facile à surmonter. S'il n'y a plus de travail en perspective pour les mois à venir, le climat est tout autre. La vie des chantiers est soumise aux soubresauts de nombreux conflits sociaux qui vont parfois jusqu'à l'émeute. Pour les ouvriers de Belfast, la perspective est la construction du *Gigantic*. Encore faut-il que la White Star respecte ses contrats de commande, ce qui, après le naufrage du *Titanic*, n'a rien d'évident. Le *Gigantic* sera quand même construit. Rebaptisé *Britannic*, il va servir de navire-hôpital durant la Première Guerre mondiale avant d'être coulé par une mine sous-marine. Les navires de la Cunard n'auront pas plus de chance. Le *Lusitania* est torpillé à proximité de l'Irlande par un U-Boot. Il n'y a que 761 survivants sur les 1 959 passagers. Parmi les victimes se trouve le richissime Van der Bilt, citoyen américain et ami proche de Woodrow Wilson. Cet événement va précipiter l'entrée en guerre des États-Unis. L'*Olympic* survivra au conflit, évitant trois torpillages et s'offrant même le luxe, dans sa mission de transport de troupes, d'éperonner et de couler le U-103 au large de la Cornouailles. Il ne sera désarmé qu'en 1935. La concurrence entre les deux compagnies britanniques, la White Star et la Cunard, s'achève en 1934 avec leur fusion en une seule compagnie qui armera les fameux *Queen*. Ce sont désormais ces navires qui porteront le prestige de l'Empire britannique.

Mais en France, les premières tôles du *Normandie* ont été posées le 26 janvier 1931. Le monde est alors en pleine crise économique. Pour que le chantier puisse assurer le plein emploi, il doit avoir trois navires en construction ou en finition. Et ce n'est pas le cas. Sans l'intervention de l'État, le *Normandie* n'aurait pu voir le jour. Il renfloue l'armateur, la Compagnie générale transatlantique, qui est au bord de la faillite, pour qu'il puisse faire construire le navire. Face aux menaces de licenciements qui ne cessent de peser sur les ouvriers, les mouvements sociaux sont nombreux, interrompant parfois la construction du paquebot. Mais c'est lui qui va s'emparer du fameux Ruban bleu.

À bord de tous ces grands « liners », la vie est un parfait reflet de la société de l'époque. Du côté des passagers, on a pu le voir, la séparation en classes n'est pas sans rappeler certaines réalités terrestres. Du côté de l'équipage, il y a les marins au service du navire, parmi lesquels on distingue le « pont » et la « machine », et il y a les personnels embarqués pour assurer le service des passagers, marins eux aussi, mais qui, aux yeux de leurs collègues, font figure d'hôteliers, pour ne pas dire de domestiques.

Les passagers sont souvent pris en charge dès la terre. Les trains transatlantiques portent le nom du paquebot qu'ils desservent et comportent les mêmes classes qu'à bord de celui-ci. Ils amènent leur cargaison humaine au Havre, à Hambourg ou à Cherbourg, et, en arrivant à bord, ›››

››› chacun retrouve la place qui lui est due. La vue sur l'Océan et les ponts-promenade, où on joue au palet et même au tennis, sont réservés aux premières classes ; les « classe Cabine » ont droit au pont des embarcations de sauvetage, et l'entrepont recèle la population qui vit en dortoirs avec couchettes superposées. Cette description un peu caricaturale résume assez bien la situation que connaissent à bord ceux qui ont pris un billet vers une nouvelle vie, accompagnés de maigres bagages qui contiennent leurs seuls biens, et ceux qui voyagent pour leurs affaires ou leur simple plaisir. Chaque domaine du bord est évidemment bien défini et séparé des autres. Sur un paquebot, les classes ne se mélangent pas.

De véritables villes flottantes

Pour ce qui concerne l'équipage, les hiérarchies sont aussi bien établies. Quand les navires font encore appel à la vapeur, les soutiers qui alimentent les chaudières en charbon constituent la classe la plus basse. D'autant plus basse qu'elle agit dans les fonds du bateau. Pelletant le charbon face au foyer brûlant, ils reçoivent sur le dos l'air glacé que les ventilateurs sont chargés d'amener de l'extérieur pour entretenir un bonne combustion.
L'arrivée des moteurs Diesel les fait disparaître. Ils deviennent les hommes des machines. S'ils vivent toujours dans les fonds, leur savoir devient indispensable. Il ne s'agit plus d'alimenter la chaudière, mais de faire tourner d'énormes machines au caractère souvent capricieux. Il faut aussi pouvoir réparer en mer, déceler le problème à venir à la seule perception d'un cliquettement nouveau, imaginer la solution qu'aucune école ne leur a apprise, si ce n'est celle de leurs anciens. Les hommes « machine » conquièrent ainsi leurs galons, même s'ils ne quittent guère les soubassements du navire, vivant leur quart dans un bruit infernal au rythme de gigantesques pistons, graissant sans cesse les paliers qui risquent de gripper, écoutant attentivement la ligne d'arbre. Ils sont au cœur du navire et ce sont eux qui le font battre. Grand utilisateur de paquebots, Blaise Cendrars a décrit ces entrailles mécaniques. Pour lui, c'est « *là où il faut se glisser en rampant pour atteindre le point où l'on sent gargouiller les hélices, vibrer la coque comme une membrane, couler l'eau profonde à l'intérieur de l'oreille et, assis au centre de ce point idéal et d'équilibre instable, on participe à tous les mouvements du navire.* »
Chez ceux de l'équipage qui ont « vue sur mer », la hiérarchie est quasiment militaire, surtout sur les grands navires. Sur les petits paquebots ne requérant qu'un équipage de 100 à 200 personnes, tout le monde se connaît. Il en est autrement sur les navires embarquant un équipage de plus de 1 000 personnes.
Au sommet de la pyramide se situe bien évidemment le commandant. Les dîners à sa table comptent parmi les grands moments attendus par les passagers élus de première classe. Cette disponibilité du commandant n'est pas anodine. Elle permet de prouver à l'ensemble des passagers que la traversée se déroule bien et qu'il n'y a rien à craindre, puisque le maître du bord peut délaisser sa passerelle.
L'autre personnage important est le commissaire de bord. À lui revient la charge de satisfaire l'ensemble des passagers. Il est, bien sûr, très attentif au confort et aux désirs de ceux qui font ou feront la bonne réputation de la compagnie, à savoir les passagers de première classe. Mais les immigrants constituent aussi une clientèle fructueuse qui n'est pas pour rien dans les résultats financiers. À lui de faire en sorte qu'ils parviennent satisfaits et en bonne santé à New York, Rio de Janeiro ou Buenos Aires. C'est lui qui est en charge de tout ce personnel que les matelots et officiers ont du mal à considérer comme des marins. Grooms, stewards, serveurs, cuisiniers et agents d'entretien font sans doute plus pour la bonne réputation de la ligne que bien des lieutenants. Mais ils n'ont pas fait les « écoles » et n'ont que peu de notions de navigation. C'est pourtant grâce à eux que les lignes françaises ont pu, surtout dans l'entre-deux-guerres, damer le pion aux armements anglais, allemands et italiens.
La grande aventure des paquebots de ligne s'est étalée sur un peu plus d'un siècle. Ils ont disparu avec la venue de l'avion, la fin des flux de migration et l'écroulement des empires coloniaux. Le *France* en fut la dernière expression et la première victime. Les liners ont laissé place, bien après, aux paquebots de croisière. Autres temps, autres mœurs, autres navires… ◆

LE SAVIEZ-VOUS ?

La Cunard a, dès 1906, lancé des bateaux d'exception comme le *Mauretania,* premier paquebot avec une turbine à vapeur. Il fut détenteur du Ruban bleu pendant vingt ans, de 1909 à 1929. *Le Queen Mary* fut mis à l'eau en 1936 ; il était issu de la fusion de la Cunard et de la White Star. Il obtint aussitôt le Ruban bleu.

INTERVIEW

Rémi Arca

170 ANS DE TRADITION TRANSOCÉANIQUE TOUJOURS D'ACTUALITÉ

Propos recueillis par Éric Garnier-Covo

La célèbre compagnie britannique Cunard, fondée en 1840, fait à nouveau recette. Le style traditionnel, comme le service impeccable hérité des paquebots d'autrefois et l'ambiance des transatlantiques en sont, semble-t-il, la recette. Pour en savoir plus, nous avons rencontré Rémi Arca, le directeur de la Cunard en France.

Actualité de l'Histoire : *Comment les grandes compagnies transatlantiques ont-elles pu faire face à la concurrence des avions de lignes à partir des années 1950 ?*

Rémi Arca : Les traversées transatlantiques par bateau ont perdu de leur impact avec l'évolution des transports aériens. Les clients ont préféré ce mode de transport moderne, rapide et un peu moins cher pour rejoindre les États-Unis. Dans cette période d'accalmie, la seule compagnie qui a continué à traverser l'Atlantique et à transporter des passagers d'une façon confortable, fût Cunard, avec son bateau le *Queen Elizabeth* 2. La clientèle était sélective, aisée et âgée. Aujourd'hui, les choses ont totalement changé avec la construction du *Queen Mary* 2. Il a suscité l'intérêt d'une toute nouvelle clientèle.

AdH : *Justement, quel type de clientèle est celle de la Cunard, dernière compagnie transatlantique ?*

R.A. : La clientèle est un mix très intéressant. Elle est composée d'une part, par la clientèle d'origine – donc des personnes retraités –, et d'autre part de personnes en activité qui ont toujours rêvé de pouvoir traverser l'Atlantique comme cela se faisait dans le temps. Au final, on croise, parmi les 2 620 passagers du *Queen Mary* 2 des personnes de tous âges, y compris des enfants et des adolescents à qui un espace dédié a été consacré. La clientèle est à 60 % anglaise, 15 % américaine, le reste étant en majorité composé d'Allemands et de Français. Les Asiatiques sont encore assez peu nombreux.

AdH : *Il semble que les transatlantiques redeviennent très à la mode. Est-ce une réalité ?*

R.A. : Oui, nous constatons qu'en France, il y a un intérêt particulier pour la traversée transatlantique. Il est possible que les Français aient l'envie de découvrir le plaisir et la joie de ces voyages entre les deux continents, comme on en avait l'habitude dans le passé, entre Cherbourg et New York.

AdH : *Qu'est-ce qui différencie la Cunard des autres compagnies ?*

R.A. : Beaucoup de choses. Tout d'abord la Cunard est une compagnie d'origine anglaise, donc une compagne traditionnelle. La qualité et le sens du service, la propreté, le respect du client sont des aspects primordiaux.

Les coutumes, telles que la différence de classes, existent toujours. D'autre part, pour une traversée qui dure sept nuits, il y a obligation de respecter la tradition. Pendant trois soirées, les hommes se doivent de porter le smoking ou un costume foncé et les dames une tenue élégante. Je souhaite ajouter que, grâce à la qualité exceptionnelle de construction de ce bateau, grâce à l'espace des salons, à l'épaisseur des moquettes, il règne un silence extraordinaire où la musique classique – dans certains lieux du navire – apporte une douceur de vivre et accompagne la détente ou la lecture. Sur le « pont promenade », les transats vert anglais et des couvertures écossaises sont à la disposition des clients.

AdH : *Quels furent les passagers mythiques de la Cunard ?*

R.A. : Ils furent nombreux. Parmi eux, on a compté entre autres : Charles Chaplin, Winston Churchill, Gary Cooper, Marlène Dietrich, Walt Disney, le président Dwight D. Eisenhower, Alfred Hitchcock, le roi Fayçal d'Irak, Jacqueline Onassis, la reine Elizabeth, le shah d'Iran, Elizabeth Taylor, le duc de Windsor et beaucoup d'autres moins connus par les Français.

AdH : *Après la fin du Concorde, le* Queen Mary 2 *n'est-il pas le dernier moyen de transport mythique entre le vieux et le nouveau continent ?*

R.A. : Absolument ! C'est pour cette raison que je disais plus haut, que l'on rencontre un fort engouement de la part d'une clientèle très différente au niveau de l'âge. Il est aussi important de préciser que les prix consentis pour ces traversées sont plus que raisonnables ; ils peuvent donner la possibilité à une très grande majorité de Français d'effectuer cette traversée. Contrairement à ce que certaines personnes pensent, c'est un voyage pour tout le monde, donnant la possibilité aux personnes d'effectuer un voyage mythique, pendant lequel chacun pourra se trouver très aisément bien dans sa peau.

AdH : *C'est au* Queen Mary 2 *que revient l'honneur d'assurer la liaison entre Southampton et New York. Que pouvez-vous nous dire sur ce paquebot ?*

R.A. : C'est un bateau qui sort de l'ordinaire. Le *Queen Mary* 2 est le plus grand paquebot de croisière existant au monde. La construction, le design, tout sur ce bateau est extraordinaire ! On a une impression d'immensité, d'oxygène, de calme, de chaleur d'élégance. Sa décoration est très sobre, basée sur le design de l'époque art déco… modernisé. Une autre chose qui est étonnante est qu'on se demande où se trouvent les 2 600 passagers du bateau. À part le soir, dans les restaurants, dans les soirées et aux spectacles, il est impossible de se douter que le navire transporte autant de voyageurs. ◆

Posté sur le balcon de l'ambassade d'Équateur à Londres où il s'est réfugié, Julian Assange donne une conférence de presse au nez et à la barbe des policiers britanniques.

© José Farinha/Camerapress/Gamma/Gamma-Rapho

Par Éric Garnier-Covo

Assange et Londres font trembler le traité de Vienne

Alors que Julian Assange, réfugié à l'ambassade d'Équateur à Londres multiplie les provocations, le gouvernement britannique n'est pas en reste puisqu'il parle de donner l'assaut pour s'emparer du fondateur de WikiLeaks. Décryptage !

L'inviolabilité des ambassades est garantie par l'article 22 de la convention de Vienne sur les relations diplomatiques.

Rappel des faits

Le 16 août dernier, Interpol a confirmé que Julian Assange, le fondateur du site WikiLeaks, faisait partie de la liste rouge des personnes recherchées. En d'autres termes, les pays membres de cette organisation sont appelés à prendre toutes les mesures légales pour interpeller ou arrêter cette personne. Une information rendue publique alors que l'Équateur a décidé d'accorder l'asile à Julian Assange, réfugié dans son ambassade de Londres depuis le 19 juillet dernier.

Le gouvernement britannique, opposé à cette décision, a immédiatement promis de prendre l'ambassade d'assaut. Bien sûr, Londres est ensuite revenue sur cette décision, mais est restée déterminée à ne pas laisser Assange quitter le pays. Un comportement en totale contradiction avec toutes les obligations internationales et avec l'histoire. « *Lorsqu'il y a eu des problèmes à l'ambassade britannique en Iran* [le 22 décembre 2011], *plusieurs personnes ont pénétré sur son territoire, cet incident a été condamné au niveau du Conseil de sécurité des Nations unies. La Convention de Vienne a alors été citée et il a été spécialement souligné que ce document avait la force obligatoire pour tous les États.* » remarque Gabriel Rivera, député équatorien. Un comportement qui ne cadre pas non plus avec les positions adoptées par Londres pour le cas de l'oligarque russe Boris Berezovsky ainsi que pour celui de l'émissaire des séparatistes tchétchènes Akhmed Zakaïev, réfugiées en Grande-Bretagne et dont l'extradition est demandée par Moscou. ◆

L'analyse

L'inviolabilité des ambassades est garantie par l'article 22 de la convention de Vienne sur les relations diplomatiques. Les agents de l'État-hôte n'ont pas le droit d'y pénétrer sans l'accord du chef de la mission. L'État-hôte doit prendre toutes les mesures nécessaires à la protection de la mission. Les locaux de la mission, leur ameublement et les autres objets qui s'y trouvent, ainsi que les moyens de transport de la mission (voitures diplomatiques par exemple), ne peuvent faire l'objet d'aucune perquisition, réquisition, saisie ou mesure d'exécution. Contrairement à une idée répandue, une ambassade n'est pas considérée comme faisant partie du territoire national du pays qu'elle représente. L'extraterritorialité des ambassades est une fiction juridique abandonnée au XIXe siècle. Le personnel diplomatique d'une ambassade bénéficie généralement de l'immunité diplomatique, en accord avec la Convention de Vienne sur les relations diplomatiques. Julian Assange pourrait donc, en théorie, rester réfugié dans l'ambassade aussi longtemps qu'il le souhaite. William Hague, le ministre britannique des Affaires étrangères l'a d'ailleurs reconnu : il n'y a « pas de limite de temps » pour résoudre ce casse-tête diplomatique. ◆

LES PRÉCÉDENTS

Nombreux sont ceux qui se sont abrités derrière les murs des ambassades. Certains plus célèbres que d'autres. Pendant la guerre froide, le cardinal Jozsef Mindszenty, farouche opposant du régime communiste hongrois s'est réfugié pendant quinze ans au sein de l'ambassade américaine de Hongrie, avant qu'un compromis ne soit trouvé et qu'il puisse quitter le pays. Mais ce n'est évidemment pas la règle.

En décembre 1989, alors que l'armée américaine envahit le Panama, le président Noriega se réfugie à la nonciature (ambassade du Vatican) durant deux semaines, puis se rend après une dizaine de jours.

En septembre 2002, alors que sa maison de Cocody en Côte d'Ivoire vient d'être incendiée, Alassane Ouattara et son épouse franchissent le mur qui la sépare de l'ambassade d'Allemagne. Il s'y réfugient deux mois avant de choisir temporairement l'exil.

En revanche il existe très peu de précédents en matière d'assauts contre les ambassades. Le cas les plus célèbre étant certainement l'invasion de l'ambassade des États-Unis à Téhéran. Le 4 novembre 1979, plusieurs centaines d'étudiants iraniens occupent l'ambassade américaine et retiennent une cinquantaine de personnes en otage. Ils réclament le retour de l'ancien dirigeant, le shah, hospitalisé aux États-Unis, afin qu'il soit jugé en Iran. La plupart des otages devront attendre 444 jours pour retrouver la liberté. La plus récente violation de l'article 22 de la convention de Vienne ayant eu lieu le 29 novembre 2011 à l'encontre de l'ambassade de Grande-Bretagne en Iran, accompagnée du remplacement du drapeau britannique par l'étendard iranien.

◆

Par François Laforge

JO de Munich : le terrorisme sur le podium

Il y a quarante ans, un commando palestinien conduit par Abou Daoud prend en otage des athlètes israéliens au village olympique, lors des Jeux de Munich de 1972. Les autorités allemandes furent débordées et la réaction tourna au pugilat. Conséquences : la mort de 11 sportifs, d'un policier ouest-allemand et de cinq assaillants. Retour sur un attentat à dimension planétaire un peu oublié...

En marge des 30e olympiades de l'ère moderne qui viennent à peine de se clôturer à Londres, une vive polémique a vu le jour. Jamais sans doute une minute de silence n'avait fait autant de bruit. En effet, le Comité international olympique s'est refusé à commémorer lors de la cérémonie d'ouverture de ces jeux le massacre perpétré il y a quarante ans à Munich et ayant causé la perte de onze athlètes israéliens, victimes aveugles d'un commando palestinien nommé Septembre noir en souvenir des meurtriers événements survenus en Jordanie en septembre 1970 – le roi Hussein avait alors fait massacrer des factions armées palestiniennes – et de « l'amateurisme » des forces de l'ordre allemandes.
Seul geste censé rappeler cette tragédie, le président belge de l'institution, Jacques Rogge, lors de sa visite du village olympique, fit respecter, lors de l'inauguration du « Mur de la trêve olympique » la minute de silence traditionnelle en mémoire

© Roth/Gamma

Le 9 septembre 1972, les familles des athlètes israéliens pleurent les victimes de l'odieuse prise d'otage.

de ce triste épisode. Ce service *a minima* souleva une vive émotion à travers la majorité des délégations, notamment et surtout celle d'Israël et des États-Unis. Retour sur les heures les plus sombres qu'ait eu à traverser le mouvement olympique depuis sa renaissance il y a de cela plus d'un siècle.

Des jeux sous le signe de la Joie

Au cœur de cet été 1972, l'Allemagne et Munich accueillent pour la seconde fois de leur histoire, trente-six ans après les funestes Jeux de Berlin, les Jeux olympiques. Le but avoué est de faire oublier les Jeux nazis. Les organisateurs surnommèrent même ces Jeux : les « Jeux joyeux ». Les forces de l'ordre furent ainsi priées de se faire aussi discrètes que possibles, afin qu'aucun parallèle ne soit fait entre les deux olympiades allemandes. Aussi, l'ambiance est-elle particulièrement festive et décontractée ; et les records succèdent aux records. Le monde entier est sous le charme d'un formidable nageur américain, Mark Spitz, californien d'origine. Il réussit le formidable exploit de remporter sept médailles d'or. Nul n'est préparé aux sanglants événements qui se trament dans l'ombre.

Pourtant un article du *Figaro* en date du 27 Juillet dernier, reprenant des archives publiées par l'hebdomadaire allemand *Der Spiegel*, nous apprend que des signes avant-coureurs – nombreux et concordants – d'une action terroriste palestinienne à l'occasion des Jeux avaient été recueillis par les services secrets allemands, et ce peu avant le drame.

Une prise d'assaut très organisée

Las, au onzième jour des jeux, à l'aube d'un 5 septembre 1972 de triste mémoire, huit terroristes palestiniens portant survêtements et chaussures de sport – afin de ne pas éveiller les soupçons – pénètrent dans le village olympique : ce dernier ne bénéficie que d'une surveillance légère ; on compte uniquement 2 000 vigiles, non armés de surcroît, pour assurer la sécurité du village olympique. Ils se dirigent immédiatement vers le bâtiment abritant la délégation israélienne située au bloc 31 et le prennent d'assaut.

Lourdement armés, ils pénètrent dans les appartements où logent 15 athlètes israéliens ; deux seront tués en tentant de s'opposer au commando (Yossef Romano, un haltérophile et Mooney Weinberg, entraîneur de l'équipe de lutte dont le corps sera défenestré, l'image poignante fera le tour du monde via les télévisions). Deux autres seront plus chanceux et réussiront à s'enfuir. Les 11 restants (deux arbitres, quatre entraîneurs et cinq sportifs) ▸▸▸

»» deviennent alors les otages du commando qui ne tarde pas à émettre ses revendications.

Des conditions exorbitantes

Contre la vie des 11 sportifs israéliens, ils exigent la libération de 234 prisonniers palestiniens retenus en Israël et leur transfert vers l'Égypte accompagnés de deux autres détenus en Allemagne, ainsi que la possibilité pour eux de pouvoir quitter le territoire allemand, mais avec leurs otages. Sans satisfaction de ses désideratas, le commando précise qu'il exécutera deux des otages le lendemain à midi.

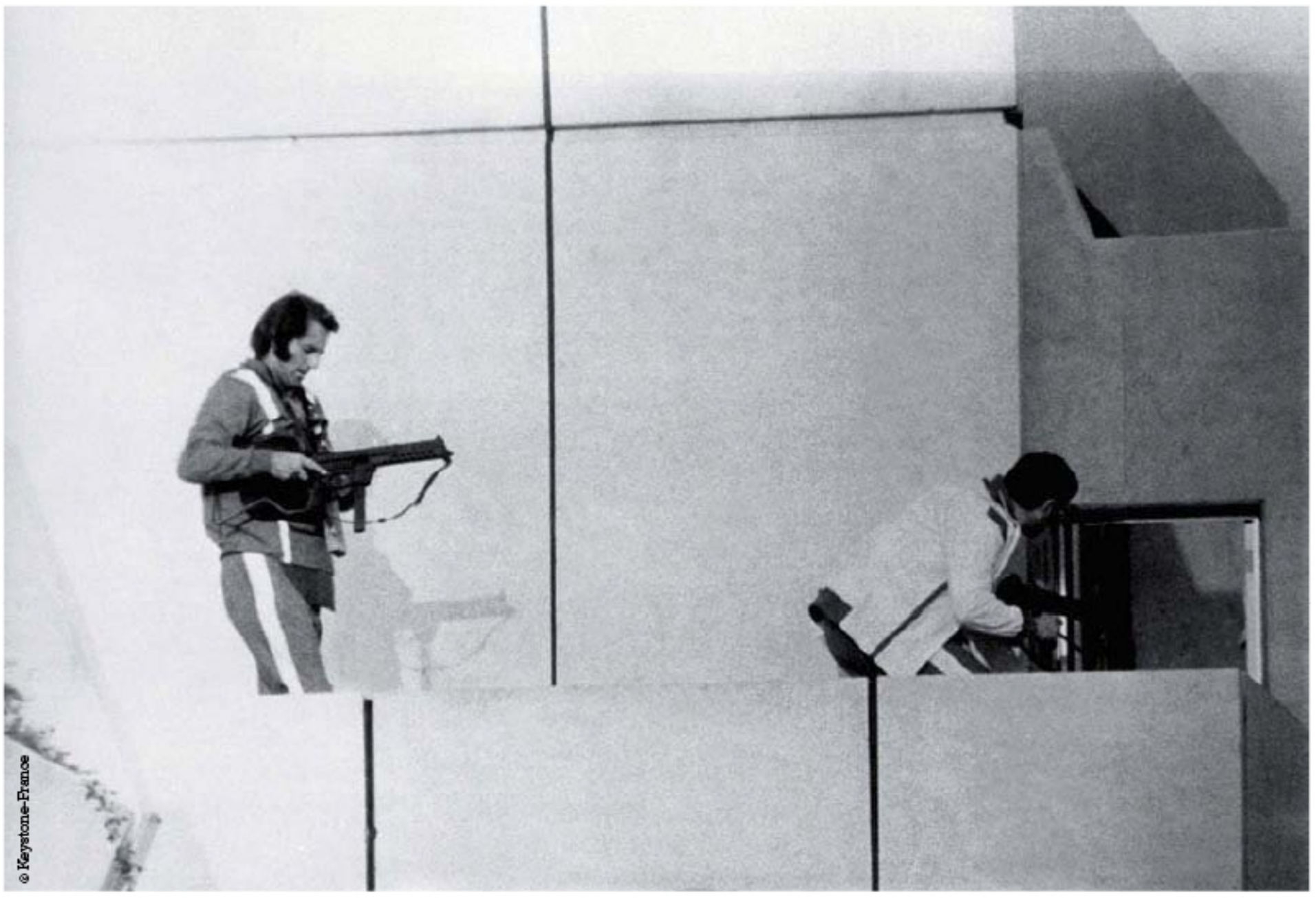
La réponse israélienne est sans surprise et sans appel : l'État hébreu refuse de céder aux exigences du commando. Débutent alors douze longues heures de palabres et de tractations au cours desquelles de multiples tentatives seront faites pour obtenir la libération des athlètes. Deux ministres allemands se proposent même pour prendre la place des otages. Les autorités allemandes libèrent les deux prisonniers en leur possession et les extradent vers la Tunisie. De colossales sommes d'argent, dont les preneurs d'otages n'ont que faire, sont également proposées aux terroristes, ce qui tend à prouver que les autorités allemandes peinent à appréhender la complexité de la situation. Elles sont largement dépassées.

Dans l'après-midi du 5 septembre, après de choquantes tergiversations, les jeux de Munich sont enfin suspendus par le CIO, et ce pour une durée de vingt-quatre heures ! Les négociations vont d'ultimatum en ultimatum jusqu'à ce qu'un accord *a minima* soit trouvé, prévoyant que le commando puisse quitter le territoire allemand avec les otages à destination du Caire. Les Allemands sont visiblement heureux de « dépayser » la tragédie et que le drame aille se jouer ailleurs qu'au sein même du village olympique, mais les autorités allemandes ont malheureusement, en parallèle, échafaudé un plan visant à la libération des otages.

Le dramatique plan allemand

Aux alentours de 22 h, le commando (que la police allemande pensait composer de cinq personnes, nous y reviendrons) et les 11 otages quittent le village olympique en hélicoptère pour gagner l'aéroport militaire de Fürstenfeldbruck où les attend un Boeing 727 à destination du Caire.

Les autorités allemandes ayant refusé l'offre d'Israël de dépêcher sur place une unité de forces spéciales, ce sont cinq tireurs d'élite (soit trois de moins que les terroristes...), spécialistes


© Keystone-France

Des tireurs d'élite allemands surveillent les abords du bâtiment olympique où sont retranchés les terroristes palestiniens et leurs otages israéliens à Munich, le 6 septembre 1972.

de tir sportif (!), qui prennent position dans le but d'abattre les membres du commando. Hélas, le plan, fort bancal, tourne irrémédiablement au désastre. À 22 h 30, les deux hélicoptères se posent sur la base militaire (alors que les terroristes pensaient se trouver à l'aéroport international de Munich) et deux des membres du commando en sortent pour gagner le long-courrier. Ils inspectent l'appareil qui est totalement vide et n'a aucun pilote. Ils commencent alors à comprendre qu'ils sont tombés dans un traquenard, ce qui les incite à regagner les hélicoptères où les otages et les pilotes des engins sont tenus en respect par le reste du commando.

Vers 23 h, ordre est donné aux tireurs « d'élite » allemands d'ouvrir le feu. Mal équipés et, nous l'avons vu, mal préparés, les tirs n'atteignent que trois des ravisseurs. Les cinq restants gardent leurs otages dans les hélicoptères dont les pilotes – profitant de la confusion – ont réussi à prendre la fuite. S'en suivent plus d'une heure d'échanges de coups de feu entre police et commando. Un policier allemand trouve la mort.

De confusion en désorganisation

Enfin arrivent les blindés en renfort. Assez curieusement, ils ne se trouvaient pas sur la base militaire et furent retardés par des... embouteillages. Une nouvelle preuve, s'il le fallait, de l'improvisation ayant présidé à ce tragique dénouement. Dès lors, l'horreur prend toute sa mesure.

Les hommes du commando se sachant perdus décident alors de sacrifier leurs otages. D'un des hélicoptères jaillit un homme qui dégoupille une grenade et la jette à l'intérieur du cockpit ; elle explose, entraînant dans la mort une partie des otages attachés à l'intérieur. Puis du second hélicoptère jaillissent deux terroristes ; ils tirent vers la police qui, en répliquant, les abat. Les cinq derniers otages, prisonniers du second hélicoptère, sont tués au cours de la fusillade sans que l'on soit certain – à ce jour – qu'aucun n'ait péri sous les balles des forces de l'ordre allemande, tant la confusion fut grande au cours de cet assaut manqué.

Le bilan, communiqué au monde entier peu après minuit, après qu'une regrettable confusion fit annoncer par les médias allemands que tous les otages avaient été libérés sains et saufs, est extrêmement lourd : 11 otages, cinq membres du commando et un policier allemand ont été abattus, trois des preneurs d'otages sont capturés par la police allemande. Les services secrets israéliens n'eurent alors de cesse qu'ils soient éliminés, ce qui fut fait pour deux d'entre eux.

1

2

1 *Six des 11 otages israéliens assassinés par des terroristes palestiniens à Munich. De haut en bas et de gauche à droite : Moshe Weinberg, entraîneur de lutte, Joseph Romano, haltérophile, Mark Slavin, lutteur, David Berger, haltérophile, Zeev Friedman, haltérophile et Eliezer Halfin, lutteur.*

2 *À Munich, quelques heures avant la clôture des Jeux olympiques, la délégation israélienne assiste à la cérémonie en hommage aux 11 des leurs, assassinés par des terroristes palestiniens.*

Un attentat pour rien

La trêve olympique bafouée, les jeux endeuillés sont alors suspendus pendant une durée de 24 heures. Après quoi ils reprennent dans une ambiance étrange. Et, après le retrait de l'ensemble de la délégation israélienne, suivis par de nombreuses autres et de quelques athlètes à titre individuel, une cérémonie très émouvante en mémoire des victimes se déroule au sein même du stade olympique, le 6 septembre 1972. Le drame de Munich constitue le premier acte connu de terrorisme international commis pour la cause palestinienne et le Moyen-Orient dans son ensemble. Nous savons désormais qu'il sera suivi d'autres encore plus sanglants. Le conflit palestino-israélien demeure de nos jours, toujours aussi prégnant. ◆

Festin gaulois : les hommes boivent dans des cornes d'aurochs. Gravure en couverture du journal hebdomadaire La cuisine des familles *n°100, 19 mai 1907.*

Par David Louyot

Les banquets gaulois, premières campagnes électorales

Uderzo et Goscinny ne nous ont pas menti : les Gaulois prenaient effectivement un grand plaisir à organiser de fastueux banquets. Ces agapes concluaient invariablement des réunions religieuses, guerrières ou politiques. Mais ce n'est pas tout : les chefs se servaient de cette « arme redoutable » dans leurs campagnes électorales. Vercingétorix lui-même ne s'en est pas privé.

« POUR GAGNER LA FAVEUR DE LA MULTITUDE, […]
IL [LE CHEF GAULOIS LUERN] FAISAIT REMPLIR DES CUVES AVEC DES BOISSONS D'UN GRAND PRIX. »

Poseidonios cité par Athénée, Deipnosophistes

Durant le second âge du fer (450-50/25 av. J.-C.), le banquet était l'un des meilleurs moyens pour rassembler les foules à sa cause. Festoyer et acquérir les populations à force de largesses permettait effectivement aux aristocrates gaulois, « *ces guerriers attablés à la table des dieux* » (l'expression est de J.-L. Bruneaux), de se faire élire ou introniser.

Ce que disent les textes

Lors du voyage en Gaule qu'il fit à la charnière des IIe et Ier siècles av. J.-C., Poseidonios rapporta un récit sur l'un de ces fameux festins. Ce témoignage mettait en scène le chef gaulois Luern (Louernios), alors en campagne électorale chez les Arvernes (un peuple habitant peu ou prou dans l'Auvergne actuelle) au second siècle avant notre ère : « *Pour gagner la faveur de la multitude, il se faisait transporter sur un char à travers les campagnes, et jetait de l'or et de l'argent aux myriades de Celtes qui le suivaient. Il faisait enclore un espace de douze stades carrés* [800 m²], *sur lequel il faisait remplir des cuves avec des boissons d'un grand prix, et préparer de telles quantités de victuailles que, plusieurs jours durant, il était permis à ceux qui voulaient entrer dans l'enceinte de goûter aux mets qu'on avait préparés et qui étaient à disposition sans interruption* » (Poseidonios, cité par Athénée, *Deipnosophistes*, livre IV, paragraphe 37).

Ce passage ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté scientifique. Pour certains spécialistes de la période, il renvoie à une époque légendaire. Selon eux, de tels festins n'ont pas pu exister. Pourtant, les restes archéologiques mis au jour sur l'ensemble de la Gaule semblent aujourd'hui démontrer que ces pratiques ont bien eu lieu.

Justement, en Auvergne, les découvertes effectuées sur le sanctuaire de Corent ont révélé l'existence de banquets. Ce site, au sud-est de Clermont-Ferrand, est essentiellement connu pour ses vestiges de la fin de l'ère gauloise. Des fouilles y ont été menées de 2001 à 2005. Elles ont livré tous les détails matériels d'un festin tel que le décrit le récit de Luern : amphores de vin, vases à boire, chaudrons, crocs à viande, poissons, épées, boucliers… Des amas d'amphores mises au jour au centre du sanctuaire pourraient, en outre, renvoyer aux « cuves remplies de boissons de grand prix », qui garnissaient les grands enclos de Luern. Concernant ces enclos justement, le texte mentionne également un espace de douze stades carrés (800 m²), peut-être exagéré. Or, une puissante palissade, reconnue ▸▸▸

Les Gaulois, comme tous les peuples barbares, aimaient à se réunir dans des banquets où ils riaient, criaient et souvent, finissaient par se battre.

« LES BANQUETS ÉTAIENT PRINCIPALEMENT L'OCCASION DE FAIRE CONNAÎTRE SA SITUATION RÉELLE DANS LA SOCIÉTÉ. »

››› sur plus de 200 mètres de circonférence, a été retrouvée à Corent et enceint le sanctuaire. Parmi les vestiges de repas à Corent, des centaines de monnaies semblent aussi donner foi au récit de Luern. Sans compter qu'un atelier monétaire a été mis en évidence à l'entrée du sanctuaire. Celui-ci pourrait très concrètement illustrer l'allégorie du chef arverne distribuant des pièces à volonté et à la volée du haut de son char.

L'exemple de Luern montre bien que ces réunions festives étaient un moyen simple et commode de gagner à sa cause des populations. Vercingétorix en personne en a fait un large usage : il organisa des banquets dans des sanctuaires pour mobiliser les foules et fomenter la grande insurrection de 52 av. J.-C. contre César (Florus, *Epitoma*, livre III, paragraphe 10).

Comment se déroulaient ces agapes ?

Ces dernières avaient généralement lieu dans des sanctuaires ou sur des places aménagées pour les activités civiques. Ils étaient très codifiés : l'emplacement de chacun respectait scrupuleusement la hiérarchie sociale. Pour les Gaulois, ces festins étaient principalement l'occasion de faire reconnaître leur situation réelle dans la société.

Dans Astérix, les Gaulois du village forment le plus souvent un cercle pour manger. C'était également le cas dans la réalité : cette disposition était, comme le reste, un cérémonial et symbolisait la solidarité du groupe pour les guerriers. Selon la règle, les servants d'arme se plaçaient derrière leurs maîtres constituant ainsi un second cercle. Ensuite, il ne restait plus aux esclaves qu'à servir les aliments et les boissons en respectant l'ordre qui avait été institué. Le vin était très prisé et coulait à flot, mais aussi les tables foisonnaient de viandes. Celles-ci pouvaient être aussi bien grillées, rôties ou bouillies. À en croire Poseidonios, certains plats étaient préparés avec des épices comme le cumin (Poseidonios cité par Athénée, *Deipnosophistes*, livre IV, paragraphe 36).

Toujours selon ce même Poseidonios, les convives étaient assis ou allongés sur des litières de paille ou de branchages. De son point de vue, elles étaient cependant moins confortables que celles qu'utilisaient les paysans grecs dans leurs repas communautaires.

L'un des instants les plus attendus de ces festins devait certainement être celui des jeux, qui consistaient en des duels entre champions. Ces affrontements étaient un grand spectacle ; ils copiaient les vrais combats militaires. Ces joutes héroïques clôturaient les banquets ou les ponctuaient seulement quand les festivités duraient plusieurs jours.

En revanche, il est impossible de vérifier si l'on y préparait des ragoûts de lauriers de César (Uderzo et Goscinny, *Les lauriers de César*) ou si l'on y distribuait des châtaignes (Uderzo et Goscinny, *Le tour de Gaule*). ◆

À lire

Matthieu Poux, « Festins sacrés et ivresse collective en Gaule celtique : traces littéraires, perspectives archéologiques », dans Rites et espace en pays celte et méditerranéen : étude comparée à partir du village d'Acy-Romance, *Collection de l'École française de Rome n° 276, 2001*

Matthieu Poux, « L'archéologie du festin en Gaule préromaine : acquis, méthodologie et perspectives », dans Repas des vivants et nourriture pour les morts en Gaule, *Bulletin de la Société archéologique champenoise n° 1, 2002*

Sylvain Foucras, Matthieu Poux, « Du banquet gaulois au sacrifice romain. Pratiques rituelles dans le sanctuaire de Corent, cité des Arvernes », dans Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine : rituels et pratiques alimentaires, *éditions Monique Mergoil, 2008*

« LES BANQUETS ÉTAIENT PRINCIPALEMENT L'OCCASION DE FAIRE CONNAÎTRE SA SITUATION RÉELLE DANS LA SOCIÉTÉ. »

▸▸▸ sur plus de 200 mètres de circonférence, a été retrouvée à Corent et enceint le sanctuaire. Parmi les vestiges de repas à Corent, des centaines de monnaies semblent aussi donner foi au récit de Luern. Sans compter qu'un atelier monétaire a été mis en évidence à l'entrée du sanctuaire. Celui-ci pourrait très concrètement illustrer l'allégorie du chef arverne distribuant des pièces à volonté et à la volée du haut de son char.

L'exemple de Luern montre bien que ces réunions festives étaient un moyen simple et commode de gagner à sa cause des populations. Vercingétorix en personne en a fait un large usage : il organisa des banquets dans des sanctuaires pour mobiliser les foules et fomenter la grande insurrection de 52 av. J.-C. contre César (Florus, *Epitoma*, livre III, paragraphe 10).

Comment se déroulaient ces agapes ?

Ces dernières avaient généralement lieu dans des sanctuaires ou sur des places aménagées pour les activités civiques. Ils étaient très codifiés : l'emplacement de chacun respectait scrupuleusement la hiérarchie sociale. Pour les Gaulois, ces festins étaient principalement l'occasion de faire reconnaître leur situation réelle dans la société.

Dans Astérix, les Gaulois du village forment le plus souvent un cercle pour manger. C'était également le cas dans la réalité : cette disposition était, comme le reste, un cérémonial et symbolisait la solidarité du groupe pour les guerriers. Selon la règle, les servants d'arme se plaçaient derrière leurs maîtres constituant ainsi un second cercle. Ensuite, il ne restait plus aux esclaves qu'à servir les aliments et les boissons en respectant l'ordre qui avait été institué. Le vin était très prisé et coulait à flot, mais aussi les tables foisonnaient de viandes. Celles-ci pouvaient être aussi bien grillées, rôties ou bouillies. À en croire Poseidonios, certains plats étaient préparés avec des épices comme le cumin (Poseidonios cité par Athénée, *Deipnosophistes*, livre IV, paragraphe 36).

Toujours selon ce même Poseidonios, les convives étaient assis ou allongés sur des litières de paille ou de branchages. De son point de vue, elles étaient cependant moins confortables que celles qu'utilisaient les paysans grecs dans leurs repas communautaires.

L'un des instants les plus attendus de ces festins devait certainement être celui des jeux, qui consistaient en des duels entre champions. Ces affrontements étaient un grand spectacle ; ils copiaient les vrais combats militaires. Ces joutes héroïques clôturaient les banquets ou les ponctuaient seulement quand les festivités duraient plusieurs jours.

En revanche, il est impossible de vérifier si l'on y préparait des ragoûts de lauriers de César (Uderzo et Goscinny, *Les lauriers de César*) ou si l'on y distribuait des châtaignes (Uderzo et Goscinny, *Le tour de Gaule*). ◆

À lire

Matthieu Poux, « Festins sacrés et ivresse collective en Gaule celtique : traces littéraires, perspectives archéologiques », dans Rites et espace en pays celte et méditerranéen : étude comparée à partir du village d'Acy-Romance, *Collection de l'École française de Rome n° 276, 2001*

Matthieu Poux, « L'archéologie du festin en Gaule préromaine : acquis, méthodologie et perspectives », dans Repas des vivants et nourriture pour les morts en Gaule, *Bulletin de la Société archéologique champenoise n° 1, 2002*

Sylvain Foucras, Matthieu Poux, « Du banquet gaulois au sacrifice romain. Pratiques rituelles dans le sanctuaire de Corent, cité des Arvernes », dans Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine : rituels et pratiques alimentaires, *éditions Monique Mergoil, 2008*

Retrouvez Actualité de l'Histoire
sur votre tablette

RELAY.com

© bloomua-Fotolia.com

Par Jean-Matthieu Gosselin

ŒUVRE DE FRANÇOIS GÉRARD

Entrée d'Henri IV à Paris le 22 mars 1594

Le 22 mars 1594 à 7 heures du matin, Henri IV, récemment converti au catholicisme, entre triomphalement à Paris pour y reconstruire le royaume et la nation.

L'épisode

À la fin du XVIe siècle, le pouvoir est émietté. La France est coupée en deux clans rivaux, extrémistes, violents et profondément religieux... Henri de Navarre doit conquérir son royaume à la pointe de l'épée. Mais il doit aussi réconcilier les Français. Il va mener à bien cet impératif pour le pays avec un rare entendement. Le 4 août 1589, il déclare le catholicisme « religion officielle ». Toutefois, le protestantisme est toléré. Un an plus tard, à Ivry, avec quelques 10 000 hommes, Henri l'emporte sur l'armée de la Ligue, forte de 20 000 hommes. En mai, Henri de Navarre met le siège devant Paris. La capitale résiste. Les Espagnols contre-attaquent à Corbeil. En 1593, Paris, exsangue, souhaite se rendre mais la Ligue refuse. Philippe II d'Espagne propose de mettre sa fille, Isabelle, sur le trône de France. Le parlement de Paris refuse. C'est là que vient le coup de génie. Le 25 juillet, Henri de Navarre abjure solennellement le protestantisme en la cathédrale de Saint-Denis, achevant *de facto* soixante années de guerres de Religion. La Ligue signe alors une trêve. Moins d'un an plus tard, fin février 1594, Henri IV reçoit l'onction à Chartres. Un mois plus tard, le 22 mars 1594, le nouveau roi sacré entre triomphalement dans Paris. Le pacificateur peut devenir l'unificateur.

La peinture

Frappé par le pape Sixte Quint d'une bulle le déclarant déchu comme hérétique et relaps de sa couronne de Navarre et de ses droits sur la couronne, Henri de Navarre est accueilli le 25 juillet 1593 dans la religion catholique. Il entre dans Paris grâce à Charles de Cossé, comte de Brissac, qui, gouvernant Paris, décide de lui ouvrir les portes de la capitale et de se rallier à lui, moyennant un bâton de maréchal. Henri IV touche les écrouelles et est absous par le pape. Peut-on imaginer, après des décennies de guerre civile, la signification d'une telle manœuvre dont l'expression finale réside sans doute dans les attentats successifs et le coup de couteau de Ravaillac ? C'est tout cela que montre, par sa force, son mouvement et la richesse de sa palette ce tableau exceptionnel de François Gérard. Il présente la foule ralliée, les soldats exsangues mais heureux, le roi paternel, pacificateur, victorieux, les échevins têtes nues réunis et humbles devant le futur maître.

Henri est accompagné (à gauche du tableau) d'un grand drapeau, déchiqueté par la mitraille, orné de palmes et d'une épée en pal avec la devise du roi : « *Duo protegit unus* », « une seule épée protège deux royaumes ».

Au centre, au côté du roi se trouvent ses frères d'armes : Montmorency, le plus brave d'entre tous. Tenant un étendard fleurdelisé et le regard

© Photo Josse/Leemage

perdu sur la foule se dresse le « brave Crillon ». À sa gauche se tient Maximilien de Béthune, baron de Rosny. C'est le futur duc et pair de Sully. Il accompagnera toute l'œuvre administrative et politique du règne. À droite, plus avant, se tient le maréchal de Matignon, dressant son épée au-dessus de sa tête et bravant la foule sur un puissant cheval. Tout en haut, à droite, sur un balcon surplombant toute la scène, l'être aimé entre tous, une jeune femme de 24 ans, la sublime Gabrielle d'Estrées.

La palette est riche, les couleurs chatoyantes. Les touches de rouge répondent au gris rutilant des armures et aux robes feux des chevaux. L'arrière plan est très construit : le roi est un bâtisseur !

Ce tableau, commandé en 1816, eut un succès retentissant. Commande des Bourbons, il s'agit alors pour la monarchie récemment revenue au pouvoir, de prouver la légitimité de la famille régnante en la rattachant par le sang au grand roi Henri, figure si populaire. Le tableau est présenté lors de la cérémonie du sacre de Charles X à Reims, neuf ans plus tard, en 1825. Louis-Philippe l'intégrera dans le projet des Galeries historiques de Versailles sur les « gloires de la France ». La puissance du tableau réside dans le fait que ce sujet noble, cette peinture épique et politique, est émaillé de pittoresque.

Le peintre

La carrière de François Gérard s'étend de la Révolution à la Restauration. Il naît à Rome et arrive à Paris à l'âge de 12 ans. Il étudie chez Pajou et Brenet, puis intègre l'atelier de David en 1785. Il y apprend la peinture d'histoire ou d'allégorie et le portrait. En 1794, il s'inscrit au concours organisé par le Comité de salut public. Il doit représenter « les époques les plus glorieuses de la Révolution ». Il remporte le concours avec le dessin du *Peuple français demandant la destitution du tyran*. Sa carrière est lancée.

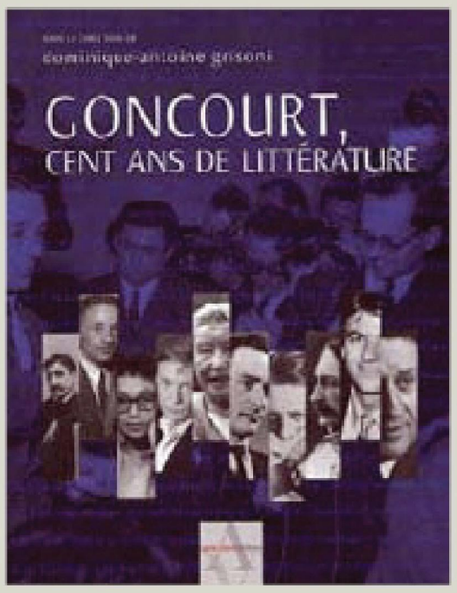
Sous l'Empire, il devient le portraitiste de la cour. Il développe une technique reposant sur la brillance de la matière, la lumière claire et les glacis. On lui doit notamment un remarquable, un exquis *Talleyrand*, un beau *Portrait de Napoléon Ier*, un fin *Portrait du tsar Alexandre Ier de Russie*... Puis, il s'attaque aux sujets historiques impériaux (*Austerlitz* ; *Portrait de l'Empereur Napoléon Ier en robe de sacre*... ou *Entrée d'Henri IV à Paris le 22 mars 1594*). Sa carrière de portraitiste perdure après l'Empire. Il révèle dans toutes leurs personnalités et leurs psychologies de grandes personnalités : *Louis-Philippe*, *Tommaso Sgricci*, *Lamartine*... Il meurt à Paris le 11 janvier 1837 et est enterré au cimetière du Montparnasse. ◆

Entrée d'Henri IV à Paris le 22 mars 1594,
François Gérard, XIXe siècle, huile sur toile, 510 x 958 cm, Versailles, château de Versailles et de Trianon

RECOMMANDÉS PAR

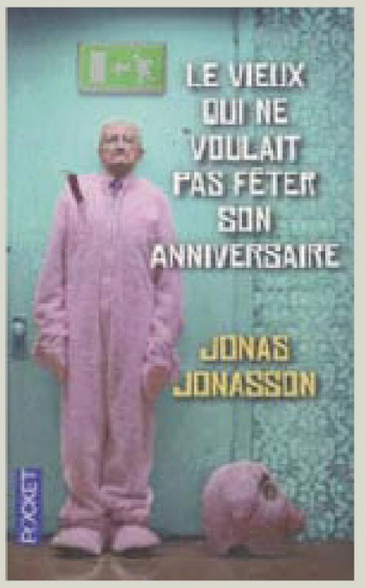
Librairie Entre les Lignes

10, rue Carnot
92 300 Levallois-Perret
01.75.54.61.42



Nous vous recommandons particulièrement ce livre, devenu un classique de librairie, qui présente depuis 1903, date de la création du prix Goncourt, tous les écrivains ayant reçu la prestigieuse distinction sur une période de cent ans, soit jusqu'en 2003. Pour chacun, le livre propose une courte biographie, un succinct passage du livre primé et enfin des articles parus dans la presse après la remise des résultats qui reflètent l'accueil qu'a reçu le livre auprès du public.
L'histoire du prix Goncourt est le reflet de celle de la littérature française. Le prix dont le but est de décerner, selon son créateur Edmond de Goncourt, un prix à « *l'auteur de la meilleure œuvre d'imagination* » a pu consacrer aussi bien des premiers romans que des auteurs reconnus et a généré avant même sa création, des polémiques sur la possibilité même de rendre un tel hommage. On découvre de nombreuses anecdotes concernant les votes où transparaissent les compétitions entre maisons d'éditions bien sûr, mais on découvre aussi des histoires plus cocasses comme celle du journaliste Alain Ayache en 1958, qu'on retrouva planqué dans un placard de Drouant où il espérait pouvoir assister aux délibérations du jury.
Qu'on le décrie ou non, le prix Goncourt a eu une importance considérable, aussi bien sur les écrivains que sur les lecteurs. Il est incontournable dans l'histoire de la littérature française du xx[e] siècle. Un très bon livre pour susciter des envies de lecture.

DOMINIQUE-ANTOINE GRISONI - *Goncourt, Cent ans de littérature*
Agnès Viénot éditions - 2005 - 211 p. - 30 €



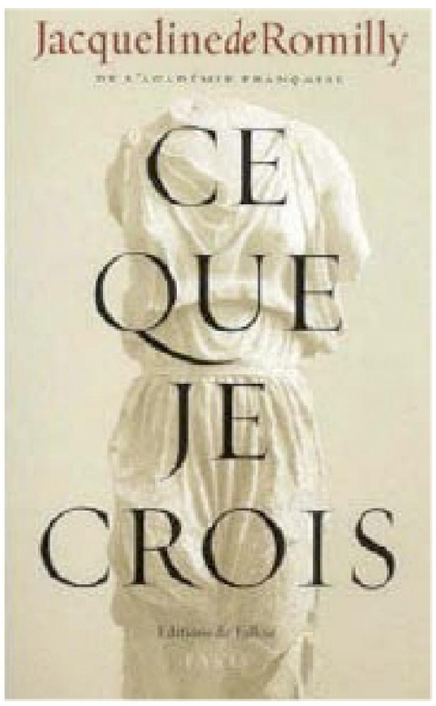
Voilà un roman burlesque et un peu déjanté qui propose au lecteur une vision très particulière mais humoristique de l'histoire mondiale du xx[e] siècle.
Le héros, Allan Karlsson, expert en explosifs, vous entraînera dans la guerre d'Espagne à la fin du siècle, où un déjeuner arrosé avec Harry Truman aura la conséquence de le conduire de Los Alamos, jusqu'à passer cinq ans dans un goulag près de Vladivostok. Il vous emmènera à traverser le Tibet, la Corée du Nord ou encore l'Iran. Vous rencontrerez avec lui aussi bien Franco que Mao, Beria, Song Meiling ou encore de Gaulle, dans des rôles que vous ne leur auriez probablement jamais prêté.
Jonas Jonasson est un écrivain à l'imagination fertile, très doué pour susciter le rire du lecteur, il vous procurera un très bon moment de détente.

JONAS JONASSON - *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire* - Pocket - 2012 - 507 p. - 8,10 €

Nous profitons de la sortie en format poche du livre *Bir Hakeim* pour vous conseiller vivement la lecture du récit de la bataille décrite par François Broche. Petit-fils du colonel Félix Foche tombé lors de cet affrontement, historien de formation, récompensé par le Prix littéraire de la Résistance pour son livre *Le Bataillon des guitaristes*, l'auteur avait plus d'une bonne raison de se passionner pour cette première victoire des Forces françaises libres sur les troupes de l'Axe.
Sur un sol aussi sec que dur où les troupes françaises devront entièrement s'enterrer sans défendre réellement de position stratégique clé, ne bénéficiant que d'un appui aérien intermittent de la RAF, ces 3 700 Français, peu entraînés et insuffisamment armés, venant de tout l'empire, tiendront la dragée haute pendant une quinzaine de jours aux troupes de Rommel. Ils parviendront, en leur faisant perdre un temps précieux, à compromettre la contre offensive des forces de l'Axe dont le but était de rejoindre Alexandrie.
Bir Hakeim a eu une importance qui va bien au-delà du succès militaire, car les Français y ont fait preuve d'un courage qui a galvanisé la Résistance dans l'Hexagone et entraîné un certain nombre de soldats, déçus par le régime de Vichy, à s'engager aux côtés des Alliés. Un courage qui a été reconnu par tous à l'époque, aussi bien par Hitler lui-même que par les médias américains ou par de Gaulle qui transmettra en pleine bataille le message suivant au général Kœnig : « *Sachez et dites à vos troupes que la France vous regarde et que vous êtes son orgueil.* »
François Broche nous fait vivre ces 15 jours de manière très réaliste et détaillée sur ce qui est connu, et présente les différentes versions existantes de la bataille lorsqu'il y en a, comme par exemple sur la manière dont s'est déroulée l'évacuation des troupes françaises à la veille de l'assaut des troupes de l'Axe. Il ne manque qu'une chose à la version poche : une carte du théâtre des opérations pour que le lecteur puisse mieux suivre l'avancée des Allemands et les modifications apportées par les démineurs français toutes les nuits pour continuer à tenir leurs positions. Une autre version du livre existe aussi en grand format. Elle est illustrée de 500 documents et photos prises lors de la bataille, dont beaucoup sont inédites. Pour ne rien gâcher, la préface est écrite par Pierre Messmer et Jean Simon, les deux héros emblématiques de Bir Hakeim.

FRANÇOIS BROCHE - *Bir Hakeim* - Éditions Tempus - 2012 - 204 p. - 8,50 €

Jacqueline de Romilly au chevet de la crise

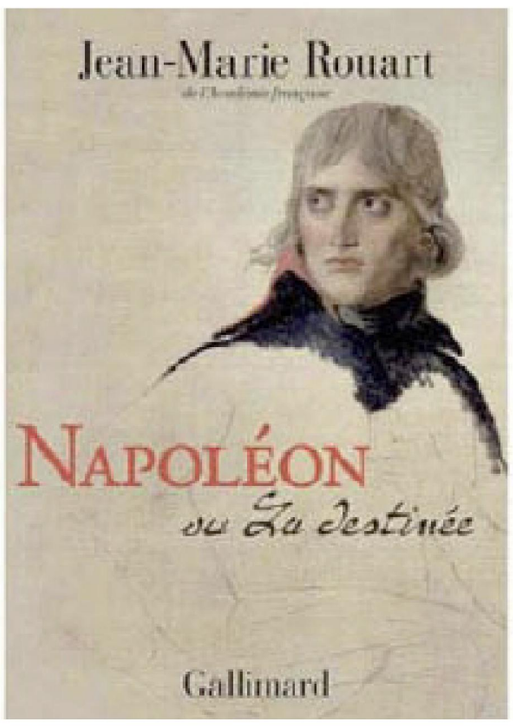


★★★½☆

Peu après les événements de Mai 68 – crise des valeurs, crise universitaire et sociale – l'impératrice des lettres grecques rédige *Ce que je crois*, un essai inédit que publient les éditions de Fallois. « *Bis repetita placent* », qu'elles soient morales ou économiques, les crises se suivent… et se ressemblent, tant les solutions qu'elles imposent éloignent toujours un peu plus l'homme du bonheur. Jacqueline de Romilly qui puise chez Thucydide, Euripide ou Platon une essence de vie, nous transmet son sésame et donne un tour de clé à la compréhension du monde. « *L'homme n'est que le rêve d'une ombre, mais quand les dieux dirigent sur lui un rayon, alors un éclat brillant l'environne, et douce est son existence* ». Éblouie depuis son adolescence par la lumière de la littérature classique, Jacqueline de Romilly a consacré sa vie à éclairer nos esprits, las de douter, au soleil des textes anciens, tels ces vers de Pindar de Béotie. Dans *Ce que je crois*, en quatre chapitres non moins fougueux que son auteur, l'helléniste et académicienne nous livre, à titre posthume, le credo humaniste de son existence : la lecture des anciens nous lègue un fabuleux héritage d'expériences. Ce socle fondamental à la liberté collective et à l'épanouissement personnel, ce rationalisme qui n'ampute pas l'affect, cette aide à la marche sur le boulevard du temps qui passe, est un coup de fouet indispensable à qui veut dompter la sauvagerie de la modernité. A la fois sa prière et son espoir en l'avenir, ce credo grec d'une femme du siècle, Jacqueline de Romilly aurait pu l'écrire hier, tant il brûle d'actualité. M.A.G.

JACQUELINE DE ROMILLY - *Ce que je crois* – Éditions de Fallois - 160 p. - 2012 –16 €

Napoléon, le roman d'une vie bleu-blanc-noir



★★★½☆

Chroniques, romans, essais : Jean-Marie Rouart sait écrire les histoires. Ses biographies nous ont laissé un goût de miel : *Morny, un voluptueux au pouvoir* ou *Bernis, le cardinal des plaisirs*. À la rentrée littéraire, surprise, on découvre l'autre Rouart, le mémorialiste « à la Las Cases », qui s'interroge : pourquoi Napoléon le fascine-t-il autant ?

« *Quel roman que ma vie* », s'ébahissait l'Empereur ; c'en est assez pour embraser l'âme de l'écrivain qui sonde les failles noires du général d'artillerie, ami de Robespierre, celui qui défie l'Histoire dès son retour en Corse le 15 septembre 1796, jusqu'à ce que la mort l'arrache de Sainte-Hélène par ce matin glacé du 15 décembre 1840. C'est magique, à chaque fois que Jean-Marie Rouart scrute la bonne ou la mauvaise étoile de l'Empereur, l'Histoire même devient un roman. Partageant la force magnétique de son destin exceptionnel, l'académicien met ses pas dans ceux de Napoléon, empruntant les chemins de croix de l'unique révolutionnaire à avoir ceint la France d'une couronne impériale, mais à quel prix !

À travers les mœurs sanglantes de l'époque, Jean-Marie Rouart nous associe aux crises de désespoir du conquérant que la pensée austère incline à dissimuler. Parmi les jeux du sort méconnus, il nous dévoile Bonaparte renonçant à la littérature puis à l'amour que Joséphine bafoue avec le premier sabre venu. Ce n'est pas rien ; l'homme et le guerrier connaîtront d'autres Bérézinas. Par exemple, trois tentations au suicide, dont une tentative par le poison à Fontainebleau en 1814. Ces signes de faiblesse de la part d'un chef, Jean-Marie Rouart les brandit comme une torche qui illumine la légende du Napoléon romantique qu'il défend. Et pourtant, que d'échecs et d'erreurs tapies derrière nos images d'Épinal. Mais espérance oblige, malgré les siècles, nul ne se lasse de leur clinquant romanesque, car, ainsi que de Gaulle le confiait à Malraux : « *Napoléon affirme à la France qu'elle vaut mieux que ce qu'elle croit.* » Essai de mémoire ourlé de gouffres, de pics et de tendresse, Jean-Marie Rouart signe *Napoléon ou La destinée* du sceau glorieux de la passion. C.G.

JEAN-MARIE ROUART - *Napoléon ou La destinée* – Gallimard – 348 p. – 2012 – 21,90 €

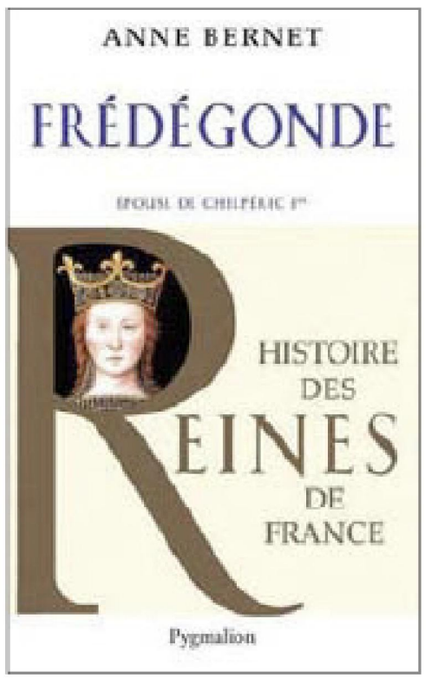
Mémoires de combats

★★★½☆

Les témoignages directs des membres des Forces françaises libres sont de plus en plus rares et pour cause... Cela les rend d'autant plus précieux. Jean-Mathieu Boris a fait partie de ceux qui ont été les premiers à rejoindre Londres et le général de Gaulle. Dès le 28 juin 1940, il accoste à Plymouth en compagnie de soldats polonais ayant quitté leur pays pour combattre en France, et à nouveau condamnés à l'exil. Il réfute pourtant le terme de « héros », considérant que seuls les résistants que rien n'obligeait à s'engager ont droit à ce qualificatif. Boris se considérait avant tout comme un soldat. Il n'y avait pourtant que dix jours que le général avait lancé son fameux Appel. Un an plus tard, il est envoyé au Moyen-Orient où s'affrontent les Forces françaises libres et les troupes pétainistes. Cela lui vaut un tour du continent africain à bord du Chantilly, un paquebot français réquisitionné par les Britanniques. Il rejoint ensuite la division du général Kœnig et participe aux combats de Bir Hakeim et El Alamein avant de participer à la libération de notre pays, avant de pénétrer à la tête de ses hommes en Allemagne. À 90 ans, Jean-Mathieu Boris, est l'un des derniers survivants de cette épopée et qu'il le veuille ou non, un véritable héros, sans doute trop modeste. Il nous laisse un récit sensible de ces pérégrinations d'un soldat qui a su dire non. J.L.G.

JEAN-MATHIEU BORIS - *Combattant de la France libre* – Perrin - 228 p. – 2012 – 19 €

La reine des excès



★★★★☆

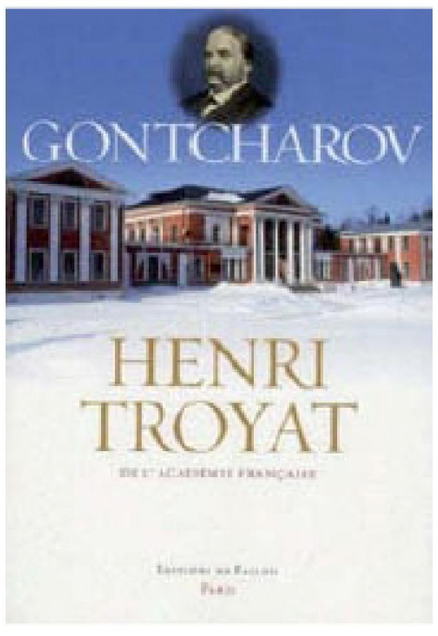
Paru au printemps dernier sous la plume acérée et précise d'Anne Bernet dans la collection « Histoire des reines de France », la biographie Frédégonde présente une figure un peu effrayante d'une reine meurtrière, passionnée, aimante, combattante et très politique...

Elle est l'une de nos plus anciennes reines et le fait est qu'elle aura tué non seulement tous les enfants de son mari, le roi Chilpéric Ier, et finalement son mari lui-même. Cela eut comme conséquence que les chroniqueurs, au long des siècles, la maltraitèrent.

Elle eut comme objectif de protéger les siens, de lutter pour survivre ; mais aussi et surtout, de conserver le royaume de France intact pour son dernier fils, celui-ci, Clotaire II, devenant orphelin de père en très bas âge. Une femme de tête remarquablement réhabilitée par une spécialiste de l'Église primitive et des temps barbares. Un livre incontournable sur une époque méconnue et une figure gauloise, belle, intelligente, devenue reine à la force du poignet en épousant Chilpéric Ier.

ANNE BERNET - *Frédégonde* – Pygmalion – 300 p. – 2012 - 23,9 €

Henri Troyat n'oublie pas Gontcharov

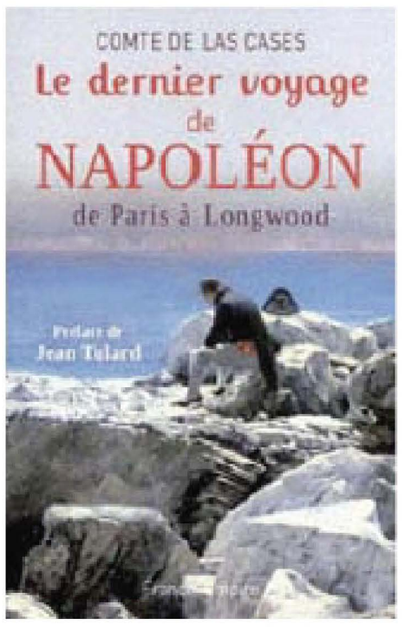


★★★★½

Quel caviar à savourer à la petite cuillère, cette biographie d'Ivan Aleksandrovitch Gontcharov que nous adresse d'outre-tombe Henri Troyat, décédé l'an dernier à Paris ! Après Tolstoï, Dostoïevski, Pouchkine, Tchekhov, Tourgueniev, Gogol et Gorki, l'académicien brosse le portrait d'un géant de la littérature, figure méconnue du public français au panthéon des écrivains russes du XIXe siècle. Et pourtant, le héros du chef-d'œuvre de Gontcharov, Oblomov au nom gravé dans le marbre, est aussi immortel à l'Est que Don Quichotte ou Don Juan à l'Ouest, symbole de l'âme d'un peuple autant que de l'universalité de l'homme. Oui mais voilà, Oblomov est un drôle de héros : lâche, casanier, doux rêveur, il végète en marge de la vie et ne se réalise que dans l'inaction. Aussi conservateur qu'apathique, aussi réactionnaire que paresseux, néanmoins, sous ses aspects archaïques, il possède les qualités « russes », les aspirations vagues à une société meilleure, et surtout la bonté et la simplicité qui font le charme d'un personnage apparemment négatif. En bref, Oblomov éclaire la face obscure de l'homme russe. Et de son auteur, Gontcharov, fils de riches marchands de province dont on suit les méandres de la carrière entre les salons littéraires, les voyages au long cours et l'ennuyeuse existence de bureaucrate d'un ministère à l'autre, facettes non moins ambiguës que celles de son double romanesque. Traversée de l'histoire de la Russie pré-révolutionnaire, la biographie inédite de Gontcharov offre un déchiffrage pénétrant de l'âme russe d'hier et d'aujourd'hui. Derrière les barreaux, une lecture qu'apprécieront tout particulièrement les punkettes de Pussy Riot pour avoir oublié que dans chaque Poutine, il y a un Oblomov qui sommeille. C.G.

HENRI TROYAT - *Gontcharov* – Éditions de Fallois – 2012 – 216 p. – 18 €

Dernier voyage

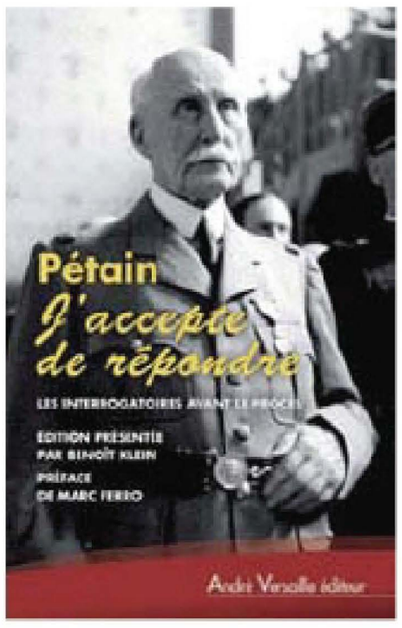


★★★☆☆

Sainte-Hélène, îlot perdu, cailloux infâme pour un empereur déchu. France-Empire publie le début du mémorial rédigé par le comte de Las Cases sur le voyage de Napoléon à Longwood, sa dernière résidence. C'est ici que l'on comprend ce qui se passe de l'abdication à la « dernière demeure » de l'Empereur. La préface de Jean Tulard remet l'ensemble dans son contexte. On comprend aussi combien les Français exilés étaient perdus : « *Au demeurant, nous n'entendions plus rien aux saisons : le soleil passant dans l'année deux fois sur nos têtes, nous devions avoir, disions-nous, du moins deux étés ou, pour mieux dire, le tout, dans nos idée, accoutumées, ne ressemblait plus à rien ; car pour achever la confusion, nous devions faire tous nos calculs désormais au rebours de l'Europe, puisque nous nous trouvions dans l'hémisphère méridional. Quoi qu'il en fût, il pleuvait souvent, l'atmosphère était très humide, il faisait plus froid.* » Une saine lecture !

COMTE DE LAS CASES - ***Le dernier voyage de Napoléon de Paris à Longwood***
France-Empire - 250 p. - 2012 – 21 €

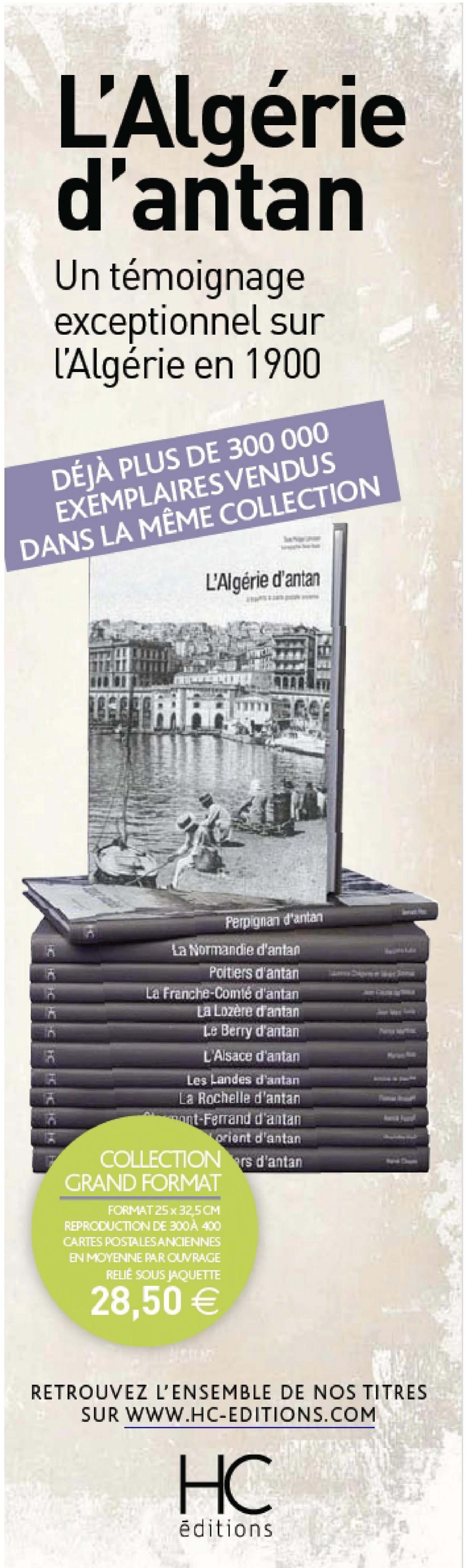
Pétain dit tout



★★★½☆

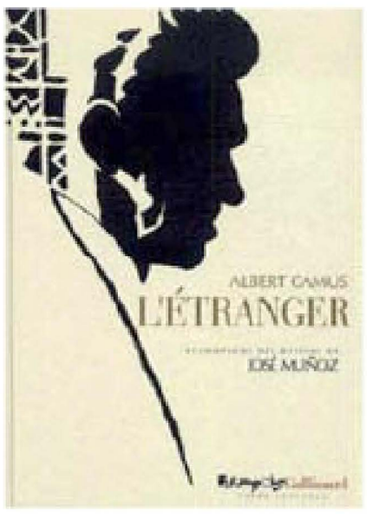
Philippe Pétain fut interrogé à dix reprises avant l'ouverture de son procès. Placé face aux témoins de l'accusation, confronté à sa correspondance ou aux enregistrements de ses propres discours, le maréchal répond. Souvent indigné, parfois abattu, il assume certains de ses actes, se défausse le plus souvent sur ses anciens partenaires mais, combatif, ne rends jamais les armes. Au contraire, on le voit prendre conscience de l'anarchie qui règne dans les rangs de l'accusation et échafauder sa défense en conséquence. Mais le plus étonnant n'est pas là. Ce livre qui reprend intégralement les procès verbaux d'audition de l'homme de Vichy nous révèle un fait pour le moins étonnant : Pétain ne fut pas jugé pour « l'armistice » ou « la collaboration » mais pour « complot ». C'est lui qui aurait tramé la défaite pour renverser la République. Une accusation qui a le grand mérite de disculper l'ensemble des Français.
Un témoignage incroyable, enfin mis en lumière par Benoît Klein, éminent spécialiste de l'occupation.

BENOÎT KLEIN - ***Pétain, J'accepte de répondre*** - André Versaille éditeur – 2012 - 240 p. - 22,90 €



Les bandes dessinées du mois

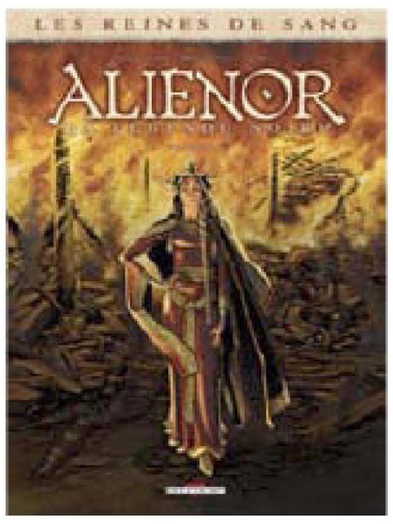
Muñoz fête le 70e anniversaire de *L'Étranger*



★★★★☆

Les deux frères d'art et d'exil, Albert Camus (natif d'Algérie) et l'Argentin José Muñoz, mêlent dans un beau livre le sang de leur encre et scellent une version de grande classe de *L'Étranger*. Le soleil inondant leurs pays d'origine et leurs identités au-delà des frontières ont tissé un lien de parenté artistique qui enlace leur talent comme une évidence. José Muñoz n'a-t-il pas vu le jour en 1942, l'année de parution de *L'Étranger* ? Ne fêtent-ils pas en commun l'anniversaire de leurs 70 printemps en 2012 ? Les éditions Futuropolis, filiale de Gallimard – qui publia en son temps les romans de Camus –, profitent de cette occasion pour raviver les souvenirs. Albert Camus entre dans la légende en 1957, lorsqu'il reçoit le prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre. Dans les années 1970, José Muñoz, immigré en Europe pendant la dictature militaire de Videla, trouve alors dans *L'Étranger* et en son auteur des repères à son exode. Pour le meilleur, Futuropolis les unit dans un creuset où le trait de Muñoz se fond avec le chef-d'œuvre de Camus. Les dessins en noir et blanc apposés comme des négatifs de photographies solarisées embrasent le papier du soleil ardent de l'Algérie et projettent en pleine lumière l'absurdité de la condition humaine. La figure ravinée du héros, l'étranger à lui-même, Meursault, s'inspire du physique de Camus. Les ombres profondes de Muñoz offrent un écrin à la solitude des personnages. Seul le juge prononçant la peine capitale présente un visage immaculé de blancheur mortuaire. L'intelligence graphique de Muñoz et le génie littéraire de Camus fusionnent dans cette réédition exceptionnelle que Gallimard et Futuropolis encrent à jamais dans l'histoire de la littérature et de la bande dessinée. M.A.G.

ALBERT CAMUS – JOSÉ MUNOZ - *L'Étranger* – Futuropolis - 2012 – 144 p. - 22 €

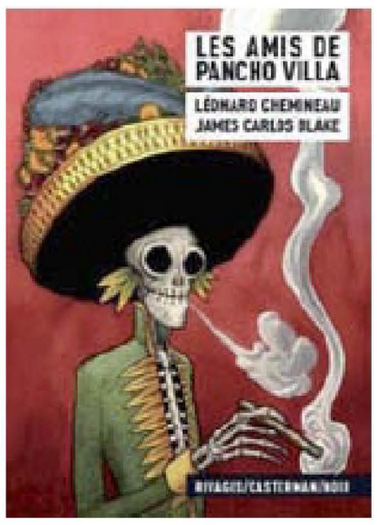


Une duchesse d'Aquitaine au sang chaud

★★★★½

Quand une belle-mère humilie sa bru en public, c'est un drame. S'il s'agit d'Aliénor d'Aquitaine, c'est une tragédie. Flamboyant, l'album *Aliénor, la légende noire* suit les premiers pas de la duchesse d'Aquitaine à la cour royale. À la mort de son père, en 1137, la jouvencelle d'environ 15 ans épouse le futur Louis VII, accédant au trône quelques jours après leur union. Enjouée, mutine, pétrie des us et coutumes de sa province, la nouvelle reine de France reçoit rapidement l'estocade de la mère du roi, Adélaïde de Savoie, qui la remet vertement à sa place. Mais la donzelle ne l'entend pas ainsi : « *Traitée comme une sotte ! Une pucelle ! Une oie blanche ! Moi ! Ici ! Ah ! La plaisanterie ! S'ils me refusent le pouvoir, je le prendrai !* » Avec un doigté consommé, Aliénor manipule son époux, monte manœuvres sur complots, abusant sans hésiter de ses charmes pour parvenir à ses fins. Implacable, elle pousse sous l'éteignoir les influences de sa belle-mère et de l'abbé Suger, premier conseiller du monarque. Ainsi, la sulfureuse et belle Aliénor tisse sa légende noire, et tel est bien, comme son titre l'indique, le parti pris de cet album. S'il ne rend pas le personnage sympathique, le scénario glorifie la combativité d'une reine pour son honneur, à une époque où la place des femmes confine à un gant de velours… sauf exceptions à cette règle d'or. Conçue en trois tomes, le premier opus inaugure la nouvelle collection que Delcourt dédie aux « Reines de sang ». Femmes de chair et d'esprit, intrigantes magnifiques à la barre du pouvoir, les souveraines de France imposent le respect, vent debout contre les tempêtes de l'Histoire. M.A.G.

ARNAUD DELALANDE – SIMONA MOGAVINO – CARLOS GOMEZ
Aliénor, La Légende Noire – Delcourt - 2012 – 56 p. - 14,30 €



La horde sauvage de la révolution

★★★★☆

Liberté, justice, vols, viols, massacres… Crimes et bons sentiments font aussi les bons amis. Lieutenants de l'irréductible général Pancho Villa, ils sont quatre frères d'armes que la révolution mexicaine va coiffer du sombrero de la mort : Tomas le camarade d'enfance, Calixto l'Indien illettré, Felipe l'expert en artillerie, bientôt rejoints par Rodolfo Fierro, dit Rudy. C'est par la bouche de cet aventurier que l'auteur conte la guerre civile qui éclate en 1910. Tout juste sorti de la prison de Chihuahua, Rudy, franc-tireur et partisan à son compte, se rallie aux rebelles, leur offrant les sacs d'or qu'il était censé protéger de leur rapine. Celui que l'on a surnommé « Le Boucher » pour avoir abattu 300 soldats prisonniers, noue une amitié indéfectible avec le chef de l'armée du Nord. À la vie à la mort, l'égocentrique Rudy et l'idéaliste Pancho Villa vont tourner les pages de l'histoire du Mexique. Sur fond de montagnes pelées, de maisons basses aux intérieurs crasseux ou cossus, se côtoient porte-flingues et femmes légères, ainsi que les figures de légende d'un conflit atroce : Zapata, Carranza, Huerta… Toute à son habitude, la révolution noiera le meilleur de ses enfants dans l'alcool, le stupre et le sang. *Avec Les Amis de Poncho Villa*, adapté d'un roman du Mexicain James Carlos Blake, Léonard Chemineau, dont le trait réaliste supporte toutes les exagérations, signe son premier album dans la prestigieuse collection « Rivage/Casterman/Noir ». *Viva la revolución* ! C.G.

JAMES CARLOS BLAKE ET LÉONARD CHEMINEAU - *Les Amis de Pancho Villa*
Rivages/Casterman/Noir - 2012 – 128 p. – 18 €

Complétez votre collection
et commandez les anciens numéros d'Actualité de l'Histoire

JUILLET-AOÛT 2012
Dossier
Néron, Galilée, Mata Hari... 2 000 ans d'injustices
• Éclairage historique: L'art des bevards • Vacances: Stations balnéaires, quand l'Empire allait à la plage • Israël: Einstein, l'homme qui aurait pu être président • Luxe : De Colbert au comité Colbert, le luxe en héritage • Décryptage: Été 1962, le drame des pieds-noirs • Seconde Guerre mondiale: Bataille de l'Atlantique, le duel absolu

JUIN 2012
Dossier
Franc-maçonnerie, rituels et secrets
• Polémique: Alésia ne serait pas Alésia? • Décryptage: La proportionnelle est-elle une solution? • L'Espagne ne mourra jamais • Baccalauréat: Une institution bicentenaire

MAI 2012
Dossier
Voyage au cœur des châteaux forts
• Décryptage : 10 mai 1941, histoire d'un parachutage diplomatique • Histoire d'une guerre : les Malouines rugissent toujours • Portrait : Oliver Cromwell et la guerre civile anglaise • Littérature : le roman pour découvrir l'histoire

AVRIL 2012
Dossier
L'Histoire : le meilleur plaidoyer pour la Grèce

MARS 2012
Dossier
Ces mensonges et trahisons qui ont changé l'Histoire

FÉVRIER 2012
Dossier
Qui sont les Compagnons de la Libération ?

JANVIER 2012
Dossier
Les secrets des palais de la République

DÉCEMBRE 2011
Dossier
Le temps des cathédrales

NOVEMBRE 2011
Dossier
Les Borgia, légendes et réalités

OCTOBRE 2011
Dossier
Quand la France était un empire

AVRIL 2011
Dossier
Les révolutions : et après ?

OCTOBRE-NOVEMBRE 2010
Dossier
Les fossoyeurs de la liberté

JUILLET-AOÛT 2010
Dossier
La France en 100 dates

JUIN-JUILLET 2010
Dossier
La France en 25 portraits

MAI-JUIN 2010
Dossier
Ils ont trompé la France

AVRIL-MAI 2010
Dossier
Les grands bluffs de l'Histoire

FÉVRIER-MARS 2010
Dossier
Les crimes d'État

JANVIER 2010
Dossier
12 vérités contestées

DÉCEMBRE 2009
Dossier
Hérésies et hérétiques

NOVEMBRE 2009
Dossier
1919-1939 : la guerre permanente

MAI 2009
Dossier
1789 : Naissance d'une nation

MARS 2009
Dossier
La franc-maçonnerie : secrète ou discrète ?

FÉVRIER-MARS 2008
Dossier
Les SS maîtres du Reich

JUIN 2005
Dossier
Les grandes batailles de l'histoire de France

Pour commander,
retournez-nous ce bordereau ou votre demande sur papier libre, accompagné de votre règlement, à l'adresse suivante :

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE 12 rue Labrouste - 75015 Paris

Inscrivez ci-dessous le mois et l'année des numéros choisis		Prix unitaire	Prix TOTAL
N°	N°	6,20 €	
N°	N°		
N°	N°		
N°	N°		
N°	N°		
+ Forfait participation aux frais d'expédition (France métro.)			+ 2,90 €
	TOTAL À PAYER		

Modalités de paiement

☐ Par chèque à l'ordre d'*Actualité de l'Histoire*

☐ Par carte de crédit (CB/EuroCard/MasterCard/Visa)

N° _____

Expire : ___ / _____ Cryptogramme _____
(3 derniers chiffres au dos de la carte)

INDIQUEZ ICI L'ADRESSE DE LIVRAISON

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code postal : _____ Ville : _____

Téléphone : _____

E-mail : _____

Signature obligatoire

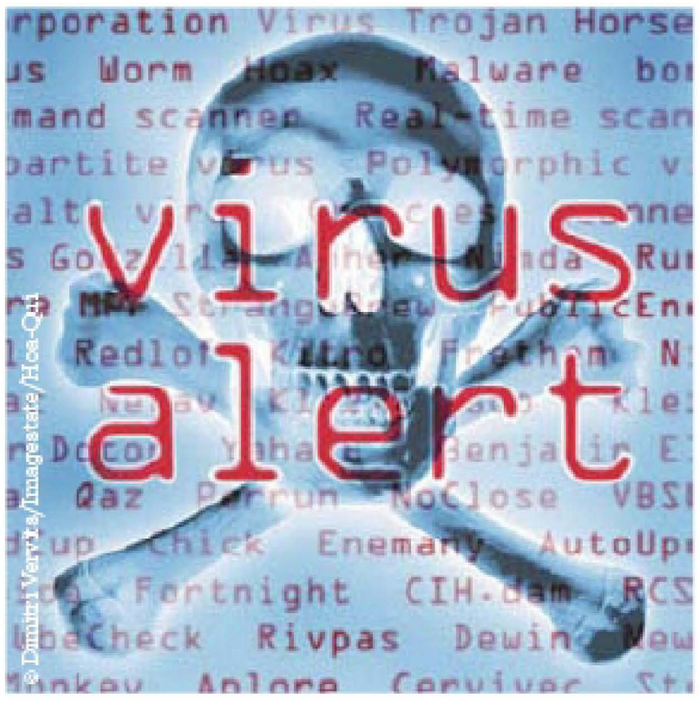
AdH011-SEPTEMBRE2012

Conformément à l'article 27 de la loi "informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Crédits photos : D.R. - Renseignements et tarifs d'abonnement : ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE - Service abonnements - 12, rue Labrouste - 75015 Paris - Tél. : 01 56 08 39 18 - Fax : 01 43 71 69 40 - E-mail : abo@actualite-histoire.com

Par Claude Godfryd

Samuel Agnon et Hâfez de Shiraz : LE VERS EST DANS L'ATOME

Si leur présence en ces lieux était connue, ils passeraient pour des fous. Au cœur de la centrale de Tchernobyl, penchés sur un jeu d'échecs, l'Israélien Samuel Agnon, prix Nobel de littérature 1966, et l'Iranien Hâfez, auteur majeur de la poésie lyrique persane, se font face. Si dissemblables dans leurs habits d'époque, costume fourreau et caftan du XIVe siècle pour l'un, costard cravate pour l'autre, ils sont pourtant frères d'art par amour de l'Homme, hissé au zénith de leur œuvre respective.



© Dmitri Vervits/Imagestate/Hoa-Qui

Secoué d'un rire qui arrache sa pipe de sa bouche, Agnon parvient à articuler :

– Mon ami, il ne reste plus à chacun qu'un fou et un pion, n'est-il pas temps d'abréger la partie ?

– En signe d'amitié sous ce ciel empoisonné, je te l'accorde.

De nouveau le regard inquiet, à l'abri sous ses paupières lourdes, celui qui a dépeint la vie des Juifs en Pologne et dans les Carpates au début du XXe siècle, entre dans le vif du sujet :

– Un crime colossal va être commis qui mobilise le plus sombre du noir de l'âme. Arguant que le retour du «douzième imam», le Mahdi, se fera dans l'Apocalypse, Ahmadinejad menace de rayer Israël de la carte. Prêt à sacrifier son propre peuple, il demeure fidèle à Khomeiny qui proclamait : «*Nous n'adorons pas l'Iran, nous adorons Allah. Laisse cette terre être réduite en cendres, pourvu que l'Islam émerge triomphant dans le reste du monde.*»

– Moi aussi en mon temps, j'ai eu affaire à ces mollahs fanatiques ; suspecté de blasphème, ma vie n'a tenu qu'à un fil. Grâce aux technologies modernes, aujourd'hui, ils brandissent le feu nucléaire contre les tiens, mais aussi contre quiconque n'adhère pas à leur démence criminelle.

Dans un soupir jailli de sa poitrine, le père de la littérature hébraïque poursuit :

– Tant que les négociations entre l'Iran et le groupe des 5+1 (États-Unis, Russie, Chine, France, Grande-Bretagne et Allemagne) continuent à tourner en rond, Hâfez, unissons nos efforts pour les empêcher de faire parler l'atome.

– Cher Samuel, je t'ai offert mes vers les plus puissants, ils ont permis aux informaticiens de les transformer en vers informatiques, les virus «Stuxnet» et «Flame», afin de mener des cyberattaques contre le programme nucléaire des apprentis-génocidaires. Que puis-je faire de plus ?

– Malgré les dégâts occasionnés à plus de 1 000 centrifugeuses et le retard imposé à la fabrication de leur bombe, les djihadistes poursuivent leur but millénariste et multiplient menaces, provocations et attentats meurtriers.

Caressant sa barbe bien taillée, l'auteur du *Divân*, livre le plus lu par les Iraniens après le Coran, couche d'un doigt ferme les deux fous sur l'échiquier :

– Je sais… Ces adeptes de la Solution finale, ces fossoyeurs de la démocratie iranienne feront ce qu'ils promettent. Mais comment contrer un nouvel holocauste sans déclencher une troisième guerre mondiale ?

– J'ai le sésame. En fusionnant tes vers avec les miens, programmons des bombes poétiques. Si elles ne tuent personne, elles endommageront les mauvaises consciences et en ramèneront certaines à la raison. Grâce à rabbi Loew, maharal de Prague, des golems invisibles les déposeront dans chaque site nucléaire, même les mieux cachés sous terre. Mais ces humanoïdes auront besoin pour les guider de djinns bienveillants. M'en prêteras-tu quelques-uns de sûrs ?

– Par le Regard souverain qui sait pénétrer tous les mystères, ils te sont acquis.

– Mon frère, levons nos verres à la paix, j'ai mis une bonne bouteille au frais dans la cuve de refroidissement.

Cependant leur joie est de courte durée, le visage du poète de Shiraz redevient sombre :

– Et si nos bombes poétiques n'explosent pas, Samuel, que se passera-t-il ?

– Alors l'Histoire, ce long fleuve de sang, reprendra le cours de ses méandres… ◆

À lire

Richard L. Rubenstein, Jihad et génocide nucléaire, *Les provinciales, 2011*

Michel Makinsky, L'Iran et les grands acteurs régionaux et globaux, Perceptions et postures stratégiques réciproques, *L'Harmattan, 2012*

Bahman Nirumand, Iran : vers le désastre ?, *Actes Sud, 2007*

Chahdortt Djavann, La Muette, *Flammarion, 2008*

Des milliers de livres à ma disposition. Qui m'aidera à faire le bon choix si mon libraire n'est plus là ?

Pour garder ces lieux de conseils et de rencontres, il suffit de continuer d'acheter vos livres chez votre libraire.

LES LIBRAIRIES SONT VIVANTES. ELLES LE RESTERONT AVEC VOUS.

SLF Sne ADELC CNL